



# LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE



VOL. I

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES, MONTRÉAL, CANADA.  
OCTOBRE, 1887

No 10

## LES CHATIMENTS

Par ESCOFFIER



# LES CHATIMENTS

PAR ESCOFFIER

Le lundi 4 octobre 1869, pendant l'après-midi, le salon de conversation de l'un des cercles les plus élégants du boulevard présentait une animation inaccoutumée à cette heure de la journée.

Ce n'est pas qu'il y eût une assemblée générale des membres du Cercle, ni qu'il s'agit d'une affaire importante.

Le hasard seul avait réuni un assez grand nombre de personnes.

On commençait à revenir des villes d'eaux et des bains de mer, et chacun, en reprenant pied à Paris, passait par le Cercle pour se remettre au courant du mouvement mondain.

Les récits de voyages, les anecdotes, les bons mots, les médisances se croisaient dans un cliquetis étourdissant.

Un jeune homme, que l'on appelait "le petit vicomte" était surtout entouré ; il revenait de Bade.

— Voulez-vous, disait-il, un scandale de premier choix et tout neuf ?

— Oui !

— Voici : Une dame légère était à Bade avec l'un de ses protecteurs. Par caprice, par ennui, ou par amour de l'art, elle avait voulu jouer la comédie ; prenant son personnage au sérieux, elle était tombée amoureuse, parole ! de son amoureux. Il y a huit jours, le lendemain de la représentation, ils se promenaient, elle et lui, au milieu des ruines du château d'Eberstein, quand le protecteur parait. Sans daigner même s'apercevoir de la présence d'un tiers, le protecteur offre son bras à la dame ; mais l'autre se redresse sur ses petits ergots et veut défendre sa belle. Le protecteur fait un geste avec sa canne ; il parait que le petit monsieur n'est pas endurant, il se met à taper avec une vigueur que je n'aurais pas soupçonnée. A la suite d'une scène de pugilat, de boxe et de savate, le protecteur, précipité du haut d'un rocher, était laissé pour mort dans une fondrière.

— Et qu'a fait la dame ? demanda quelqu'un.

— Elle a ri comme une petite folle, le lendemain elle repartait pour Paris... avec le troisième larron, naturellement.

— Très joli ! très joli ! s'écria-t-on en chœur ; mais le nom de la dame ?

— Comment ! vous ne l'avez pas deviné ? C'est la Saint-Gaudens, parbleu !

— Plus bas, malheureux, dit un des assistants, M. d'Humbart est là.

En effet, M. d'Humbart et son intime, son inséparable, M. de Veindel, s'étaient retirés dans un coin pour faire une partie de piquet.

M. de Veindel était poursuivi par la mauvaise chance. Il perdait toujours.

A la fin, impatienté, il avait quitté la partie, et s'élançant vers le groupe des causeurs :

— Si d'Humbart n'était pas mon ami, s'était-il écrié... je l'appellerais Troppmann !

Cette exclamation n'était pas d'un suprême bon goût ; mais elle ramenait tous les esprits au crime horrible qui faisait à cette époque la préoccupation de la France entière.

M. d'Humbart n'avait pas eu la mauvaise idée de se fâcher de l'apostrophe de son ami ; tout au contraire, il prit une part active à la discussion.

L'on déraisonnait bien quelque peu, malgré la présence d'un juge d'instruction du tribunal de première instance de la Seine, qui écoutait en souriant.

— Puisque j'ai été interpellé, je dois donner mon avis, dit M. d'Humbart en tendant la main à M. de Veindel, pour bien lui prouver qu'il ne lui gardait pas rancune... Je crois que Troppmann n'a pas eu de chance. Il avait admirablement pris ses mesures, si bien que les cadavres de madame Kinck et de ses cinq enfants étant découverts, la justice et la presse crurent tout de suite à la culpabilité du père de famille et du fils aîné. De plus, Troppmann n'était pas sous l'œil de la police ; il n'avait pas d'antécédents judiciaires ; et c'est là le point essentiel. Je suis certain qu'un grand nombre de crimes restent impunis parce que la justice ne soupçonne pas et ne peut pas soupçonner les vrais coupables.

— Vous avez raison, dit le juge, et c'est bien ce qui rend la mission des magistrats instructeurs si délicate et si difficile.

— Oui, messieurs, ajouta M. d'Humbart, je prétends qu'il est très facile à un homme, réputé honnête, de commettre un crime sans être aucunement inquiété, s'il est habile, s'il a du sang-froid, s'il prend bien ses mesures.

— Oh ! oh ! dit M. de Veindel, ceci est du paradoxe tout pur. Tu serais bien embarrassé de donner un exemple.

— Pas du tout...

— Mais encore...

M. d'Humbart se tut. Son ami fixait sur lui un regard ardent, comme pour le mettre au défi de continuer.

— Croyez-moi, dit le juge, restez dans les généralités. Le terrain est trop brûlant.

— Mais non, je vous assure, reprit M. d'Humbart, qui se sentait poussé par l'impatience des assistants. Tenez, j'établis un hypothèse personnelle. Je suis riche, ma femme par elle-même n'a pas de fortune. Tout le monde sait que nous vivons en bonne intelligence, que je n'ai contre elle aucun motif de haine, au contraire. Supposez que, pour une raison ou pour une autre, je la tue...

— Mais vous êtes lugubre, dit un de ses amis.

— C'est une simple supposition, messieurs ; je la fais précisément parce que vous savez tous que je suis à mille lieues d'avoir un projet pareil.

M. d'Humbart passait, en effet, pour être très heureux en ménage ; cent fois on l'avait appelé le mari modèle, et il acceptait volontiers, à ce sujet, les plaisanteries de ses amis.

C'est en souriant qu'il développait sa théorie. Les assistants discutaient sans trop approfondir.

Seul, le juge d'instruction examinait attentivement M. d'Humbart et suivait sur sa figure une sorte de contraction nerveuse.

Il eut un mouvement qui, pour un observateur prévenu, eût signifié clairement :

— Cet homme aurait-il quelque crime sur la conscience ?

Cependant, M. d'Humbart continuait ainsi :

— Donc, j'ai tué ma femme avant de sortir de chez moi... Comme vous le pensez bien j'ai pris mes précautions pour que mes gens n'entrent pas au salon et j'ai choisi un jour où aucune visite n'est probable... Avant de sortir, j'ai bouleversé les meubles... J'ai enlevé des bijoux, de l'argent... En rentrant à mon heure habituelle, je suis saisi d'horreur en présence du terrible tableau qui s'offre à mes yeux... Je me précipite comme un fou dans l'escalier... Je crie ; A l'assassin !... au secours !

Les auditeurs de M. d'Humbart étaient vivement et péniblement impressionnés ; un silence glacial accueillait ses paroles ; il s'en aperçut, et éclatant de rire, mais d'un rire forcé, il ajouta :

—Je vous le demande, messieurs, quelqu'un au monde m'accuserait-il d'avoir tué ma femme ? La justice ne chercherait-elle pas des voleurs imaginaires ?

Décidément, M. d'Humbart avait été trop loin. Son hypothèse avait amené une certaine contrainte. La conversation se traîna péniblement, embarrassée, sans suite. Le groupe diminuait peu à peu ; à chaque instant, un des auditeurs s'isolait pour lire un journal, ou passait dans un autre salon.

M. de Veindel, qui tout à l'heure avait plus particulièrement excité son ami, s'était éloigné l'un des premiers.

L'incident fut ainsi terminé ; de nouveaux arrivants firent diversion et la conversation prit une tout autre tournure.

M. d'Humbart lui-même oublia bientôt toute cette affaire et sortit de très bonne heure pour profiter d'un des derniers beaux jours.

Sa bonne humeur lui était revenue. Un excellent cigare aux lèvres, il flâna quelque temps sur le boulevard, puis se dirigea vers les Champs-Élysées.

M. d'Humbart habitait boulevard Malesherbes. Son appartement occupait une partie du premier étage d'un des splendides hôtels qui bordent ce boulevard de création récente.

Ils vivaient en somme assez simplement et s'en trouvaient très bien.

A six heures et demie, M. d'Humbart rentrait chez lui. Le concierge le vit passer et le salua comme à son habitude.

Quelques minutes plus tard, on entendit la porte du premier étage se fermer avec fracas et M. d'Humbart cria :

—Au secours !... à l'assassin !...

La voix de M. d'Humbart trahissait la plus violente émotion ; elle était si vibrante à la fois et si désespérée, qu'en un instant tous les locataires de la maison accoururent.

Ils trouvèrent M. d'Humbart sur le palier du premier étage, à la porte de son appartement.

Cet homme, dont la physionomie était d'habitude calme et placide, avait les traits décomposés et affreusement pâles.

On l'entoura avec une sincère sympathie, mais il ne put donner aucune explication. Il répétait machinalement ces deux cris : Au secours ! à l'assassin !

Bientôt, vaincu par l'émotion, il se laissa choir sur la première marche de l'escalier et s'affaissa dans une morne torpeur.

Malheureusement, en sortant de son appartement, il avait tiré la porte à lui, et cette porte s'était fermée. Personne ne put pénétrer.

Il n'y avait à la maison que la cuisinière : à cette heure elle donnait ses derniers soins au dîner, dans sa cuisine, située au sous-sol, et elle n'avait rien entendu.

On ne remarqua pas non plus cette solitude ; ce ne fut que plus tard que l'on sut que la soubrette de madame et le valet de chambre de monsieur avaient reçu congé pour l'après-midi et la soirée, afin d'assister au repas de nocce d'un de leurs camarades.

Pendant que l'on s'empressait autour de M. d'Humbart, le concierge, homme prudent, avait fermé la porte d'entrée de la maison et s'était empressé d'aller avertir le commissaire de police.

Ce fonctionnaire arriva bientôt accompagné de son secrétaire.

M. d'Humbart, à peine revenu de son évanouissement, ne put qu'articuler ces deux mots : Ma femme !... en indiquant du geste la porte de son logis.

Il fallait donc pénétrer dans l'appartement. Le commissaire donna un vigoureux coup de sonnette et deux minutes plus tard la cuisinière ouvrait la porte. Tout entière à ses casseroles, elle ne savait pas du tout ce que signifiait ce mouvement inusité.

—Où est votre maîtresse ? demanda le commissaire.

—Mais dans le salon, sans doute.

—C'est bien, conduisez-nous.

Le commissaire, avant d'entrer, avait prié les assistants d'aider M. d'Humbart à se relever et de l'amener à sa suite.

Ce ne fut pas sans peine qu'on mit debout ce corps sans âme. On y parvint cependant, et M. d'Humbart fut à peu près littéralement porté dans le salon.

Un spectacle horrible s'offrit à tous les regards.

Le jour tombait en ce moment, mais il éclairait assez pour qu'on pût se rendre compte de cette lugubre scène.

Madame d'Humbart, assise dans un fauteuil, avait la tête inclinée sur un petit bureau. Ses deux bras étaient allongés et s'appuyaient sur un album de fleurs grand ouvert ; sur sa nuque était planté un poignard enfoncé jusqu'à la garde et légèrement incliné de bas en haut.

Un mince filet de sang avait coulé de la plaie.

Le médecin qui, mandé par le commissaire, était arrivé presque en même temps que lui, après avoir examiné le corps de madame d'Humbart, hocha la tête et dit :

—Morte !... La moelle épinière a été atteinte...

La mort a dû être instantanée.

Dans le salon, dont les meubles étaient bouleversés, des papiers et des livres traînaient pêle-mêle sur le tapis.

Les tiroirs du secrétaire avaient été forcés ; tout ce qu'ils contenaient avait été fouillé.

C'était une triste scène de dévastation.

M. d'Humbart ne put supporter cet horrible spectacle. Il poussa un grand cri et s'évanouit une fois encore.

Le commissaire de police, ayant donné l'ordre de l'emporter dans une autre pièce, commença immédiatement son procès-verbal et la description des lieux, après avoir instamment recommandé qu'il ne fût rien touché dans le salon en attendant l'arrivée des magistrats.

Préalablement il avait envoyé prévenir le procureur impérial à son domicile particulier, le bureau du chef du parquet étant fermé à cette heure au Palais de Justice. Un autre de ses émissaires avait été expédié au chef du service de sûreté.

Bientôt il fallut éclairer le salon pour permettre à l'officier judiciaire de faire ses constatations. La cuisinière, troublée, éperdue, se mit à allumer toutes les bougies des lustres et des appliques. En quelques instants, cette grande salle de réception fut inondée de clarté, comme aux grands jours de M. d'Humbart.

Cependant le commissaire poursuivait son œuvre.

Une jeune femme était là, au milieu du salon, inerte, inanimée.

Le bouleversement des meubles et des papiers indiquait une audacieuse expédition exécutée par des assassins et des voleurs.

C'est ce qu'au premier examen le commissaire pensa ; mais son procès verbal, laconique et froid comme doit être un relevé, ne trahit aucune de ses suppositions.

Quand trois quarts d'heure plus tard le procureur

impérial et un juge d'instruction arrivèrent, tout était minutieusement relaté par le commissaire, qui put mettre les magistrats au courant de la situation.

—Le commencement la procédure est parfait, monsieur, dit le procureur impérial. Il faut maintenant arriver à l'enquête. Où est M. d'Humbart.

—Dans sa chambre; je l'ai fait éloigné, afin d'être libre. Ce malheureux est dans un état de stupeur.

—Allons savoir s'il peut supporter un interrogatoire.

Les portes du salon furent minutieusement fermées, et les représentants de la loi se transportèrent auprès de M. d'Humbart.

Celui-ci, étendu sur son lit, venait à peine de reprendre connaissance et restait affaissé sur lui-même, abattu, les yeux hagards.

Quand il vit auprès de lui les magistrats, il se dressa brusquement sur son séant et d'une voix tremblante :

—C'est donc vrai, messieurs, elle est donc morte... morte assassinée !

—Hélas ! monsieur, lui dit le médecin. Du courage, monsieur, ajouta-t-il, la justice a besoin de vos déclarations pour pouvoir rechercher, atteindre et punir les coupables.

En parlant ainsi, le docteur avait saisi le pouls du malheureux, et, s'étant assuré que la crise violente de désespoir était passée, il avait fait un signe au magistrat.

Le juge d'instruction s'approcha alors du lit et, après avoir adressé à M. d'Humbart quelques paroles de sympathie, il lui demanda de bien vouloir répondre à ses questions.

—Je suis à vos ordres, monsieur, soupira-t-il, mais que pourrais-je vous dire ? Je rentrais, selon mon habitude... Arrivé dans le salon, j'ai aperçu ma femme appuyée sur son petit bureau, dans la position de l'assoupissement. Je me suis approché sur la pointe des pieds, me disposant à la réveiller par un baiser... Quand j'ai été à deux pas de son fauteuil, j'ai vu un poignard planté dans sa nuque et du sang caillé sur son cou... Terrifié ne sachant ce que je faisais, je me suis précipité au dehors pour appeler du secours... Depuis ce moment, je ne me rappelle pour ainsi dire plus rien.

M. d'Humbart, que ce récit rejetait plus vivement dans l'immensité de son malheur, eut dans tous les membres de fébriles tressaillements.

En ce moment, l'attention du magistrat fut attirée par le bruit de la porte de la chambre que l'on poussait cependant avec beaucoup de précautions.

Une tête, au milieu de laquelle deux yeux étincelants pétillaient de malice, se montra dans l'entrebâillement.

C'était un des plus habiles agents de la sûreté.

Le procureur impérial se détacha du groupe réuni auprès du lit de M. d'Humbart et alla vers l'agent.

—Je sais ce que vous voulez, dit-il. On va vous montrer le lieu du crime.

L'agent ne désirait pas autre chose, en effet.

On lui ouvrit le salon.

Il le parcourut dans tous les sens, s'arrêta plusieurs fois auprès du cadavre, considéra attentivement le secrétaire, étudia le dérangement des meubles, et on put l'entendre murmurer ces mots :

—Hum ! hum ! celui qui a fait le coup connaît bien la maison.

## II

La première préoccupation des agents de la sûreté, lorsqu'un crime a été commis, est de chercher à recon-

naître le procédé de quelques-uns des malfaiteurs déjà tombé sous les coups de la justice.

Il est remarquable, en effet, que les assassins " opèrent " presque toujours de la même façon. Les policiers connaissent leur " manière " et se trompent rarement.

Mais ici, tout était extraordinaire et imprévu.

Mme d'Humbart avait été tuée assise, au moment où elle examinait un album de fleurs.

Il n'y avait pas eu lutte entre elle et le meurtrier ; la malheureuse femme avait été frappée par derrière au moment où elle devait se croire en parfaite sécurité.

C'est ce qui avait arraché à l'agent la sourde exclamation qui trahissait sa pensée.

Le procureur impérial, tout en suivant ses investigations, conférait avec l'un des chefs de service de la sûreté, accouru à l'appel du commissaire de police.

Lorsque l'agent eut bien examiné le salon dans tous les sens, son chef lui dit :

—Eh bien ! Gardel, avez-vous une idée ?

—Ma foi, monsieur, c'est un rude malin qui a fait le coup, il a la main ferme et sûre... Il faut savoir des domestiques qui est venu pendant la journée.

On appela la cuisinière.

Toute tremblante elle apparut, croyant déjà qu'on allait l'arrêter.

L'agent demanda la permission de l'interroger.

—Ma bonne femme, lui dit-il, n'ayez pas peur, nous ne vous voulons pas de mal ; seulement, répondez bien clairement à mes questions... Vous êtes restée seule à la maison cette après-midi ?

—Oui, monsieur.

—Depuis quelle heure ?

—Mon maître est sorti à deux heures, comme à son habitude. Une demi-heure après, monsieur Julien et mademoiselle Léontine, profitant de leur congé, s'en allaient en grande toilette, bras dessus, bras dessous...

L'emphase narquoise de la cuisinière, lorsqu'elle parlait du valet et de la femme de chambre, avait quelque chose de si comique que, malgré la gravité de la circonstance, les assistants ne purent s'empêcher de sourire. Evidemment elle jalousait les deux jeunes gens, et pour leur jour de congé et pour leur intimité.

Seul, l'agent ne remarqua pas ce détail. Il reprit :

—Votre maîtresse vous a-t-elle donné ses instructions pour la journée ?

—Oui, monsieur. Elle m'a recommandé de ne pas m'absenter, et comme j'avais à faire pour dîner un salmis de perdreaux, un entre-mets sucré, à préparer des légumes, je n'ai pas quitté ma cuisine.

—Quelles sont les visites que votre maîtresse a reçues ?

—Il n'est venu qu'un monsieur.

—À quelle heure ?

—À quatre heures et demie, cinq heures moins un quart : je ne sais pas au juste.

—Le connaissez-vous ?

—Non.

—Comment est-il ?

—Je ne me rappelle pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il a une grande barbe rousse.

—S'est-il fait annoncer ?

—Non. Il m'a remis un paquet pour madame, qui m'a dit de faire entrer. Je lui ai ouvert la porte et je suis partie.

—Comment était ce paquet ?

—Il avait la forme d'un grand livre, plié dans un journal.

—C'est bien ; vous pouvez vous retirer pour le moment.

—Messieurs, dit l'agent Gardel, pensez-vous que M. d'Humbart soit en mesure de donner à la justice quelques explications ?

—Sans doute, répondit le commissaire.

—Il faut alors lui présenter l'album que sa femme tient sous ses bras.

—Au surplus, tous les renseignements étant recueillis, dit le procureur impérial, on peut transporter cette malheureuse femme dans sa chambre. La cuisinière veillera en attendant la femme de chambre.

Cette mesure d'humanité fut exécutée. La cuisinière, aidée par une des femmes de la maison qui étaient restées dans l'appartement, transporta le cadavre de madame d'Humbart, sous la surveillance du médecin.

Les assistants se sentirent soulagés d'un grand poids quand ils n'eurent plus sous les yeux ce corps inanimé.

Si endurci que l'on soit par les recherches des criminels et par l'aspect des cadavres, la mort est toujours terrifiante par les tristes pensées qu'elle suggère.

Le médecin avait retiré avec soin le poignard de sa nuque, et, muni de l'instrument avec lequel le crime avait été consommé, il rédigeait son procès-verbal sur le bureau même où la victime avait été frappée.

Pendant ce temps, les magistrats et l'agent de la sûreté s'étaient rendus auprès de M. d'Humbart, que le docteur venait de visiter et à qui ses soins étaient inutiles.

Le malheureux mari était positivement atterré. Son regard s'égarait dans la vague, sans refléter une pensée suivie et ne trahissant qu'une immense stupeur. Au moment où le procureur impérial, le juge d'instruction et les autres entrèrent dans sa chambre, ils ne trouvèrent auprès de lui que la femme du concierge et un jeune artiste peintre qui avait son atelier dans les combles de la maison, d'où l'on découvre un magnifique panorama.

M. d'Humbart ne s'aperçut pas de l'arrivée des magistrats.

Il n'y a pas d'inconvénient à un homme, dans cette situation, de donner de brusques et violentes émotions. Aussi, sans ménagement, lui mit-on l'album sous les yeux.

Il ne tressaillit pas.

—Ce livre n'est pas à vous ? demanda le juge d'instruction.

—Non.

—Il supportait la tête et les bras de votre femme.

A ces mots, comme s'il eût été mu par un ressort, M. d'Humbart se dressa sur son séant, et d'un bond sauta du lit :

—Ma femme ! . . . je veux la voir, dit-il.

En vain, on voulut l'empêcher d'aller auprès de la victime ; il se dirigea du côté du salon, d'un mouvement si rapide qu'il fut impossible de l'arrêter.

Il arriva auprès du bureau, et le trouvant occupé par un homme, il recula d'épouvante.

Le médecin, appréciant le danger de la situation, et craignant un ébranlement du cerveau, lui dit :

—Votre femme est dans sa chambre.

Et il le poussa de ce côté.

Il y eut alors une scène vraiment déchirante.

M. d'Humbart se précipita sur la pauvre morte, et, la couvrant de baisers, il versa d'abondantes larmes, qui produisirent dans tout son être une heureuse réaction.

Dès lors, il était sauvé ; le médecin fit comprendre par

un signe aux magistrats que leur enquête pourrait bientôt être facilitée par M. d'Humbart.

L'agent de la sûreté, blasé sur les scènes d'attendrissement, était retourné au salon et continuait son examen.

Il avait même pénétré dans les pièces de l'appartement qui n'avaient pas été explorées.

Tout à coup, il se précipita sur le bureau où travaillait naguère le médecin, s'empara de l'arme meurtrière et disparut de nouveau par une porte latérale.

Quelques minutes plus tard, il revenait dans la chambre de la morte, et prenant le procureur impérial à part, il lui disait :

—Il y a dans tout ceci quelque terrible mystère . . . Ce poignard, ce stylet, cet instrument enfin, je viens de m'en assurer, faisait partie de la panoplie, de M. d'Humbart.

### III

Ce que le médecin avait prévu se réalisa bientôt.

Ayant donné un libre cours à ses larmes, M. d'Humbart, comme il arrive presque toujours, se laissa aller à parler tout haut ; on eût dit qu'il voulait s'affirmer à lui-même la réalité de son malheur.

—Morte, disait-il, morte ! . . . C'est affreux ; que devenir ? . . . Ah ! les misérables, ils avaient bien choisi leur moment . . . Personne à la maison qu'une vieille servante incapable de rien soupçonner . . . Quelle fatalité ! Pourquoi faut-il que j'aie été assez faible pour donner congé aux domestiques ! Ma pauvre Emilie ! . . .

Et il se reprit à pleurer et à couvrir de baisers la face blanche et froide de la morte.

Les assistants étaient péniblement impressionnés par le spectacle de cette grande douleur. Cependant, le juge d'instruction qui ne perdait pas de vue les intérêts de la justice, profita d'un moment de répit dans les explosions de M. d'Humbart pour amener son esprit sur la façon probable dont le crime avait été commis.

—Il résulte de notre examen, lui dit-il, que l'auteur de ce crime devait connaître parfaitement votre intérieur.

—Mais qui donc ? répondit vivement M. d'Humbart. Je ne connais à ma femme aucun ennemi, et . . .

—N'y aurait-il pas pour quelqu'un, dit le juge, un grand intérêt à ce que Mme d'Humbart disparût ?

—Mais non : ma femme n'a pas de fortune. Si c'est la cupidité qui a fait agir le meurtrier, il aurait fallu me tuer aussi. Et, quant à moi, je ne me connais pas d'ennemi. Ma femme n'a qu'un frère, lieutenant dans un régiment de ligne, en ce moment au Havre. Vous voyez bien, messieurs, que vous vous trompez.

—Nous le désirons, reprit le juge, et nous ferons l'impossible pour arriver à la découverte de la vérité. D'après la déclaration de votre cuisinière, le seul individu qui se soit introduit chez vous, cette après-midi, avait une grande barbe rousse. C'est tout ce qu'elle se rappelle.

—Une barbe rousse, répéta M. d'Humbart, dans une attitude de profonde méditation.

Et reprenant :

—Je ne connais personne à qui se rapporte cette indication.

—Sans aucun doute, Mme d'Humbart le connaissait, puisqu'elle a donné l'ordre de l'introduire dans le salon dès qu'elle a reçu l'album qu'il lui apportait.

—Ma femme a fait dans le temps en effet des aquarelles de fleurs, mais depuis deux ou trois ans, elle avait négligé cette distraction.

Le juge d'instruction avait repris l'album ; il l'examinait dans tous les sens, et non sans un geste de dépit :

—Il n'y a pas de nom de relieur, dit-il.

—Oh ! ne cherchez pas, monsieur le juge, dit l'artiste. c'est un travail d'amateur. La personne qui a formé ce volume doit être très méticuleuse et ne confierait certainement à personne le soin de réunir ses dessins.

—Mais, hasarda l'agent de la sûreté, peut-être chez les éditeurs...

Le juge lui tendit l'album et l'agent disparut aussitôt. Il était neuf heures à peine et, sans aucun doute, les magasins seraient encore ouverts. L'agent prit d'eux une bonne voiture qui devait lui permettre d'être de retour assez à temps pour donner une indication utile, s'il parvenait à la recueillir.

Les magistrats n'avaient aucun point de repère et ne pouvaient donner aucun ordre. Quelle piste suivre ? Dans quel sens diriger les recherches au milieu de Paris ?

Le procureur impérial, autant par humanité que dans l'espoir que M. d'Humbart trouverait quelque indice révélateur dans le salon, y attira tout le monde, laissant auprès du lit de la victime la cuisinière et une autre femme.

M. d'Humbart, sur son invitation, visita les tiroirs dévalisés et constata que les bijoux de sa femme avaient été emportés, ainsi qu'une importante liasse d'actions et d'obligations.

Le meurtrier serait-il un audacieux voleur ?

Cette découverte pouvait le faire croire, cependant on revient bien vite à la première supposition, quand le commissaire de police eut fait remarquer que l'une des chaises renversées avait été brisée, volontairement et de sang-froid, par un coup de pied dont les traces étaient parfaitement marquées.

Le procureur impérial, abandonnant pour un instant le salon, descendit à la loge de la concierge et s'informa de l'individu à barbe rousse.

Le concierge déclara qu'en effet, un monsieur qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vu, lui avait demandé M. d'Humbart vers cinq heures.

—A-t-il demandé monsieur ou madame ?

—Monsieur.

—Bien. A quelle heure est-il sorti ?

—A cinq heures et demie à peu près.

—Paraissait-il pressé, agité ?

—Je n'ai pas remarqué.

—Quel âge lui auriez-vous donné ?

—De trente-cinq à quarante ans.

—Le reconnaîtriez-vous ?

—Certainement : toutes les fois qu'un nouveau venu se présente, je le dévisage attentivement, on ne peut pas savoir ce qui peut arriver.

—Et rien, dans sa personne, ne vous a paru étrange.

—Rien, monsieur le juge. Il était mis comme vous et moi, tout en noir.

L'affaire devenait de plus en plus obscure et mystérieuse ; quand il remonta à l'appartement de M. d'Humbart, le chef du parquet ne savait que penser.

Aucun fait nouveau n'était venu non plus éclairer les magistrats, qui avaient continué l'enquête avec M. d'Humbart.

Celui-ci avait reconnu le stylet avec lequel sa femme avait été frappée ; c'était réellement des armes de sa panoplie.

De tout cela il résultait, évidemment, une très grande confusion dans les esprits.

Ce fut bien pis lorsque l'agent de la sûreté revint de son expédition dans les magasins des éditeurs d'estampes.

On n'avait pu lui donner aucun renseignement précis

sur les personnes qui avaient acheté les modèles de fleurs. Mais en étudiant attentivement l'album, il avait détaché deux feuilles qui avaient été collées par une tache rouge.

Il ne fut pas difficile au médecin de reconnaître du sang.

La tache se trouvait au milieu de la feuille, à l'endroit où le milieu de la figure de la victime avait porté. Le sang avait coulé du nez de Mme d'Humbart ; ce fait devint incontestable lorsque le docteur eut examiné la morte. L'une des narines avait une légère trace de sang.

Le médecin certifia que le coup de stylet n'avait pas pu produire une hémorragie nasale, sans aucun doute, la tête avait été comprimée fortement.

Il fallait donc croire à une lutte entre le meurtrier et Mme d'Humbart.

Le mystère devenait de plus en plus impénétrable.

#### IV

A onze heures moins un quart, Julien et Léontine, le valet et la femme de chambre, revenaient chez leurs maîtres.

On leur avait donné congé jusqu'à dix heures et demie, ils étaient bien un peu en retard ; mais ils comptaient sur le quart d'heure de grâce, et, à vrai dire, ils s'en inquiétaient peu, surexcités par le plaisir du bal, sans doute aussi par l'excellent dîner qu'ils avaient fait et par l'usage sinon abusif du moins complet de leur liberté, les deux jeunes gens en profitaient jusqu'à la dernière minute.

Ils arrivèrent à l'appartement de M. d'Humbart.

Ils ne remarquèrent pas tout d'abord que la première pièce de service, à la fois chambre de débarras et office, n'était pas éclairée.

Julien frotta une allumette-bougie, rien sur la table, ni tasse de café ou de thé.

Après tout, il était tard et la cuisinière avait sans doute tout rangé pour être à la disposition de Mme d'Humbart.

—Tiens, fit la soubrette, on dirait que le dîner n'a pas été servi ici.

—Pourquoi donc ?

—Le feu n'a pas été allumé.

—C'est qu'il fait un temps très doux.

—Mais tu sais bien que madame est frileuse comme une chatte...

—Allons voir à la cuisine ?

—Oh ! non. Catherine serait capable de nous faire quelque compliment désagréable... mais écoute... N'en tends-tu pas des bruits de voix ?... Qui donc a pu venir ce soir ?

On entendait, en effet, une sorte de murmure confus. Arrivés à la porte, ils écoutèrent. Les voix étaient confuses, ils n'en distinguaient aucune qui leur fût connue.

—Si, au moins, dit Julien, les trous des serrures n'étaient pas bouchés par des appliques.

—Et l'on accuse les femmes de curiosité, ricanait la camériste.

—Avec cela que tu ne voudrais pas savoir ce qui se passe ! Écoutons. C'est peut-être le frère de madame qui, profitant d'un congé, est revenu à l'improviste.

—Oh ! non, il ne ferait pas tant de bruit.

—M. de Veindel alors ! ils se chamaillent encore avec madame.

Léontine ayant collé son oreille à la porte, dit :

—Pas davantage ; d'ailleurs, madame lui a trop bien

intimé l'ordre de ne plus se présenter il y a cinq ou six semaines ; et depuis il n'est plus revenu.

—Serait-ce la sœur de madame, tu sais bien cette grande et belle créature que monsieur a consignée à la porte et qui est venue faire quelque tour de sa façon ?

—Oui, je sais, c'est cette viveuse que l'on désigne sous le nom de " la Malle des Indes." Pourquoi, lui donne-t-on ce nom ?

—Je ne sais pas.

La femme de chambre écouta encore.

—Ce n'est pas cela, dit-elle ; je n'entends aucune voix de femme dans le salon : pas même celle de madame. Ah ! je suis bien intriguée !

—Comment faire pour savoir ce qui se passe ?

—Va voir ce qu'il y a, tu viendras me le dire.

—Je n'ose pas, monsieur n'a pas sonné. Tu comprends que, comme il n'est pas seul. . . . Retournons à l'office. Tu m'y attendras, et j'irai à la cuisine chercher des nouvelles.

Ils rétrogradèrent en effet, mais, pendant que Julien descendait à la cuisine, Léontine ne put rester en place. La curiosité l'emporta sur la prudence : elle alla sur la pointe des pieds à la chambre de sa maîtresse.

La porte, de ce côté, n'était pas entièrement poussée. Par un léger entre-bâillement, elle put voir l'intérieur. La porte donnait directement sur le lit de madame d'Humbart. Elle vit sa maîtresse couchée, les cheveux épars, la figure d'une pâleur cadavérique.

Léontine était très dévouée à sa maîtresse, en la voyant ainsi, elle s'empressa d'entrer pour lui donner ses soins.

—Madame ! oh ! madame ! . . . dit-elle en s'approchant. Combien je regrette d'être sortie. . . .

Mais la cuisinière lui imposa silence du geste. Léontine interrogea la grosse femme du regard.

—Morte ! . . . assassinée ! . . . dit-elle.

La camériste, affolée, s'enfuit.

A l'office, elle retrouva le valet de chambre qui remontrait désappointé.

—Mon pauvre Julien : un grand malheur ! Madame a été assassinée ! . . .

Julien, si gai quelques instants auparavant, resta comme foudroyé par cette lugubre nouvelle.

L'arrivée des domestiques simplifiait la situation, en ce qui concernait du moins l'intérieur de M. d'Humbart, mais elle n'apportait aucun éclaircissement à la justice.

Les magistrats avaient terminé, quant à présent, leurs investigations. Tout avait été relevé, noté, vérifié. L'enquête sommaire était complète. La justice n'avait plus rien à faire dans cette maison désolée. Avant de se retirer les magistrats présentèrent une fois encore leurs condoléances à M. d'Humbart ; ils partirent, confiant à Gardel le soin de chercher une piste et se réservant pour le lendemain de reprendre la procédure.

Pendant les préparatifs de départ, Julien et Léontine attendaient dans l'antichambre.

Léontine, après s'être bien assurée que personne ne faisait attention à eux, se rapprocha du valet de chambre ; elle avait repris tout son sang-froid.

—Julien, dit-elle, c'est bien étrange tout de même. Faut-il le dire aux juges ?

—Quoi donc ? . . .

—Rue Abatucci, tout à l'heure, quand nous revenions, tu te rappelles bien que je me suis arrêtée au moment où deux messieurs passaient près de nous ?

—Eh bien !

—L'un de ces messieurs disait :

" D'Humbart aurait-il quelque motif de haine contre sa femme ? "

—Chut, répondit Julien ; je me rappelle maintenant ; mais tais-toi, malheureuse, cela ne nous regarde pas.

## V

M. d'Humbart passa la nuit à écrire.

La mort, surtout lorsqu'elle arrive inopinément, impose à un chef de famille des devoirs bien cruels à remplir.

Il faut faire connaître le triste événement aux parents les plus proches ; procéder aux déclarations légales à la mairie ; ordonner le convoi des pompes funèbres et le service de l'église : libeller le modèle des lettres de faire part, etc., etc.

Pour M. d'Humbart, une difficulté se présentait.

Sa femme avait une sœur bien connue à Paris dans le monde galant par ses aventures et par son luxe, cette même madame de Saint-Gaudens dont le " petit vicomte " avait raconté au cercle la plus récente fantaisie ?

C'était une femme d'un caractère impérieux, altier, et qui, à un moment donné, pouvait devenir dangereuse.

Fallait-il, en ce moment, oublier sa position équivoque et la considérer comme étant de la famille ?

Après y avoir mûrement réfléchi, M. d'Humbart se résigna à lui écrire.

Il rédigea également une dépêche pour son beau-frère, M. Lefrançois, lieutenant dans un régiment de ligne en garnison au Havre.

Il écrivit quelques lettres indispensables et dressa une sorte d'ordre du jour pour les déclarations et les demandes que Julien aurait à faire pendant la journée.

Pour un homme calme d'esprit et de sang-froid, ce travail n'eût pas exigé plus d'une heure ; mais M. d'Humbart s'interrompait à tout instant et s'absorbait dans ses réflexions.

A peine avait-il terminé, lorsque, exécutant ponctuellement ses ordres, Julien entra dans son cabinet à huit heures du matin.

Julien partit avec les lettres et les dépêches.

Une heure après, les visites de condoléance affluaient chez M. d'Humbart. Le fatal événement s'était déjà répandu.

Ce n'était pas encore la cohue qu'occasionne un enterrement ; le nombre des visiteurs était cependant assez considérable pour que le principal intéressé ne remarquât pas l'absence de certaines personnes qui eussent dû venir se mettre à sa disposition.

Un remplaçant lui eût été grandement nécessaire, car, vers dix heures, Léontine apporta une carte dont la vue fit tressaillir M. d'Humbart.

—Faites entrer au fumoir, dit-il, j'y vais.

Il s'excusa auprès des personnes réunies au salon, et s'empressa de se rendre dans la pièce indiquée.

Une femme l'y attendait.

Très belle, mais les traits contractés par l'impatience et la colère, bien plus que par la douleur, elle était debout, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude de défi et prête à commencer la lutte.

C'était Mme de Saint-Gaudens.

Dès que M. d'Humbart parut :

—Vous êtes trop maladroît pour être insolent, mon cher beau-frère, dit-elle d'une voix brève, méprisante.

—Je ne vous comprends pas, madame.

—Vous allez me comprendre. Je suis la sœur de votre malheureuse femme. J'accours auprès de vous et auprès d'elle... Je vous fais passer ma carte... Au lieu de m'ouvrir vos bras, vous me rejetez au fond de votre appartement, dans ce fumoir.

—Mais...

—Eh bien ! oui ! Je suis la Saint-Gaudens ! Après ?

—Je vous ai écrit et je croyais que vous aviez reçu ma lettre.

—Non. Je savais que ma sœur avait été frappée par un assassin...

En prononçant ce dernier mot, Mme de Saint-Gaudens avait fait un pas en avant et elle dardait sur son beau-frère un regard étincelant de haine.

M. d'Humbart n'en fut point déconcerté.

—Cet assassin, reprit-elle, ne le connaissiez-vous pas, mon cher beau-frère ?... Hier, au cercle, vous avez prédit ce qui est arrivé avec une admirable précision...

M. d'Humbart, frappé par cette accusation directe, pâlit affreusement.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il. Ah ! mon Dieu ! mais c'est horrible ! et vous croiriez ?

—Pas de comédie, ni de drame, n'est-ce pas ? dit Mme de Saint-Gaudens.

—Ma pauvre Emilie !... moi qui l'aimais avec passion !... Et cette femme ose m'accuser de l'avoir tuée !... Mais pourquoi ! mais dans quel intérêt ?

—Pardou, vous avez déjà dit cela au cercle. Vous vous répétez, mon cher.

M. d'Humbart, poussé à bout par cette insolence nouvelle, releva fièrement la tête, et d'une voix stridente :

—Sortez, madame, dit-il. J'ai eu la faiblesse de vous écrire, de vous recevoir, et vous m'insultez chez moi, à deux pas de la chambre où ma femme, où votre sœur... Sortez, vous dis-je !... Je vous chasse.

—Vous savez bien que non...

Et au lieu de se diriger vers l'antichambre, elle traversa la salle à manger, le boudoir, le cabinet de toilette, si lestement que M. d'Humbart, confondu par tant d'audace, s'était laissé distancer d'assez loin.

Au moment d'entrer dans la chambre mortuaire, Mme de Saint-Gaudens se retourna :

—Je suis ici dans le sanctuaire de la mort, dit-elle. Respectez-le, si vous tenez à la vie !...

Ayant dit, elle rentra dans la chambre, dont elle laissa la porte ouverte pour mieux accentuer le défi, et, lentement, dignement, elle alla s'agenouiller devant le lit.

Cette femme si insolente tout à l'heure et si cruelle fut dominée à son tour par l'effrayante réalité de la mort et elle fondit en larmes, sans lever les yeux sur le cadavre de sa sœur, dont elle ne se sentait pas digne.

M. d'Humbart n'osa pas franchir le seuil de cette chambre, et se tenant aux murs, aux meubles, aux tentures, le cœur oppressé, la poitrine haletante, il rétrograda jusqu'au salon pour continuer à recevoir de banales consolations.

## VI

Le crime du boulevard Malesherbes avait produit à la préfecture de police une émotion inaccoutumée.

Les chefs de cette administration tutélaire, qui est la sauvegarde de Paris, avaient tenu conseil et mandé auprès d'eux les plus habiles agents.

Le récit circonstancié des événements et des découvertes n'avait donné à personne une idée précise. On se perdait en raisonnements et en conjectures.

L'examen des faits amenait la conviction à peu près certaine que le crime avait été commis par un intime.

Aucune décision n'avait été prise, à onze heures du matin, après une conférence qui avait duré plus de deux heures, et probablement on eût ajourné jusqu'après le retour de l'agent Gardel, qui devait venir au rapport de midi. Mais une révélation inattendue vint changer le cours des idées.

Le juge d'instruction qui, la veille, au cercle, avait assisté à la discussion soulevée à l'occasion des crimes de Troppmann, venait de recevoir un billet ainsi conçu : "Coïncidence étrange... Madame d'Humbart assassinée !"

Un commissionnaire avait apporté la lettre au domicile particulier du juge. Interrogé immédiatement par le magistrat, cet homme déclara qu'il stationnait à cents mètres de la maison ; qu'un individu d'une trentaine d'années, ni bien ni mal mis, lui avait donné cette lettre, que sa course avait été payée deux francs, ce qu'il considérait comme une bonne aubaine.

Impossible d'obtenir du commissionnaire un renseignement plus significatif.

—Comment était cet individu ? demandait le juge.

—Oh ! monsieur, ce doit être un homme bien généreux. J'aurais fait cette course pour dix sous, et il m'en a donné quarante.

—Mais sa figure ? sa tournure ? Avait-il l'air pressé, inquiet ?

—Je ne sais pas.

—Était-il jeune ou vieux ?

—Je n'ai pas remarqué.

Le juge prit à tout hasard le numéro du commissionnaire, s'habilla en toute hâte et se rendit à la préfecture de police.

Le chef de la sûreté, tout en écoutant avec une vive attention la révélation faite par le juge, feuilletait le rapport dressé pendant la nuit et prenait des notes.

—Étrange !... étrange !... murmurait-il.

C'est qu'en effet, la coïncidence était tout à fait extraordinaire.

—M. d'Humbart est fou, dit-il, lorsque le juge eut fini de parler. Si c'est lui qui a tué sa femme, il est fou très certainement. Et cependant il a exécuté point par point sa prédiction... La conclusion seule différera... Quel est votre avis, monsieur le juge ?

—Je n'ai rien à vous dire, monsieur. Je n'agis pas en qualité de magistrat en ce moment. C'est un simple particulier qui, dans un intérêt général, fait connaître à la police ce qu'il sait.

—Permettez alors que j'en réfère à M. le procureur impérial, et je vous demande comme un service de m'accompagner à son bureau.

—Très volontiers.

Le procureur impérial ne fut pas peu surpris de ce qu'on venait de lui apprendre.

La supposition de la folie fut de nouveau mise en avant.

Le juge, sans la repousser absolument, dit :

—J'ai bien observé hier M. d'Humbart. J'ai cru remarquer qu'il était poursuivi par une idée fixe, par le remords d'un crime antérieur. Je ne jurerais pas qu'il n'est pas coupable du meurtre de sa femme ; mais je croirais plutôt qu'il a dans sa vie un terrible événement

Il fut décidé qu'aucune mesure ne serait prise contre M. d'Humbart jusqu'après les obsèques de sa femme.

Seulement le cadavre devait être soumis à l'autopsie,

afin de déterminer aussi exactement que possible l'heure du crime.

Il n'y avait aucun danger à agir ainsi, l'agent Gardel, en venant rendre compte de ses recherches, avait donné l'assurance que M. d'Humbart ne songerait nullement à fuir.

L'agent était persuadé que l'assassin était un habitué de la maison.

Les mystères de la vie parisienne lui étaient trop connus pour qu'il pût s'étonner de rien.

Cependant son imagination n'était pas allée jusqu'à soupçonner le mari.

Lorsqu'on l'eut mis au courant de la situation nouvelle, il s'écria de même que son chef :

— C'est impossible, ou cet homme est fou. Mais non ! il s'occupe des obsèques de sa femme.

— Eh bien ! dit le procureur impérial. Nous allons prévenir les médecins chargés de l'autopsie. Il faut aussi avertir à la mairie, afin que la constatation du décès soit faite immédiatement, et que l'église puisse sans difficulté faire le service à midi. Vous, Gardel, vous serez un des aides pendant l'autopsie. Vous noterez avec soin tous les faits, tous les gestes, toutes les paroles de M. d'Humbart. Surtout qu'il ne se doute pas qu'il est surveillé. Nous prendrons tous les ménagements possibles pour lui annoncer l'autopsie. C'est une opération qui, en tout état de cause, doit faire sur lui une profonde impression. A vous, Gardel, de voir et de bien voir.

Les mesures prescrites par le procureur impérial furent prises immédiatement.

La justice française a, quand il le faut, des moyens d'action extrêmement rapides.

Pendant qu'un agent allait donner des instructions à la mairie et à l'église, Gardel se rendait chez le médecin ordinairement commis pour les autopsies. Un juge d'instruction (ce n'était pas le membre du cercle, il s'était récusé) était désigné pour finir cette affaire, et se transportait chez M. d'Humbart.

Préalablement, il avait pris connaissance des pièces déjà au dossier et l'on l'avait mis au courant de la situation.

Du rapprochement de paroles de M. d'Humbart au cercle et des faits, résultait une série de présomptions très graves.

Comment admettre, en effet, que le hasard seul avait réalisé le programme de mort ?

M. d'Humbart avait dit : " Je choisirais un jour où mes gens seraient absents de la maison, " précisément le valet de chambre et la camériste avaient reçu congé.

Il avait annoncé le bouleversement des meubles et l'enlèvement des bijoux et des valeurs. . . . Ces deux faits étaient relevés par le rapport du commissaire, avec cette circonstance aggravante qu'on avait simulé une lutte.

Il n'était pas jusqu'à l'appel. Au secours ! à l'assassin ! qui ne concordât exactement.

Malgré tout, le magistrat présent à la discussion du cercle n'était pas absolument convaincu, on le sait, de la culpabilité de M. d'Humbart ; mais il croyait pouvoir affirmer que cet homme n'avait pas la conscience tranquille.

— Il faut, c'est mon avis du moins, disait-il, il faut remonter le cours de son existence et essayer de découvrir un crime impuni. C'est par là que la justice arriverait à démêler la vérité au sujet du meurtre de sa femme.

— Mais, objectait-on, si M. d'Humbart est sous l'obsession d'une pensée criminelle, n'est-il pas possible que les

horribles forfaits de Troppmann lui aient fait perdre l'esprit ? Ce n'est malheureusement pas le premier qui soit devenu fou à la suite des crimes de Pantin. . . . N'est-il pas possible qu'il ait conçu le projet de tuer sa femme ; et, sous l'empire d'une sorte d'hallucination, n'est-t-il pas pu raconter ce qu'il se disposait à faire ? . . . Le meurtrier présumé avait une barbe rousse. Eh bien ! M. d'Humbart a pu se faire une tête, et jouer vis-à-vis de son concierge et de sa servante, la tragique comédie qui s'est terminée par un coup de poignard et le pillage.

En matière criminelle, si les déductions de la logique sont de précieux auxiliaires, un fait matériel est bien autrement utile à la justice.

Il fallait donc avant tout procéder à l'autopsie du cadavre de Mme d'Humbart et déterminer l'heure du meurtre.

Dès que l'agent Gardel fut de retour avec les docteurs, le juge d'instruction prit les devants et se rendit au boulevard Malesherbes.

M. d'Humbart était seul dans son salon. Il avait fait défendre sa porte, et il errait comme une âme en peine, n'osant pas entrer dans la chambre de sa femme, dans laquelle s'était installée Mme de Saint-Gaudens.

C'était une étrange situation. Cet homme n'était plus maître chez lui.

Aussi reçut-il comme un libérateur le juge d'instruction pour qui, toute défense avait été levée.

Le juge se garda bien de laisser percer ses secrètes pensées.

C'est en homme du monde plutôt qu'en magistrat qu'il avertit M. d'Humbart de la cruelle nécessité dans laquelle se trouvait la justice.

M. d'Humbart comprit à demi mot.

— J'aurai le cœur déchiré, dit-il. . . ; mais j'ai du courage, monsieur le juge : que la justice poursuive son œuvre.

Les docteurs ne tardèrent pas à arriver, accompagnés du médecin de l'état civil.

Ce dernier n'avait qu'un bulletin à signer, sa mission fut vite remplie. Avant de retirer, il dit, comme ces messieurs le font toujours, que la famille pouvait régler désormais, à sa convenance, le service de la défunte. . . .

— J'ai fixé l'enterrement demain à midi, et à moins que la justice ne s'y oppose. . .

— Nullement, dit le juge.

Les médecins légistes approuvaient du geste. M. d'Humbart donna l'ordre à son valet de chambre d'aller prendre les dernières dispositions.

Il s'était, en effet, ménagé des intelligences avec le valet de chambre, et il avait tout lieu de les croire sûres. Il avait jugé Julien : " Cet homme aime l'argent et n'est pas dévoué à son maître. "

M. d'Humbart, sur l'invitation du juge d'instruction, conduisit les médecins à la chambre de sa femme.

Rien n'avait été dérangé. Des cierges en grand nombre brûlaient autour du lit, et leur clarté tremblotante donnait à cette chambre, luxueusement et coquettement meublée, un aspect fantastique.

La tête marmoréenne de la morte, encadrée par ses magnifiques cheveux châtons, ressortait comme une figure de marbre blanc plaquée sur un médaillon de bois des îles.

Les sœurs de charité, qui se relevaient de deux heures en deux heures, priaient.

Mme de Saint-Gaudens, affaissée sur elle-même, sanglotait. Pour la première fois depuis dix ans, peut-être, cette femme était émue.

M. d'Humbart, qui ne voulait pas révéler à la justice les divisions intestines de sa famille, eût le courage de se pencher vers cette femme et de lui dire :

— Ma sœur, relevez-vous. La justice vient remplir une mission bien pénible pour nous, mais nécessaire. Les docteurs. . .

Il n'en pu dire davantage et fondit en larmes.

Mme de Saint-Gaudens avait compris. Elle leva sur son beau-frère ses yeux rougis par la fièvre mais secs.

Elle ne lui dit pas un mot. S'étant redressée de manière à ne pas se trouver en face de sa sœur, elle parcourut du regard l'assistance et se retira.

M. d'Humbart la suivit, bien décidé cette fois à la forcer de quitter la place. Mme de Saint-Gaudens lui évita cette peine : elle se dirigea vers la porte, se voyant suivie, elle se redressa frémissante de colère et de haine, et foudroya du regard le malheureux mari de sa sœur.

Celui-ci revint auprès des médecins, qui prenaient déjà leurs dispositions pour accomplir leur mandat.

Une table fut dressée dans le cabinet de toilette. On l'inclina le mieux qu'on put, de manière à figurer un marbre de dissection.

Le cadavre y fut porté et examiné à nouveau.

La petite plaie faite au cou par le stylet s'était refermée et ne laissait plus qu'une trace bleuâtre.

Ce n'était pas là que devaient porter les investigations des docteurs.

Avant de faire une incision, ils prièrent M. d'Humbart de se retirer : le juge et Gardel l'entraînèrent dans le salon, où il tomba évanoui sur une causeuse.

Les médecins opérèrent rapidement. avec une sûreté de main remarquable et une extraordinaire dextérité, ils ouvraient ce beau corps qui n'avait rien perdu de l'ampleur et de la grâce de ses formes.

Mais il fallait aller jusqu'au but marquée par la justice et déterminer l'heure du crime.

C'est par l'analyse de l'estomac qu'on y arrive ; l'état des aliments est un témoin irrécusable dont la médecine recueille la déposition.

Les médecins furent bientôt convaincus que Mme d'Humbart avait été assassiné quatre heures et demie environ après son déjeuner.

Il s'agissait de savoir à quelle heure avait été pris ce repas.

L'un des docteurs abandonna un instant son collègue et retourna auprès du juge.

En retirant de la pièce où le cadavre de sa femme allait être soumis à l'autopsie, M. d'Humbart avait eu une syncope, suivie d'un assoupissement produit par la fatigue, et qui durait encore.

On se garda bien de le réveiller, mieux valait, au contraire, qu'il restât dans l'ignorance. On le laissa sur le canapé du salon sous la surveillance de Gardel, et on passa dans le cabinet.

Le médecin fit verbalement un rapport sommaire de l'opération.

Léontine fut mandée.

— À quelle heure, lui demanda-t-on, avez-vous servi le déjeuner ?

— À midi, comme d'habitude.

— De quoi se composait-il ?

— De côtelettes de veau en papillotes et d'une omelette aux rognons.

— Pas de hors-d'œuvre ?

— Pardon, beurre et radis.

— Parfait, merci, mon enfant, vous pouvez vous retirer.

— La constatation est de tous points exacte reprit le médecin, quand Léontine fut partie. Mme d'Humbart avait mangé beaucoup de radis, mets très lourd : la digestion était loin d'être terminée. Nous pouvons affirmer que le crime a été commis quatre heures ou quatre heures et demie au plus après le repas.

— Tout cela est bien grave ; dit le juge à mi-voix. La science est d'accord avec les autres données de l'information pour déterminer l'heure. . . entre quatre heures, quatre heures et demie et cinq heures. . .

M. d'Humbart dormait toujours. Les circonstances étaient trop graves pour qu'on respectât plus longtemps son sommeil, et on le réveilla.

En revenant à la vie réelle, il fut d'abord tout étonné et comme étourdi de voir tant d'inconnus chez lui.

Mais la mémoire lui revint aussitôt, et s'adressant au docteur :

— Oh ! mon Dieu ! . . . ma pauvre femme ! Qu'en avez-vous fait ?

— Nous avons rempli un pénible devoir, monsieur. . .

— Et ?

— La justice sait maintenant ce qu'elle devait connaître.

Et M. d'Humbart fondit en larmes.

Le juge d'instruction n'avait pas perdu un seul mouvement de M. d'Humbart.

Il avait observé son attitude, ses gestes, ses regards. Les moindres contractions de ses traits, il les avait notées.

Il était émerveillé de son sang-froid, de l'expression de sa douleur, de la précision de ses réponses, de la franchise de ses explications.

C'était à n'y rien comprendre, à désespérer de rendre évidente sa culpabilité qui semblait si bien ressortir des faits acquis à l'enquête judiciaire.

Sur un signe du juge, le médecin alla retrouver son collègue.

Ce qu'ils avaient détruit, il fallait le rétablir.

La tête de la victime n'avait pas été touchée ; à l'aide de bandes de toile, le corps fut comprimé, emmaillotté, et pour ainsi dire reconstitué.

Quand ces préparatifs furent terminés, on reporta sur le lit ce cadavre, qui n'avait plus rien de répugnant, et les médecins allèrent chercher M. d'Humbart.

Celui-ci hésitait maintenant.

— Ne craignez rien, monsieur, dit l'un d'eux ; la science sait dissimuler les ravages qu'elle est obligé de faire.

M. d'Humbart, arrivé près du lit, où elle semblait reposer, se pencha sur la tête de sa femme et la couvrit de baisers.

Se tournant vers les médecins, il leur tendit les mains, et avec l'émotion d'une véritable reconnaissance, il leur dit :

— Merci, messieurs, merci.

Ils prirent aussitôt congé de lui, ainsi que le juge et Gardel, chacun d'eux diversement impressionné des scènes qui venaient de se passer.

Le juge, lui, était très perplexe, pendant tout le temps qu'avaient duré les dernières opérations des médecins il était resté en tête-à-tête avec M. d'Humbart ; il l'avait interrogé, et pas un mot suspect, pas une hésitation ne lui avait échappé.

Une demi-heure après, un conseil était tenu de nouveau dans le cabinet du procureur impérial au sujet du crime du boulevard Malesherbes.

Le juge d'instruction, résumant son récit par une réflexion qui exprimait une hésitation et un doute, dit :

—Si M. d'Humbart est coupable, c'est un bien grand comédien !

—Messieurs, ajouta-t-il, ne précipitons rien. Nous avons la certitude que M. d'Humbart ne songe pas à fuir. D'ailleurs, Gardel le gardera à vue jusqu'à ce qu'une décision ait été prise. Ajournons jusqu'à demain. Le convoi est pour midi : peut-être nous révélera-t-il quelque fait important.

Gardel n'avait pas été consulté, et il n'était pas fâché de se réserver l'honneur d'une découverte.

Bientôt on le renvoya, et il ne se fit pas dire deux fois de déguerpir.

—Cherchez, cherchez, messieurs, du côté de M. d'Humbart. Moi, j'ai mon idée. Si la justice sait jamais le dernier mot de cette affaire, c'est à la Saint-Gaudens qu'elle le devra.

Gardel ajoutait tout bas, bien bas, en lui-même :

—A la Saint-Gaudens... et à moi.

## VII

Le convoi de madame d'Humbart était indiqué pour midi précis.

L'affluence était énorme dans l'appartement du boulevard Malesherbes. Les membres du cercle s'y étaient rendus presque tous, autant par curiosité que par sympathie pour leur collègue.

Cette mort si soudaine cachait un mystère que tout le monde espérait découvrir ; ceux-là surtout qui avaient assisté à la discussion du cercle et qui naturellement avaient depuis deux jours commenté de cent façons la mort violente de madame d'Humbart.

Si l'espérance de saisir dans ses regards les indices d'un trouble intérieur les avait amenés, ils furent déçus.

M. d'Humbart faisait avec beaucoup de courage les tristes honneurs de la dernière heure ; mais, comme cela arrive presque toujours en pareil cas, il ne reconnaissait presque personne parmi tous ces visiteurs qui passaient devant lui et qui lui adressaient leurs condoléances.

Pendant que continuait le défilé des indifférents, il se disait :

Pourquoi Viendel n'est-il pas ici ? C'est bien extraordinaire. Il faut qu'un malheur l'ait frappé, lui aussi... Il m'a suivi pas à pas depuis huit ans ; il ne m'a pas quitté un seul jour pour ainsi dire pendant ma prospérité... Non ; Veindel ne peut pas m'abandonner au jour du malheur... Et cependant !...

Le flot des visiteurs montait toujours : M. d'Humbart soutenait énergiquement le choc ; mais son regard impatient passait par-dessus les têtes et scrutait anxieusement l'avenue.

—Et Lefrançois qui n'arrive pas, murmurait-il.

Le malheureux mari attendait avec une impatience bien naturelle M. Lefrançois, son beau-frère.

M. Lefrançois était lieutenant dans un régiment de ligne en garnison au Havre.

Excellent soldat, véritable type d'honneur et de bravoure, admirablement noté dans l'armée, M. Lefrançois aurait pu, à la rigueur, être à Paris la veille à dix heures du soir ou à minuit.

Malgré tout son désir d'arriver promptement au reçu de la fatale dépêche, M. Lefrançois n'avait pu prendre que le train du matin. Les militaires ne font pas ce qu'ils veulent, et la discipline est inflexible. Jamais on ne refuse une permission dans une circonstance grave, surtout lorsqu'il s'agit d'un deuil de famille, mais encore faut-il l'obtenir hiérarchiquement.

A midi un quart, M. Lefrançois parut enfin.

Il était en costume militaire.

Son arrivée produisit une vive impression sur les assistants ; on n'associe pas d'habitude des brillantes épaulettes avec l'expression de la douleur, et le jeune officier portait sur sa figure les traces d'une affliction profonde.

Du plus loin qu'il l'aperçut, M. d'Humbart se précipita au-devant de lui, et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

Trop oppressés pour prononcer une parole et mus par un même sentiment, ils se dirigèrent vers la chambre mortuaire.

M. Lefrançois resta quelques minutes à genoux dans une extase contemplative ; puis, transfiguré par une virile résolution, il étendit la main sur le cercueil et prononça d'une voix nette et ferme ces paroles et ce serment :

—Emilie, ma sœur bien-aimée, tu as été pour moi une seconde mère, tu as fait de moi un homme. Je jure que tu seras vengée !

M. d'Humbart prenant la main de son beau-frère, la pressa énergiquement et, tous les deux, ils se retirèrent gravement.

A peine avaient-ils passé le seuil de la chambre et entraînés-ils dans le boudoir, que M. Lefrançois, d'un mouvement brusque, retira sa main : il fronça les sourcils et fit un pas en arrière.

Il venait d'apercevoir une femme et de reconnaître en cette femme celle qu'on appelait la Saint-Gaudens.

Vêtue de noir, comme la veille, mais cette fois en costume de laine, sans falbalas, en grand deuil, Mme de Saint-Gaudens s'avancait vers l'officier, les bras tendus en s'écriant :

—Mon frère ! mon pauvre frère !

—Je ne vous connais pas, madame, dit M. Lefrançois, et je ne comprends pas que vous soyez ici.

Et sur ces derniers mots, il s'était tourné vers M. d'Humbart pour avoir de lui une explication.

Mme de Saint-Gaudens avait compris par le mouvement la pensée de son frère.

—Oui, dit-elle, demandez-lui pourquoi je suis ici, il pourra vous répondre.

—C'est la sœur de ma pauvre Emilie, répondit M. d'Humbart.

—Cette femme n'est plus de la famille, répliqua le lieutenant. Elle a fait mourir son père et sa mère... Elle nous a ruinés, elle a traîné notre nom et le nom de notre pays dans tous les ruisseaux.

—Pardon, mon frère. Le moment est solennel ; vous me reniez, vous me chasserez plus tard... Maintenant, par grâce, écoutez-moi... :

—Non, vous dis-je.

—Oh ! vous m'écoutez ; car vous venez de prononcer sur le cadavre de notre sœur un serment que je veux vous aider à tenir. Moi aussi je veux la venger ; et c'est précisément parce que j'ai empoisonné son existence que je me suis imposé le devoir de découvrir et de châtier son meurtrier.

—Non, non, mille fois non ; je ne vous veux pas pour associée. Vous me rendriez complice de quelque infamie.

—La haine vous égare, mon frère. Mais regardez, regardez donc M. d'Humbart. Lui aussi, m'a chassée hier ; eh bien ! il tremble aujourd'hui de me voir partir. Seulement devant vous il n'ose pas me retenir.

—Allons, finissons-en, madame, s'écria M. d'Humbart,

que la colère suffoquait. . . je suis chez moi, et je vous chasse. . .

—Et moi, désormais le chef de notre malheureuse famille, ajouta M. Lefrançois, je vous renie. . . Partez.

—C'est votre dernier mot à tous les deux, dit-elle encore, en scandant chacune de ses paroles, et en fixant attentivement des yeux flamboyants sur M. Lefrançois et sur M. d'Humbart.

Par un geste simultané, les deux hommes étendirent le bras droit dans la direction de la porte, firent un pas en avant comme pour y pousser eux-mêmes la Saint-Gaudens.

Celle-ci, sans baisser les yeux, les regards aussi durs et aussi cruels, laissa échapper de ses lèvres crispées un petit rire nerveux, ou plutôt un hoquet convulsif, et lança, en se retirant, ces paroles pleines de menaces.

—Imbéciles ! . . . Adviennent que pourra ! Tant pis pour vous ! . . .

Pendant ce temps, le convoi attendait, l'ordonnateur des pompes funèbres allait et venait dans le salon, cherchant le maître de la maison et ne trouvant personne de qui recevoir le signal du départ.

Depuis longtemps déjà la bière avait été descendue, et le boulevard était plein de curieux.

Les assistants commençaient à s'impatienter.

L'ordonnateur demanda humblement des ordres, et, sans même attendre la réponse, se dirigea vers la porte, la masse levée et commandant lui-même la cérémonie.

M. d'Humbart et M. Lefrançois suivirent, entraînant après eux tous les invités.

Le cortège arriva bientôt à la Madeleine, on y célébra une messe solennelle, avec toute la pompe que l'Église met au service des grandes fortunes : orgue, chants, lumières, tentures, officiants, le convoi se dirigea ensuite vers le cimetière du Père-Lachaise. là se trouve le caveau de la famille d'Humbart.

Rien d'extraordinaire ne signala la mise au tombeau, si ce n'est qu'en arrivant M. d'Humbart tressaillit et ne put retenir un cri d'étonnement et presque d'effroi.

À la porte du tombeau, deux femmes en grand deuil étant agenouillées.

Elles paraissaient être la mère et la fille. Cependant la plus jeune, âgée de vingt ans à peine, et d'une beauté merveilleuse, révélait par son attitude un sentiment de profonde affliction que ne témoignait pas la plus âgée.

Ces deux femmes restèrent à genoux pendant tout le temps que dura la funèbre cérémonie.

M. d'Humbart s'approcha d'elles et les fit monter dans la première voiture de deuil, où il prit place, lui, quatrième, avec M. Lefrançois.

À peine les portières furent-elles fermées, que la jeune fille se jeta en pleurant au cou de M. d'Humbart.

—C'est bien mal de ne m'avoir pas appelée, dit-elle. . . Votre pauvre femme ! si bonne, si généreuse pour moi ! Elle sanglotait, la belle jeune fille, et sa douleur était poignante.

M. Lefrançois, intervenant

—Calmez-vous, mademoiselle, mon beau-frère a été tellement surpris par ce fatal événement. . .

La vue d'un étranger fit rougir tout d'abord la jeune fille, mais les grandes douleurs absorbent et font disparaître les délicatesses du caractère.

—Vous êtes donc son frère, dit-elle, déjà toute rassurée. Oh ! elle vous aimait bien tendrement, et vous devez savoir ce que M. d'Humbart et elle ont fait pour moi.

Avant d'être mariée, elle était en qualité de gouvernante chez mon vieux parent, le comte de Bérillon, qui m'avait recueillie, j'étais seule au monde, mon père et ma mère sont morts sans que je les aie connus.

—Marguerite, ma chère Marguerite, taisez-vous, dit M. d'Humbart, nous n'avons fait que notre devoir.

—Je vous en prie, mademoiselle, finissez votre histoire, insista l'officier. Il est si doux d'apprendre les belles actions de ceux que l'on aime.

—Oui, je dirai tout, reprit la jeune fille. . . Lorsque M. de Bérillon mourut—et lui aussi de mort violente—je restai sans fortune et sans appui. M. d'Humbart me mit en pension et me fit élever ; plus tard, il m'a assuré un avenir. C'est Mme d'Humbart qui est toujours venue m'annoncer ces bonnes nouvelles. Elle n'aurait pas été plus aimante si j'avais été sa fille. J'étais très heureuse avec ma nourrice, qui est si bonne pour moi et qui vous doit tout aussi, lorsque nous avons appris sa mort. . .

La pauvre enfant, que les sanglots suffoquaient, fondit en larmes en murmurant :

—Et je ne l'ai pas vue ! Oh ! monsieur, c'est mal, c'est bien mal.

M. Lefrançois était ému autant par ce récit qui rappelait le dévouement de sa sœur à son égard, que par la douleur si vraie et si touchante de Mlle Marguerite.

Il n'osait cependant pas interroger en sa présence son beau-frère, qui paraissait embarrassé par cette explosion de reconnaissance.

La nourrice parvint à calmer la jeune fille en lui disant, ce que confirma du geste M. d'Humbart, qu'elles iraient toutes les deux le lendemain pleurer et prier dans la chambre de la morte.

À partir de ce moment, Mlle Marguerite fut plus calme, avec une abondance de détails et une adorable naïveté d'expressions, elle revint sur ses souvenirs et rappela les bienfaits de M. et de Mme d'Humbart.

Sa voix, légèrement voilée par l'émotion, avait un timbre délicieux qui était une véritable caresse.

Enfin il fallut se quitter.

Les deux femmes descendirent de voiture au square Montholon. Elles habitaient un appartement qui domine ce joli coin de verdure.

Par une association d'idées et de sentiments toute naturelle, M. Lefrançois rapprochait dans son esprit le souvenir de sa sœur, et l'histoire de cette jeune fille.

Il ne comprit tout d'abord qu'une chose. c'est que sa sœur avait été pour elle un ange gardien.

Mais quand Mlle Marguerite ne fut plus là, il eut comme un éblouissement :

—Quelle candeur ! pensait-il. Quelle reconnaissance ! C'est un cœur d'or, comme était ma pauvre Emilie. . .

Et sans qu'il en eût bien conscience, il ajoutait :

—Et qu'elle est belle !

Comme s'il eût craint de laisser échapper la délicieuse émotion qu'il ressentait, il n'adressa pas une question à son beau-frère, pas même un regard.

Il concentrait ses pensées et ses souvenirs, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison du boulevard Malesherbes.

Des douces régions du sentiment dans lesquelles son esprit et son cœur étaient bercés, il lui fallut bien vite retomber dans la cruelle réalité.

En rentrant au salon, Mme de Saint-Gaudens lui apparut de nouveau, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître qu'elle avait une attitude bien caractérisée d'insolence et de provocation.

Mme de Saint Gaudens n'avait pas quitté l'appartement de son beau-frère à la suite de la scène violente qui avait précédé le convoi. Les malédictions glissaient sur elle sans l'effrayer.

Elle s'était cachée pendant tout le temps que les invités avaient mis à défilier ; puis, maîtresse absolue du terrain, elle avait exécuté son infernale projet de vengeance.

Tout devait être prêt quand M. d'Humbart et M. Lefrançois reviendraient.

Mais on ne prévoit pas tout.

Mme de Saint-Gaudens avait espéré que l'un des domestiques resterait à la maison, et elle n'était pas embarrassée pour expliquer sa présence. Point du tout, ils étaient tous allés aux obsèques, et même ils avaient suivi le convoi jusqu'au cimetière.

La maison était vide. Julien, le valet de chambre, après avoir constaté la sortie de tous les invités, avait fermé les portes à clef, de telle sorte que Mme de Saint-Gaudens se trouvait prisonnière.

Pour toute autre femme, la situation eût été embarrassante ; elle, le premier mouvement de dépit et d'impatience calmé, elle prit son parti en brave et attendit de pied ferme.

Dès qu'elle vit entrer son frère et son beau-frère, avançant la tête haute, le regard dédaigneux :

— Vous avez donc bien peur de moi que vous me faites enfermer.

— Je vous assure . . . commença M. d'Humbart.

M. Lefrançois arrêta d'un geste la suite de la phrase sur les lèvres de son beau-frère, et s'adressant à sa sœur :

— Il ne me plaît pas de discuter avec vous, madame. Si vous êtes restée seule ici, c'est que vous l'avez bien voulu. Pourquoi ? je l'ignore et ne veux pas le chercher en ce moment.

— Oh ! mon frère ! . . .

— Soit, vous étiez ici malgré vous : eh bien ! nous vous rendons votre liberté. Vous pouvez vous retirer.

— Eh ! quoi ! pas un mot affectueux !

Pour toute réponse l'officier montra du doigt la porte du salon.

Mme de Saint-Gaudens passa devant les deux hommes et les toisant avec un suprême dédain :

— C'est la guerre, soit, malheur aux vaincus ! . . . mais vous n'êtes pas assez forts pour lutter.

Et elle s'éloigna en faisant frapper les portes pour annoncer son départ.

— Enfin, dit M. Lefrançois, nous en voilà débarrassés.

— Vous êtes peut-être trop durement inexorable, mon cher lieutenant, objecta M. d'Humbart.

— Si vous la connaissiez bien, vous ne me parleriez pas ainsi. Croyez-moi, ne laissez plus approcher cette femme, donnez des ordres sévères à vos gens ; consignez-la à la porte. C'est une créature perverse et méchante . . .

M. Lefrançois s'ébait tu : ses yeux fixes et comme hargués trahissaient une grande souffrance morale. L'attention des interlocuteurs fut détournée par une sorte d'altercation, dont le bruit arrivait de l'antichambre jusqu'au salon.

Julien, qui avait des ordres précis voulait évidemment empêcher un visiteur obstiné de pénétrer auprès de son maître.

M. d'Humbart ne se fût pas dérangé s'il n'eût entendu ces mots :

— Dites que c'est M. de Veindel.

Le maître de la maison alla ouvrir la porte à son ami, qui se précipita dans ses bras. Puis lui prenant les mains avec effusion :

— J'arrive de la chasse de chez le baron Aymard, qui tu le sais, m'avait invité, et j'apprends l'affreux malheur qui te frappe. Mais c'est horrible, inexplicable . . . Tu me vois au désespoir . . . Une femme si excellente, si dévouée ! . . . Je t'ai quitté après la séance du cercle, tu sais . . .

Et apercevant M. Lefrançois .

— Pardonnez, monsieur, l'expression de ma douleur ; d'Humbart est mon meilleur ami.

M. Lefrançois fit de la tête un signe d'assentiment et ne répondit pas.

Il avait appris dès longtemps au régiment à se tenir sur la réserve avec les inconnus, et il observait.

M. de Veindel continuait ses lamentations avec une surabondance d'expressions et de mouvements.

M. d'Humbart se contentait de quelques monosyllabes : d'ailleurs, il lui eût été bien difficile de faire de longues phrases, l'autre ne cessant de parler.

M. de Veindel et M. d'Humbart, on le sait, étaient inséparables. A vrai dire, on ne s'expliquait pas trop une pareille intimité entre deux hommes que la nature et aussi l'éducation avaient faits dissemblables en tout.

M. de Veindel était insouciant, persifleur, léger, soigneux de sa personne jusqu'à la coquetterie ; il tirait vanité surtout d'une fine moustache noire, qui se détachait délicatement au milieu d'un visage toujours admirablement rasé, et d'un blanc mat que teintait seulement le souvenir du soleil du Midi.

M. d'Humbart, au contraire, bonhomme un peu froid, mais indulgent à tous, serviable, était cité pour ses obligantes qualités et son laisser-aller qui ne dépassait pas toutefois la limite des convenances mondaines.

Le disparate de ces deux caractères n'avait jamais été aussi marqué qu'en ce moment.

M. de Veindel allait toujours, mêlant les ressources de la vie calme de Mme d'Humbart, le cercle, la chasse, son désespoir.

— Te rappelles-tu, disait-il, quand nous étions là à causer tous les trois au coin du feu, elle faisait de la tapisserie et nous bavardions un peu sur tout . . . Pauvre femme ! avec quel esprit et quel tact elle nous ramenait à un sujet de conversation où elle eût plaisir à se mêler. A la chasse du baron Aymard, quelqu'un me parlait encore d'elle, un des membres du cercle, je ne sais plus qui . . .

Cela dura bien une heure.

M. d'Humbart était visiblement agacé.

M. Lefrançois, qui ignorait visiblement se qui s'était passé l'avant-veille au cercle, se méprit sur les motifs de son impatience fatigué lui-même de ce bavardage incessant et impitoyable, il chercha et trouva un prétexte pour éconduire M. de Veindel.

— Mon cher beau-frère, dit-il, vous aviez promis de prendre un bain. Voulez-vous que j'aille voir s'il est prêt.

M. de Veindel comprit et se leva.

— Oui, dit-il ; ne te laisse pas abattre et le corps et l'âme par la douleur.

Et pendant que M. d'Humbart le reconduisait, il ne cessait de répéter d'écœurantes consolations.

M. d'Humbart, en retrouvant son beau-frère, lui prit la main :

— Merci, lui dit-il, de m'en avoir délivré, c'est un

excellent ami, mais bavard ! Que voulez-vous, il est du Midi.

—Moi aussi je suis du Midi, morbleu ! Ce n'est pas une raison pour assommer les gens !... Mais, au fait, êtes-vous bien sûr de lui !

—Oh ! parfaitement. C'est le meilleur et le plus honnête des hommes.

—Dieu le veuille ! Pour moi j'aurais juré qu'il vient de jouer un rôle ou de réciter une leçon.

—Vous vous trompez ; je vous assure.

Sa phrase fut interrompue par l'entrée du valet de chambre qui, tout bouleversé, vint apporter une carte à M. d'Humbart.

Après avoir lu le nom et la qualité du survenant, M. d'Humbart pâlit affreusement, tendit la carte à son beau-frère et, d'une voix mourante, dit à Julien, son valet de chambre :

—Faites entrer.

Un monsieur parut.

Il était entièrement vêtu de noir et paraissait fort grave.

M. d'Humbart et M. Lefrançois s'étaient levés à son entrée.

C'était le commissaire de police du quartier.

La visite de ce magistrat ne parut nullement étonnante au lieutenant : un crime avait été commis et la justice venait sans doute réclamer un supplément d'information, peut-être même faisait-elle donner avis au mari de la découverte du meurtrier de sa femme.

M. d'Humbart qui connaissait mieux les habitudes et la manière de procéder de la justice, était bien autrement ému.

Les menaces que Mme de Saint-Gaudens avait lancées contre lui se représentaient à sa mémoire, et il avait une frayeur d'autant plus grande qu'il connaissait maintenant le caractère haineux de cette femme.

Le commissaire de police, après avoir salué les deux hommes, dit à M. d'Humbart :

—Je désirerais avoir avec vous une entrevue particulière.

—Parlez, monsieur, je suis avec mon beau-frère, il connaît toutes mes affaires ; je ne veux rien avoir de caché pour lui.

—C'est ce que je viens remplir auprès de vous une mission bien délicate, et m'acquitter d'un grave devoir.

—Raison de plus, monsieur, et je vous prie instamment de faire devant lui vos communications.

—Soit, puisque vous l'exigez ; cela est d'ailleurs préférable. Le grade que monsieur occupe dans l'armée m'autorise à vous laisser avec lui, il s'engage sur l'honneur à ne pas permettre que vous sortiez de ce salon...

La conversation prenait une tournure des plus sérieuses.

—Je vous jure, monsieur, dit le lieutenant, que nous ne bougerons pas de ces fauteuils. Mais veuillez nous dire quel est le but de votre visite ?

Le commissaire exhiba un ordre signé du procureur impérial, en vertu duquel une visite domiciliaire était prescrite dans l'appartement occupé par M. d'Humbart. Subsidièrement, le commissaire de police devait s'emparer de tous les papiers qu'il jugerait convenable.

—Mais, monsieur, s'écria le lieutenant, dites tout de suite que vous venez opérer l'arrestation de mon beau-frère.

—Hélas ! monsieur, c'est ce que j'allais ajouter en terminant.

M. d'Humbart, que l'imminence du danger rendait plus énergique, dit :

—Je suis à vos ordres, monsieur le commissaire ; j'ignore complètement quel est le motif de mon arrestation ; je ne fais et ne veux faire aucune objection, bien moins encore ai-je l'intention de résister. J'ai pour moi la garantie de ma conscience, et je serai heureux si cette nouvelle épreuve peut mettre la justice sur les traces de l'assassin ; je demande seulement à vous accompagner pendant les recherches que vous allez faire.

—C'est votre droit.

A ces mots le commissaire se redressa et invita M. d'Humbart à passer devant lui.

Avant d'obtempérer à cette invitation qui équivalait à un ordre, M. d'Humbart s'adressa à son beau-frère.

—Ai-je besoin de vous dire, à vous, que je suis innocent ?

M. Lefrançois lui saisit la main, qu'il serra fortement et l'accompagna.

Quatre agents attendaient dans l'antichambre.

La visite domiciliaire commença immédiatement.

Le cabinet de M. d'Humbart fut d'abord fouillé avec soin. Tous ses papiers furent empaquetés et mis sous scellés.

Lors de la découverte du meurtre de Mme d'Humbart, le stylet que l'assassin avait planté dans sa nuque et l'album de dessins sur lequel sa tête reposait, avaient été retenus par les magistrats, il n'y avait donc pas à se préoccuper de ces pièces à conviction.

Après le cabinet vint le boudoir. Les agents mirent la même minutie dans leur inventaire.

M. d'Humbart et M. Lefrançois suivaient ces opérations sans rien dire, l'un plongé dans une méditation profonde, l'autre cherchant à s'orienter au milieu de ses nouvelles complications judiciaires.

Evidemment, se disait-il, M. d'Humbart n'a pas commis le crime horrible dont la justice le soupçonne d'être l'auteur. N'eût-il pas eu pour sa digne et sainte femme une vive affection, ne lui eût-il pas témoigné dans toutes les circonstances de la vie une estime qu'elle méritait à tous égards, il serait encore impossible de trouver le but et l'intérêt de cet abominable forfait... Evidemment aussi, la justice se trouve en présence d'un événement entouré de mystères, et ce n'est pas sans de graves motifs qu'elle a ordonné l'arrestation du mari... Mais quels sont ces motifs et sur quelles bases reposent-ils... Quand le commissaire est arrivé, j'allais prévenir d'Humbart contre un piège que pouvait lui tendre Mme de Saint-Gaudens. Aurait-elle imaginé quelque fable odieuse, et se vengerait-elle déjà d'avoir été repoussée ?

Ainsi se parlait à lui-même M. Lefrançois, tout en suivant les opérations du commissaire de police et des agents.

Tout se faisait régulièrement, d'ailleurs, sans aucune précipitation, bien que le jour fût sur son déclin.

A la rigueur, on aurait pu remarquer que le commissaire avait négligé plusieurs pièces pour arriver directement du cabinet au boudoir ; mais cette manière de procéder n'avait rien que de très rationnel, après la pièce réservée à monsieur, celle de madame.

Faisant suite au boudoir, se trouvait la chambre à coucher de Mme d'Humbart.

Elle avait été disposée comme elle était de son vivant. Les rideaux des fenêtres et les tentures du lit avaient été renouvelés. On avait purifié l'air avec des parfums délicats ; il semblait que la maîtresse, absente pour une

course dans Paris, allait revenir prendre possession de ce nid charmant.

Cette impression, M. d'Humbart et M. Lefrançois la ressentirent vivement : le commissaire lui-même ne put se défendre d'une certaine émotion, et se tourna vers les deux hommes, qui faisaient de pénibles efforts pour retenir leurs sanglots.

—J'aurais désiré, dit-il, vous épargner la douleur de venir jusqu'ici ; mais j'ai des ordres formels. Si, cependant, vous voulez que nous suspendions un instant notre visite. . . .

—Je vous remercie de votre obligeante attention, répondit M. d'Humbart ; nous irons jusqu'au bout.

La proposition du commissaire prouvait un excellent cœur, d'autant plus que le magistrat était arrivé au moment le plus critique de ses perquisitions.

Un cabinet de toilette assez spacieux attenait à la chambre.

Au-dessus d'un long porte-manteau avait été établie une soupente sur laquelle avaient été rangées des malles.

—Pouvez-vous nous donner les clefs de ces malles ? demanda le commissaire.

—Elles doivent être ouvertes.

Un agent retira la première ; elle ne contenait que des robes d'été soigneusement pliées et des colifichets de femme.

Une autre était pleine d'habits, que des parfums spéciaux préservaient de toute atteinte de mites.

Une troisième fut amenée. Un mêli-mêlo de vêtements mixtes : costume des bain de mer, guêtres de chasse, casquettes pour les grandes excursions de montagnes ; il y avait de tout dans ce coffre.

Il y avait surtout un objet dont la découverte fit pousser un petit cri indéfinissable à l'agent qui l'avait trouvé.

C'était une fausse barbe complète et du plus beaux roux. Le commissaire la montra à M. d'Humbart.

—Reconnaissez-vous cet objet pour vous appartenir ?

—Non, monsieur.

—Vous ne pouvez pas nier, cependant, que nous l'avons trouvé au milieu d'autres de votre garde-robe.

—Je ne nie rien, monsieur. Je suis victime d'une effroyable machination. . . . Vous êtes venu pour m'arrêter, monsieur, partons. La justice saura bien constater mon innocence. Il y a dans tout ceci un abominable guet-apens.

Puis, se retournant vers M. Lefrançois :

—Mes ennemis triomphent, monsieur, lui dit-il ; je ne veux pas que par pitié pour moi vous vous croyiez obligé de me témoigner quelque sympathie. Quittez cette maison. . . .

—La douleur vous égare, mon cher beau-frère. Pour vous prouver que j'ai pleine et entière confiance en vous, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

M. d'Humbart se jeta en pleurant dans les bras de son beau-frère.

Le témoignage de sympathie que M. d'Humbart venait de recevoir lui rendit sa présence d'esprit.

—Les apparences me condamnent, dit-il, je le sens, je le vois. Mais il y a dans tout ceci une infernale série de crimes que l'on s'efforce de faire retomber sur moi. . . . Une personne est restée dans cet appartement pendant plusieurs heures. Vous savez qui, mon cher beau-frère. . . . Cette fausse barbe était cachée dans un endroit où ces messieurs ne l'auraient certainement pas trouvée sans une indication précise. . . . Voyez, cherchez. . . . De mon côté, j'arriverai certainement à démêler la vérité.

S'apercevant que le commissaire était impatient d'en finir, M. d'Humbart ajouta :

—Partons, monsieur. Je pense que votre mission est remplie maintenant ?

Le commissaire acquiesça par un signe de tête, et, après avoir une fois encore serré la main de son beau-frère, M. d'Humbart se dirigea du côté de la porte de son appartement.

Deux voitures attendaient sur le boulevard.

Le commissaire, accompagné d'un agent, monta dans la première avec son prisonnier : les trois autres agents suivaient dans la seconde voiture.

M. d'Humbart fut conduit au dépôt de la préfecture de police : il devait y passer la nuit, en attendant son transfert à Mazas ; il était trop tard pour que la prison cellulaire s'ouvrit immédiatement pour lui.

Le commissaire n'avait pas mis les scellés à l'appartement du boulevard Malesherbes. M. Lefrançois s'y installa, bien résolu à lutter, comme s'y eût été pour son propre compte, contre les ennemis de M. d'Humbart. Il avait à venger, lui aussi, une personne chère, sa sœur Emilie, et tout le lui faisait pressentir, c'est une revanche à prendre.

La pensée et probablement la main de Mme de Saint-Gaudens se retrouveraient dans cette ténébreuse affaire. L'essentiel était de ne pas s'engager sur une fausse voie. Pour M. Lefrançois, Mme de Saint-Gaudens n'était pas étrangère aux récents malheurs de sa famille. Son insolence, son attitude hautaine et méprisante, ses menaces, tout le lui démontrait.

Elle avait commis l'imprudencence de rester seule dans l'appartement lors de l'enterrement de Mme d'Humbart.

Après avoir longuement réfléchi au parti qu'elle pouvait tirer de cette circonstance, M. Lefrançois résolut d'aller trouver Mme de Saint-Gaudens, se remettant à l'inspiration du moment pour prendre une détermination définitive.

Le jeune lieutenant avait au suprême degré cette franchise et cette rondeur militaires qui agissent toujours sur les esprits troublés, mais qui n'excluent pas la diplomatie.

Il ne dormit pas de la nuit. Au petit jour il se leva et son premier soin fut d'écrire au colonel de son régiment pour demander un congé régulier de trois mois, en remplacement de sa permission de huit jours ; ce changement ne devait pas rencontrer de difficultés.

Rassuré sur ce point, le lieutenant essaya de tuer le temps jusqu'à ce que l'heure fût convenable pour se présenter à l'hôtel de Mme de Saint-Gaudens.

Il prit un bain pour calmer ses nerfs ; puis il s'habilla, non plus en officier, mais en jeune homme élégant ; il lui fallut même acheter un chapeau de deuil.

Tout cela prit un certain temps, mais ne le fit arriver qu'à dix heures ; c'était trop tôt.

Une idée lui vint. Peut-être pourrait-il voir M. d'Humbart. Il prit une voiture et se fit conduire au Palais de Justice.

Le procureur impérial était au parquet. M. Lefrançois fit passer sa carte sur laquelle il avait inscrit au-dessous de son nom : beau-frère de M. d'Humbart.

Le chef du parquet le reçut immédiatement.

Le lieutenant expliqua le motif de sa visite et présenta sa requête.

—M. d'Humbart, dit-il, a été arrêté hier soir. J'ai assisté à la visite domiciliaire, faite chez lui. J'ai la conviction absolue de son innocence, malgré les présomp-

tions qui motivent l'inculpation : me serait-il permis, monsieur le procureur impérial, de le voir et de combiner avec lui les recherches qui pourraient mettre la justice sur la trace des coupables ?

Le magistrat répondit :

— Je regrette, monsieur, d'être obligé de vous refuser la permission que vous demandez. M. d'Humbart n'a pas encore été interrogé judiciairement. Il a été transféré ce matin seulement à la prison de Mazas. Un de messieurs les juges d'instruction sera désigné aujourd'hui pour suivre cette affaire : et dans quelques jours peut-être sera-il possible de vous introduire auprès de lui. La justice accueillera avec empressement les communications que vous ferez, en qualité soit de témoin, soit de parent.

— Je vous remercie de votre bienveillant accueil, monsieur le procureur impérial, dit M. Lefrançois : ma démarche, je le comprends, est trop précipitée. Mais vous m'excuserez, j'ose l'espérer, en considération des liens de parenté et d'affection qui m'unissent à M. d'Humbart. Ma sœur a été assassinée : croyez bien que je ne négligerai rien pour aider la justice à découvrir le meurtrier : ce n'est pas, ce ne peut pas être M. d'Humbart.

— Dieu le veuille, monsieur, dit le magistrat en congédiant l'officier.

En quittant le Palais de justice, M. Lefrançois était obligé de s'avouer que le procureur impérial était convaincu de la culpabilité de M. d'Humbart.

Ce fut un stimulant de plus. Il donna l'ordre au cocher d'aller avenue Friedland, en passant par la maison du boulevard Malesherbes. Il recommanda aux domestiques de faire attendre deux dames qui devaient venir demander M. d'Humbart, de les faire entrer dans la chambre de la défunte, et surtout de ne pas leur parler des événements de la veille. A leurs questions, si elles en faisaient, on devait répondre seulement. ces messieurs vont revenir et vous prient de les attendre.

Il était un peu plus de midi lorsque M. Lefrançois pénétra dans l'hôtel de Mme de Saint-Gaudens.

Une voiture de service était dans la cour, prête à partir. Une élégante valise et une cuisse étaient posées sur la banquette de devant.

Mme de Saint-Gaudens paraissait sur le seuil du porron au moment où M. Lefrançois pénétrait dans la cour.

Elle se retourna vivement vers l'intérieur de l'hôtel et dit quelques mots à une personne que l'officier n'aperçut pas ; puis elle descendit au devant de lui, souriante et sans paraître aucunement étonnée.

Lui sérieux, ou pour mieux dire, sévère

— Je regrette, madame, de me présenter chez vous en un moment aussi inopportun. Je désirerais avoir avec vous cinq minutes de conversation.

— Je vous ai attendu toute la matinée, ce qui m'a fait manquer le premier train et je ne puis différer mon départ ; mais si voulez m'accompagner jusqu'au chemin de fer, nous causerons en route.

— Volontiers.

Dès qu'il furent installés dans la voiture.

— J'étais sûre, dit Mme de Saint-Gaudens, que vous viendriez à moi.

— Vous savez donc . . .

— Je sais tout, et c'est précisément pour cela que vous avez eu tort de ne pas vouloir m'écouter. Maintenant, je le crains bien, il est trop tard.

— Peut-être. Ce que vous avez fait, vous sauriez bien le défaire.

— Oh ! oh ! vous exagérez ma puissance. Il dépendait jusqu'à un certain point de moi que la vérité restât cachée : mais dès l'instant que les faits sont connus . . .

— Il n'y a de connu que ce que vous avez voulu montrer.

— Voyons, voyons : si je vous comprends bien, vous venez intercéder pour votre cher M. d'Humbart ? . . . Et c'est vous, vous l'officier modèle, vous l'homme rigide, vous qui disiez avoir pour votre sœur aînée un dévouement sans bornes, c'est vous qui vous faites le défenseur d'un assassin ! . . .

Mme de Saint-Gaudens, quoiqu'elle en eût, subissait déjà l'ascendant de son frère. Avant même d'être attaquée, elle prenait l'offensive.

M. Lefrançois soutint imperturbablement son regard et prit un temps avant de répondre, se disant à part lui.

— Elle s'emporte déjà, je ne m'étais pas trompé.

M. Lefrançois, le plus naturellement du monde, dit en réponse à la violente sortie de Mme de Saint-Gaudens.

— Vous vous méprenez sur mes intentions, je vous assure. Je ne me fais nullement le partisan de M. d'Humbart, et n'ai d'autre intention, d'autre volonté que de poursuivre et d'atteindre l'assassin de ma sœur. Je ne faillirai pas, je vous jure ; et si d'Humbart est coupable, je l'accuserai avec une indomptable énergie . . . Donnez-moi des preuves et je deviens votre allié.

Des preuves ! Mais il faudrait être aveugle pour ne pas les voir. Voilà un homme qui, poursuivi par je ne sais quel remords préventif, annonce en présence de vingt personnes qu'il tuera sa femme . . .

— Après ?

— Sa femme est précisément assassinée de la manière qu'il a décrite . . . Et qu'il ne dise pas que cette hypothèse même plaide en sa faveur. Les criminels ont de ces hallucinations qui les forcent à parler.

— Je conviens que cela est grave, mais ce n'est qu'une présomption insuffisante pour motiver une condamnation. Pour ma part, j'avoue que, juré, je n'oserais pas condamner un homme sur cette simple coïncidence . . . J'étais même très décidé à chercher parmi les auditeurs de M. d'Humbart celui qui pouvait avoir un intérêt à commettre le crime, lorsqu'on est venu arrêter mon beau frère à la suite d'une visite domiciliaire qui a amené la découverte d'une fausse barbe rousse . . .

— Vous voyez bien.

— C'est précisément parce que je ne vois pas parfaitement bien que je viens à vous. Il faut qu'Emilie soit vengée !

M. Lefrançois parlait avec un calme et une conviction qui devaient naturellement faire illusion à une femme dissimulée par nature et par état.

Mme de Saint-Gaudens observa bien son frère, doutant encore de sa sincérité.

Il réfléchissait avec une telle attention qu'elle se dit :

— Pauvre garçon ! j'avais bien tort de le redouter. Les hommes honnêtes sont véritablement trop bêtes. Il s'enferme jusqu'à la garde.

Et tout haut :

— Je ne vois pas, sur l'honneur, quelle preuve je pourrais ajouter à celles-là.

La figure cachée dans ses mains, M. Lefrançois haletait sous l'impression d'un douloureux cauchemar. Tel il paraissait du moins, car, bien résolu à ne pas s'abandonner à la colère qui grondait en lui, quels que fussent les mensonges qu'il entendrait, il ne perdait pas une inflexion de la physionomie de Mme de Saint-Gaudens.

Tout à coup, il se retourna brusquement, et ajouta d'une voix vibrante :

—Car c'est là le nœud de la situation. De là dépend l'issue du procès criminel. Oui, je saisis maintenant. Je tiens les fils de ce sombre drame. La barbe rousse providentielle retrouvée dans un endroit où l'on pouvait croire que la justice n'irait pas la chercher sans indication. . . .

Mme de Saint-Gaudens, à ces paroles précipitées, perdit rapidement de son assurance. Chaque mot la frappait en pleine figure comme une verge sanglante.

Elle aurait voulu pouvoir répondre, ne fût-ce que pour se donner une contenance. Le lieutenant ne lui en laissait pas le temps. Il parlait rapide, impitoyable, en conservant toujours son apparente bonne foi.

—Oui, oui, ajouta-t-il, nous le tenons. Sa barbe rousse est un témoignage accablant. Il n'y aurait qu'une chose qui pourrait atténuer l'effet de cette découverte, ce serait si la justice en avait reçu avis.

Ces derniers mots furent le coup de grâce pour Mme de Saint-Gaudens. Elle faillit positivement s'évanouir.

M. Lefrançois ne put pas s'en apercevoir, et changeant brusquement de conversation :

—Nous voici au Jardin-des-Plantes. Je n'irai pas plus loin, ne voulant pas paraître chercher à savoir où vous allez. Je vous prie seulement de me dire quel jour vous serez à Paris pour le cas où la justice aurait besoin de renseignements à l'effet de forcer M. d'Humbart à faire des aveux.

—Je serai de retour après-demain.

—Merci !

M. Lefrançois fit arrêter la voiture. Il eut encore assez de présence d'esprit et de force pour tendre la main à Mme de Saint-Gaudens avant de descendre, et pour lui dire, presque en souriant :

—A bientôt :

Elle se laissa prendre la main sans se rendre bien compte de ce qu'elle faisait, et il sauta sur la chaussée du boulevard.

Au moment où la voiture se mettait en marche, Mme de Saint-Gaudens se pencha à la portière pour voir quelle direction prenait son frère. Celui-ci, s'étant retourné, elle se rejeta dans l'intérieur, et d'une main fiévreuse froissant le mouchoir qu'elle tenait à la main.

—Misérable ! malheur à lui s'il s'est joué de moi !

M. Lefrançois était resté sur la chaussée, regardant encore s'éloigner cette voiture, où il venait d'acquérir la certitude de la complicité de la Saint-Gaudens.

Les cris réitérés du cocher d'une voiture de place l'obligèrent à se garer.

Il faillit tomber à la renverse quand il aperçut la personne qui occupait le fiacre !

M. Lefrançois avait cru reconnaître dans l'intérieur du fiacre M. de Veindel.

Il ne l'avait vu qu'une fois chez son beau-frère ; mais cet homme avait produit sur lui une impression désagréable, et sa physionomie s'était gravée profondément dans son esprit.

Cette rencontre surprit au plus haut point le lieutenant, qui était loin de s'y attendre.

Mais Mme de Saint-Gaudens et M. de Veindel se connaissaient-ils et allaient-ils se rejoindre à la gare ? Voilà tout d'abord ce dont il fallait s'assurer.

M. Lefrançois partit en courant à la suite du fiacre.

Jusqu'au boulevard de l'Hôpital, ses idées restèrent confuses et hésitantes.

—Peut-être, se disait-il, ne faut-il voir, dans tout ceci, qu'un rapprochement du hasard ; M. de Veindel vient dans le quartier du Jardin-des-Plantes pour ses affaires. . .

Mais le fiacre traversa le boulevard et se rendit dans la cour du départ du chemin de fer.

Mme de Saint-Gaudens attendait à la porte dans une attitude d'impatience bien manifeste.

M. Lefrançois, qui s'avancait dès lors prudemment, la vit et se rejeta en arrière, guettant à travers les barreaux de la grille la rencontre de ces deux personnages. Ils se rejoignirent en effet.

M. de Veindel paya rapidement son cocher, et, sans attendre qu'il se fût éloigné, se rapprocha de Mme de Saint-Gaudens.

Un colloque très vif s'engagea entre eux.

—Avez-vous rencontré mon frère ? dit-elle.

—Oui ; le fiacre a même failli l'écraser ; il restait comme une borne au milieu de la chaussée.

—Vous l'avez vu ?

—Oh ! heureusement non. Lorsque le cheval a eu le nez sur lui, il s'est garé au plus vite : il doit être assis sur quelque banc à méditer.

—Avez-vous vérifié s'il ne suivait pas la voiture ?

—Il n'y a aucun danger ; mon cocher a honnêtement fait gagner à ses chevaux le pourboire que je lui avais donné par avance.

—C'est égal, allez voir s'il n'est pas là. Il faut se méfier de ce garçon ; il est très fort.

M. de Veindel traversa rapidement la cour de la gare.

M. Lefrançois qui avait compris le mouvement, s'éloigna au plus vite et tourna à gauche sur le boulevard ; il se cacha dans le vestibule d'entrée de l'hôtel de l'administration du chemin de fer d'Orléans.

M. de Veindel arriva jusqu'au boulevard et scruta aussi loin qu'il lui fut possible dans toutes les directions ; puis il retourna à la gare. Rassurés l'un et l'autre, Mme de Saint-Gaudens et lui prirent leurs billets et pénétrèrent dans la salle d'attente. Le lieutenant n'avait eu garde de rester caché trop longtemps ; il voulait les suivre jusque dans leur retraite.

Il attendit jusqu'à la dernière minute pour aller se munir d'un ticket ; il le prit pour la première station, se réservant de descendre seulement là où s'arrêteraient les voyageurs qu'il filait, dût-il aller jusqu'à l'extrémité du parcours du train de une heure quarante, c'est-à-dire jusqu'à Tours.

Il laissa passer tout le monde devant lui, et, juste au dernier moment, il franchit le quai de la gare et se jeta dans la dernière voiture du train.

Heureusement il s'y trouvait seul, et personne ne vint le distraire pendant qu'il mettait de l'ordre dans ses idées.

—Voyons, disait-il tout haut, pour mieux marquer les lignes de son raisonnement, Maria, cela est maintenant incontestable pour moi, n'est pas étrangère, sinon à l'assassinat de Mme d'Humbart, tout au moins à l'arrestation de son mari. Quel est le degré de sa culpabilité, je n'en sais rien encore. . . . Faut-il croire que son complice a été ce même Veindel que j'ai vu si démonstratif dans sa visite de condoléance. . . . C'est à voir. Dans tous les cas, il est sous la domination de la Saint-Gaudens, et c'est à lui sans doute qu'elle a parlé à l'intérieur de l'hôtel au moment où j'y pénétrais.

A ce moment le train s'arrêta à Vitry, la première station de la ligne d'Orléans.

M. Lefrançois abaissa la vitre du compartiment, des-

cendit le rideau et par un interstice de lumière surveilla le trottoir.

Un seul voyageur descendit du train qui se remit en marche presque aussitôt ; et l'officier reprit la suite de ses calculs.

—Je ne sais rien encore de ce M. de Veindel, il me suffit de constater qu'il avait un pied dans chaque camp pour le suspecter. D'Humbart ignorait cette circonstance sans aucun doute, sans quoi il ne l'aurait pas traité en ami ; et il m'a dit, je me le rappelle très bien, c'est mon meilleur ami. . . Ici une pensée m'effraie. C'est mon meilleur ami ! . . . Ne voit-on pas, tous les jours, des hommes sans conscience s'abriter sous le masque de l'amitié pour commettre des vilenies.

—Et cependant, reprit M. Lefrançois, pourquoi sont-ils ensemble ? Pourquoi ce Veindel se cache-t-il à mon approche ? Evidemment le nœud de cette odieuse intrigue et de ce crime est entre les deux. . .

A la station suivante, Ablon, personne ne descendit. S'il eût fallu aller jusqu'à Tours, le malheureux officier serait devenu fou.

Heureusement, son supplice ne devait pas dépasser la prochaine station, Mme de Saint-Gaudens et son satellite quittèrent le train à Athis-Mons.

Le lieutenant les laissa sortir de la gare avant de descendre. Le règlement du supplément qu'il avait à payer le retint quelques minutes, de telle sorte que les deux voyageurs avaient sur lui une avance de deux ou trois cents mètres.

Il les suivit de loin en se mettant à couvert derrière les arbres de la route. Précaution superflue, car ils étaient sans méfiance et marchaient à petits pas. Mme de Saint-Gaudens avait la main négligemment posée sur le bras de M. de Veindel.

Ils ne firent pas une longue course. A un demi-kilomètre de la gare, ils abandonnèrent la grande route et s'engagèrent dans une allée ombreuse qui aboutissait à une charmante villa dont on apercevait les murs à travers les arbres.

M. Lefrançois les laissa s'éloigner ; avisant un cultivateur qui travaillait dans les champs, il alla vers lui.

—Savez-vous, mon brave, si la maison de campagne que l'on voit là-bas est à vendre ?

—Je ne sais pas, monsieur ; mais je viens de voir passer le propriétaire, vous pouvez aller le lui demander.

—A qui donc est-elle ?

—Je ne sais pas son nom, c'est un Parisien.

—Et vous êtes sûr que le propriétaire est ici en ce moment ?

—Bien sûr, puisque je vous dis que je viens de le voir passer avec sa dame.

—Y viennent-ils souvent ?

—Lui, très souvent durant l'été. La dame, je l'ai vue plus rarement.

—Est-il jeune ?

—Oui, d'un bon âge, et sa femme est superbe. c'est une belle blonde-rousse, mais là, magnifique.

—Merci, mon ami, j'y vais voir.

Ainsi, c'est donc vrai ! Mme de Saint-Gaudens avait avec M. de Veindel des relations telles qu'on les croyait mari et femme dans le pays ! Cela devait certainement durer depuis longtemps, et M. de Veindel remplissait auprès de M. d'Humbart l'office d'espion.

M. Lefrançois marchait de surprise en surprise ; son irritation douloureuse grandissait à chaque pas.

Il n'eut garde d'aller frapper à la porte de M. de

Veindel. Il savait maintenant où le trouver en cas de besoin, ainsi que Mme de Saint-Gaudens ; sa préoccupation était de retourner le plus tôt possible à Paris.

Il avait juste le temps d'arriver ; prenant le pas de course, il s'élança à travers champs, trouva heureusement un batelier qui lui fit traverser le fleuve, et franchit en courant la distance qui sépare la Seine de la gare de Villeneuve Saint-Georges.

Il y arriva tout en nage au moment où le train était signalé, mais il put encore prendre son billet et monta en wagon. Que lui importait la fatigue ! Il était sûr maintenant d'arriver à Paris assez tôt pour voir Mlle Marguerite.

Elle était venue, en effet, vers une heure à la maison du boulevard Malesherbes, accompagnée de sa nourrice ; et dans des trances indicibles, elle attendait M. d'Humbart.

## X

Il était quatre heures—le train entrant à la gare du boulevard Mazas à trois heures un quart—lorsque M. Lefrançois arriva chez M. d'Humbart.

Il était plus impatient qu'il n'eût osé se l'avouer de revoir Mlle Marguerite.

Le temps avait paru bien long depuis la veille à la charmante enfant, qui voulait remplir un pieux devoir dans la chambre où Mme d'Humbart, sa bienfaitrice, avait rendu le dernier soupir.

Debout depuis la première heure, il avait fallu tout le bon sens pratique de sa nourrice pour l'empêcher de faire sa visite à une heure indue.

Cette nourrice, qu'on appelait Mme Morand, s'acquittait à merveille de ses devoirs. C'était une femme de la campagne, sans éducation ; mais elle avait une nature excellente, et elle adorait sa fille d'adoption.

Mlle Marguerite lui rendait sa tâche facile ; elle était d'une bonté touchante et d'une naïveté angélique.

Sa plus grande joie était de recevoir toutes les semaines la visite de Mme d'Humbart.

A de très longs intervalles, Mme d'Humbart l'emmenait dîner chez elles avec sa nourrice, et, toutes les trois, elles allaient ensuite au spectacle, presque toujours à l'Opéra-Comique, où les émotions sont généralement modérées, où le plaisir est sans excitations dangereuses.

Le souvenir de Mme d'Humbart lui revenait plus vivace ; elle pleurait et se désolait en demandant si l'heure n'était pas encore venue d'aller au boulevard Malesherbes.

Mme Morand la retint jusqu'à midi ; à ce moment, force lui fut de la laisser partir et de l'accompagner.

—Nous irons à pied et nous ferons un détour s'il le faut, afin de laisser ces messieurs déjeuner. Le grand air me fera du bien.

Elles frappèrent à la porte de M. d'Humbart au moment où une heure venait de sonner.

Julien, le valet de chambre, exécutant fidèlement les ordres de M. Lefrançois, leur dit, qu'obligés de sortir, ces messieurs les priaient d'attendre ; et il les conduisit dans la chambre de Mme d'Humbart.

Mlle Marguerite resta longtemps agenouillée, pleurant et priant. Mme Morand, plus maîtresse d'elle-même, veillait sur la malheureuse enfant, et quand elle la vit faiblir sur ses genoux, elle l'entraîna doucement hors de cette chambre, dont tous les objets lui rappelaient trop cruellement sa bienfaitrice.

Mais, alors, commença pour les deux femmes une longue et anxieuse attente.

Mme Morand s'informa en vain auprès de Julien et de Léontine.—Ces messieurs vont revenir ; elle ne put obtenir rien de plus.

A tout instant, elle allait jeter un regard à travers la fenêtre à peine entre-bâillée, sur le boulevard Malesherbes. Cette agitation trompait son impatience, et voilà tout ; pour voir arriver ceux qu'elle attendait, il eût fallu pouvoir aller sur le balcon, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire.

Enfin, la porte du salon s'ouvrit, et M. Lefrançois entra.

Les deux femmes répondirent à son salut et reçurent silencieusement ses excuses ; leurs regards exprimaient si clairement une interrogation, que le lieutenant dit :

—M. d'Humbart n'a pas pu entrer avec moi ; il m'a chargé de vous témoigner tous ses regrets.

—Oh ! mon Dieu ! quel fâcheux contre-temps, dit Mlle Marguerite ; j'aurais tant voulu le consoler, je lui aurais parlé de sa chère femme. Pour moi, j'en parle constamment à ma nourrice, et il me semble que cet affreux malheur n'est pas arrivé.

—M. d'Humbart eût éprouvé une grande consolation à pleurer avec vous notre pauvre morte ; il est obligé de remplir un devoir sacré, celui d'éclairer la justice et de l'aider à atteindre l'assassin.

—Il va revenir, n'est-ce pas, monsieur ?

—Je n'espère pas qu'il soit de retour aujourd'hui, mademoiselle.

—Mais, où donc est-il ? Cela n'est pas naturel, monsieur. Ce serait trop cruel d'éloigner un mari de la maison toute pleine encore de l'âme de sa femme.

—Je vous en supplie, mademoiselle, ne vous tourmentez pas.

—Oh ! je sens au serrement de mon cœur que vous me cachez quelque nouveau malheur. Pourquoi n'êtes-vous pas avec monsieur d'Humbart ?

Cette brusque question résumait tout un raisonnement qui était à l'état latent dans l'esprit de la jeune fille. L'officier en fut surpris et quelque peu déconcerté.

—Mais, mademoiselle, balbutin-t-il . . .

—Pardonnez-moi, monsieur, si je m'explique avec un peu de vivacité ; je sais combien vous aimez votre sœur ; je suis sûre que vous vengerez sa mort . . . et je croyais que vous assisteriez M. d'Humbart.

C'était d'une logique implacable. L'innocence seule trouve de ces arguments embarrassants.

—Je vous assure, mademoiselle, que je l'ai quitté quelques instants pour venir vous avertir de son absence forcée.

—Oh ! monsieur, je vous en supplie, conduisez-nous auprès de lui. Il doit être si malheureux !

M. Lefrançois avait fait un signe que la nourrice avait compris ; elle intervint pour dire à Marguerite :

—N'insiste pas, mon enfant ; ces messieurs, tu le vois bien, doivent agir seuls. Viens . . .

—Non ! non ! je veux savoir où est M. d'Humbart.

Le lieutenant n'avait pu réprimer un léger frémissement.

Mlle Marguerite, qui ne le quittait pas du regard, s'en aperçut. Elle s'écria :

—Ne mentez pas !

Puis, poussant un cri désespéré, elle se jeta dans les bras de sa nourrice en sanglotant, et, d'une voix mourante, elle murmura des mots sans suite qui ressemblaient à un râle.

Les réticences et les hésitations du lieutenant avaient

impressionné Mlle Marguerite au point qu'elle était instinctivement cachée dans les bras de sa nourrice pour y chercher un refuge.

L'idée que M. d'Humbart avait été arrêté surgit dans son esprit, et elle murmurait en pleurant ce mot : prison, avec une persistance fébrile.

Mais c'était une vaillante nature ; si elle n'avait pas l'expérience de la vie, son éducation l'avait aguerrie contre le malheur.

Quand elle eut calmée sa première émotion, et lorsqu'elle fut remise de la défaillance que sa jeunesse rendait toute naturelle, elle releva la tête et alla droit à l'officier :

—Vous êtes un homme d'honneur, lui dit-elle, je vous adjure de me dire la vérité, toute la vérité. Je suis une Bertillon, et dans notre famille jamais personne n'a reculé devant le danger ni devant le malheur.

M. Lefrançois contemplant dans une extase indéfinissable cette belle jeune fille qui, transfigurée par l'émotion et idéalisée par les larmes, lui apparaissait comme l'ange de la reconnaissance et du dévouement.

Mentir lui parut une petitesse indigne d'elle et de lui. Il lui prit la main et dit :

—Vous saurez tout, mademoiselle ; je ne vous ferai pas l'injure de vous traiter en enfant. Qui sait d'ailleurs si nos ennemis ne tenteront pas contre vous quelque persécution !

—Des ennemis !

—Oui, mademoiselle. Ce n'était pas assez d'assassiner Emilie ; il fallait encore que M. d'Humbart . . . Non ; c'est trop horrible !

—Oh ! parlez, de grâce ! On accuse M. d'Humbart d'avoir tué sa femme . . . Mon cœur ne m'avait pas trompé . . . Mais quels sont ces infâmes . . .

—Je n'ose pas encore hasarder une accusation directe et je vous demanderai plutôt de rappeler vos souvenirs. Vous étiez bien jeune quand M. de Bertillon mourut, et cependant peut-être vous rappellerez-vous quels étaient les membres de sa famille qui le visitaient assidûment ?

—Je me rappelle son fils Raoul, "mon petit mari," disait le comte . . . Hélas ! ajouta-t-elle en souriant tristement, il est mort lui aussi.

—Et puis ?

—Des amis du comte, le général de Bécourt qui était si bon, et que le comte appelait en riant "papa gâteaux" parce qu'il m'apportait toujours des friandises ; M. de Simert, M. de Combes. Ils faisaient le soir tous les quatre une partie de cartes et je me souviens de les avoir dérangés bien souvent ; mais ils ne se fâchaient pas ; ils étaient si bons et si complaisants à me faire jouer.

—Et c'est tout ? . . .

Mlle Marguerite réfléchit, interrogeant sa mémoire ; sa gracieuse figure, que les heureux souvenirs de sa première enfance rendaient toute souriante, se rembrunit tout à coup : ses yeux se voilèrent, son front se plissa, elle baissa la tête et murmura :

—C'est tout.

—Oh ! mademoiselle, reprit l'officier, vous me cachez quelque chose. Je vous en conjure, parlez.

Elle releva sur M. Lefrançois ses grands beaux yeux voilés d'un nuage de tristesse et ses regards le suppliaient de ne pas insister.

En toute autre circonstance, M. Lefrançois eût été vaincu par cette muette supplication ; mais des révélations que la jeune fille hésitait à faire pouvait jaillir un indice précieux.

—Je vous jure, mademoiselle, dit-il, que je donnerais ma vie pour écarter de vous un chagrin ; mais pour la mémoire d'Emilie, pour M. d'Humbart. . . .

Mlle Marguerite se redressant dans une attitude décidée :

—Merci, monsieur, de me rendre du courage. . . . Oui, il est une personne dont le souvenir m'obsède. . . . Je me trompe peut-être, mais cet homme, je le crois méchant, fourbe, vindicatif. . . .

—C'est ?

—M. de Veindel ! dit-elle avec effroi, en retombant sur son fauteuil et cachant sa figure dans les mains.

—Le misérable ! . . . Malheur à lui s'il vous a manqué de respect !

—J'étais si jeune, ajouta Mlle Marguerite, avec une adorable naïveté. . . . A la suite de je ne sais quelle circonstance, le comte de Bertillon le chassa de chez lui. . . . Je jouais dans le jardin, il passa dans l'allée où je sautais à la corde. . . . Il me prit par les bras et me serrant à les broyer, me dit : " C'est à toi petite vermine, que le comte réserve sa fortune ; ah ! nous verrons ! " J'appelai au secours ; heureusement le jardinier se précipita sur lui et le jeta à la porte. . . . Depuis, je ne l'ai plus revu, et je me félicite de ne devoir ce que je possède qu'à M. et Mme d'Humbart. . . . Il m'aurait tuée.

—C'est donc un homme bien terrible ? . . .

—Oui, monsieur.

M. Lefrançois avait recueilli cette déclaration avec une véritable satisfaction ; il n'en laissa cependant rien percer ; et s'adressant à la nourrice :

—Je crois, madame, que l'imagination de Mlle Marguerite grossit beaucoup les torts de M. Veindel.

—Non, monsieur, je vous l'affirme ; tout le monde le redoutait à l'hôtel ; et M. de Bertillon fut obligé de se faire garder par des hommes sûrs et dévoués pour ne pas être sa victime.

—Tout cela m'étonne beaucoup ; comment se fait-il alors que M. d'Humbart fût si lié avec lui ?

—C'est bien ce qui désolait la pauvre femme. Elle avait essayé de soustraire son mari à son influence ; mais n'ayant pu y réussir, elle s'était soumise, se refusant absolument à le recevoir chez elle.

—Mais pourquoi ?

Les deux femmes firent d'un même mouvement un geste qui signifiait : Nous n'en savons rien.

—Encore un mystère à pénétrer, pensa le lieutenant. Quelle affaire, grand Dieu !

Et tout haut il ajouta :

—Son nom fut-il prononcé lors de la mort du comte de Bertillon ?

—Tout de suite on le soupçonna, dit la nourrice, et bien certainement si l'héritage avait été pour lui, la justice serait intervenue. •

—Merci, madame, merci, mademoiselle, de vos renseignements, reprit M. Lefrançois après un instant de silence. A la suite du crime horrible qui a ensanglanté cette maison, une infâme conjuration a été formée contre M. d'Humbart. Je le sauverai, j'en ai le ferme espoir. Mais, je vous en supplie, soyez d'une prudence et d'une réserve extrêmes. Ne dites rien à personne de ce que vous savez, à moins que vous ne soyez interrogées par des magistrats ou par des délégués de la justice, munis d'un mandat régulier. Tous les jours j'irai vous voir ; je vous tiendrai au courant de tout ce qui se passera. . . et bientôt, je l'espère, M. d'Humbart nous sera rendu.

—Oh ! vous êtes bon, monsieur ; Emilie avait bien raison de me dire que vous êtes un homme de cœur.

Mlle Marguerite, toute honteuse de cet élan de franchise, se réfugia en rougissant auprès de sa nourrice.

Le lieutenant, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, lui dit en souriant :

—Ma pauvre sœur m'aimait trop, mademoiselle, pour ne pas me flatter. Je dois venger sa mort et je la vengerai.

M. Lefrançois renouvela encore ses recommandations de prudence, promettant d'aller leur faire un rapport quotidien. Marguerite et sa nourrice prirent congé de lui, et pendant qu'elles descendaient le boulevard Malesherbes, il prenait rapidement sur son carnet les noms des habitués de l'hôtel du comte de Bertillon que Mlle Marguerite avait nommés, et, résumant les impressions et les sentiments de l'heure qu'il venait de passer avec elle, il murmura :

—Quelle adorable jeune fille !

Puis, repoussant la douce rêverie à laquelle il se sentait succomber, il sortit, annonçant qu'il ne rentrerait pas pour dîner, et montant en voiture, il se fit conduire au Palais de justice.

## XI

M. d'Humbart, après avoir passé la nuit au dépôt de la préfecture de police, avait été transféré le matin même à la prison cellulaire de Mazas.

Il était très calme. Bien qu'on ne l'eût pas recommandé d'une manière particulière, il était le point de mire de bien des curiosités. Ce n'est pas tous les jours, en effet, qu'un homme du monde est écroué sous la prévention d'un crime de nature à entraîner la peine de mort.

En effet, à deux heures de l'après-midi, il fut extrait de sa cellule et conduit au Palais de justice.

Autant que faire se peut, MM. les juges d'instruction expédient rapidement les affaires. C'est une mesure d'humanité qui est de plus en plus observée.

Son interrogatoire, bien que conduit avec une logique serrée, eut le caractère d'une conversation. Le juge, qui connaissait déjà toutes les données de l'affaire, provoqua les explications détaillées de M. d'Humbart, se bornant à prendre quelques notes particulières, pendant que son greffier relevait textuellement les demandes et les réponses.

M. d'Humbart avait insinué à différentes reprises que la justice avait été guidée par une dénonciation relative à la fausse barbe. Le juge avait éludé la question.

La vérité est que le magistrat présent au club lors de la fatale discussion, le même à qui était parvenue une lettre le lendemain de l'assassinat de Mme d'Humbart, avait reçu deux jours après, par la poste cette fois, mais dans le même style télégraphique, un billet ainsi conçu.

" Affaire d'Humbart. Fausse barbe rousse dans une malle.—Soupente, cabinet de madame."

Une visite domiciliaire ayant été immédiatement ordonnée et la révélation ayant été reconnue exacte, M. d'Humbart avait été arrêté.

L'affaire en était là.

Si M. d'Humbart avait été interrogé aussi rapidement, c'est qu'il fallait déterminer les points principaux. La justice se réservait, bien entendu, de reprendre minutieusement chaque fait et de le soumettre à un contrôle sévère. L'origine des deux lettres anonymes ferait l'objet d'une investigation spéciale.

Pour le moment, la justice croyait tenir le vrai coupable, et, conformément aux précédents, le secret absolu fut conservé à son égard.

Le juge en avertit M. d'Humbart en le congédiant ; il lui dit toutefois que son beau-frère avait déjà fait le matin une démarche à laquelle il était impossible de faire droit quant à présent ; il ajouta qu'il pourrait lui écrire en se conformant au règlement de la prison et réclamer les objets à son usage personnel.

L'interrogatoire avait duré trois heures et demie.

Au moment où M. d'Humbart arrivait dans la petite cour de la Sainte-Chapelle, M. Lefrançois y entra. Par un mouvement spontané, l'officier courut au prisonnier ; prompt comme l'éclair, avant que les gendarmes aient pu l'en empêcher, il lui sauta au cou. Il lui dit quelques mots à l'oreille.

Les gendarmes, surpris et craignant quelque tentative d'évasion, se jetèrent entre les deux hommes.

M. Lefrançois se dégagea de l'étreinte de son beau-frère, et voulant éviter même l'apparence d'une discussion, pria qu'on le conduisît auprès du juge.

Un gardien était accouru pendant ce conflit d'une minute. M. Lefrançois le suivit ; après avoir jeté à M. d'Humbart, que les gendarmes poussaient dans la voiture, ces deux mots :

—Bon courage !

On se représente volontiers les magistrats solennels, sévères, toujours prêts à fulminer tout au moins quelque dure admonestation.

Lorsque M. Lefrançois fut amené devant le juge chargé de l'instruction de l'affaire de M. d'Humbart, le gardien voulut l'incriminer, disant qu'un scandale affreux venait de se produire.

Mais le juge, voyant la franche et loyale physionomie de l'officier, fit taire le zélé serviteur qu'il congédia, et pria M. Lefrançois de s'expliquer.

—C'est bien simple, monsieur le juge d'instruction, dit-il. Je vais au Palais pour savoir s'il me serait permis de voir mon beau-frère, M. d'Humbart. Je l'ai vu passer et n'ai pu m'empêcher d'aller l'embrasser. Je ne pense pas être un grand criminel.

—Il eût mieux valu, dit le juge en souriant, que cette rencontre n'eût pas lieu ; mais, enfin, vous ne serez pas pendu pour cela. . . .

—Merci, monsieur, je serai sans doute appelé comme témoin dans cette lamentable affaire, et j'espère apporter à l'instruction des éléments nouveaux. Pour le moment, je le sais, les apparences accusent M. d'Humbart, mais je suis certain de son innocence.

—Permettez, dit le juge vivement, je suis prêt à recevoir judiciairement vos révélations. Dans ce cas je rappellerai le greffier qui les inscrira sur un procès-verbal que vous signerez. Sinon, il me serait impossible de continuer sur ce sujet une simple conversation.

—Je ne suis pas encore assez sûr de moi pour faire de révélations.

—J'attendrai, dit le juge en se levant. . . . Je vous en prie, monsieur, ajouta-t-il, ne cherchez pas à voir votre beau-frère par le procédé qui vous a réussi au jourd'hui. Cela ne pourrait que lui être nuisible, et vous vous trouveriez peut-être dans une situation embarrassante.

M. Lefrançois prit congé du juge, après avoir reçu cette semonce, fort douce d'ailleurs, qui, au lieu d'abâttre son ardeur, la surexcita au contraire.

—Allons, se dit-il, j'aurai fort à faire pour convaincre les magistrats de l'innocence de d'Humbart, ils le croient tous coupable ; raison de plus pour ne pas perdre une minute.

Il remonta en voiture et se fit conduire au café du Helder, boulevard des Italiens.

## XII

Le café du Helder est le rendez-vous des officiers de l'armée française. Tout officier de passage à Paris est sûr d'y rencontrer des camarades, surtout celui qui sort de Saint-Cyr. Ces messieurs gardent toute la vie le souvenir de l'école : c'est une sorte de franc-maçonnerie ; les officiers de la même promotion se tutoient quelque soit la différence du grade, n'eussent-ils pas échangé vingt paroles pendant leurs deux années de Saint-Cyr.

Au Helder, comme on dit par abréviation, M. Lefrançois n'allait pas chercher des compagnons de plaisir ; il espérait trouver un introducteur auprès du général de division de Bécourt, l'ancien ami du comte de Bertillon, actuellement placé dans le cadre de réserve. L'annuaire militaire est en permanence sur les tables du café du Helder. M. Lefrançois le consulta tout d'abord pour savoir si M. de Bécourt figurait sur la liste de l'état-major général, deuxième section, et si, par conséquent, il vivait encore.

Cette vérification faite, le lieutenant prit place à une des tables disposées sur le trottoir et attendit une figure de connaissance.

L'heure de l'absinthe était passée ; le café était presque vide ; il lui fallut attendre quelque temps que les officiers revinssent après le dîner.

Ce ne fut pas bien long. Vers sept heures, un groupe de quatre ou cinq jeunes gens descendait le boulevard avec cette allure particulière qui fait reconnaître entre mille un officier sous le costume bourgeois.

Précisément, M. Lefrançois en connaissait deux ; il fit quelque pas à leur rencontre ; les mains se pressèrent, les exclamations de surprise se croisèrent, et immédiatement on se mit à parler de l'armée, de l'avancement, de ceci et de cela.

—Tu es des nôtres ce soir, n'est-ce pas, Lefrançois ? demanda un de ces messieurs.

—Merci, mes amis. Une affaire très grave m'amène à Paris. Il faut que je voie le général de Bécourt. Le connaissez-vous ?

—Ah ! mon gaillard, tu veux faire ta cour au vieux grognard.

—Non, vraiment, il ne s'agit pas d'une affaire de métier.

—Mais, mon cher, le général ne s'occupe pas d'autre chose. Depuis qu'il n'est plus dans le service actif, il passe sa vie au ministère de la guerre, sollicitant pour l'un ou pour l'autre. Tout le monde le connaît dans l'armée, comment diable ne le sais-tu pas ?

—Peu importe, j'ai besoin de le voir, et si l'un de vous peut me présenter, ou me faire présenter, il me rendra un grand service.

—Tu n'as qu'à aller le trouver chez lui, rue de l'Université ; il habite la maison qui fait le coin de l'esplanade des Invalides, du côté du Gros-Caillou. Tu es officier, cela te suffit. Il faut y aller le matin avant dix heures ou le soir après huit.

—A tout hasard, je me lance, et j'irai ce soir.

—Surtout ne te laisse pas démonter par son abord brusque. C'est au fond le meilleur homme du monde.

M. Lefrançois entra dans le café avec ses amis et se fit servir à dîner, il ne fut question que du général de Bécourt, de son innocente manie de solliciteur qui le ratachait en quelque sorte à l'armée active, de ses originalités.

Le lieutenant, sans faire connaître le motif de sa visite, affirma de nouveau qu'il ne s'agissait nullement d'une

question militaire et, quand l'heure qu'on lui avait indiquée fut venue, il remonta en voiture et se fit conduire rue de l'Université.

Le général de Bécourt était chez lui.

Un vieux serviteur, à la tournure soldatesque, ouvrit la porte à M. Lefrançois. Après avoir regardé la carte que le jeune homme le pria de faire tenir à son maître, il dit entre haut et bas :

—Gare la bombe !

M. Lefrançois ne répondant pas, le vieux serviteur qui était évidemment un ancien planton du général, s'éloigna en murmurant assez fort pour être entendu :

—C'est un nouveau. Pauvre garçon ! le général n'en fera qu'une bouchée.

M. Lefrançois ne put s'empêcher de sourire malgré sa préoccupation.

—Après tout, se dit-il, il ne me mangera pas !

Et il suivit le domestique qui venait le chercher pour le conduire auprès du général.

Celui-ci était assis devant un bureau surchargé de papiers, dans un cabinet de travail dont les murs étaient couverts de cartes géographiques et de reliefs militaires.

—Mon général, dit le lieutenant en entrant, je vous prie d'excuser . . .

—Suffit, interrompit le vieux brave, sur un ton courroucé . . . Quelque passe-droit ? . . .

—Non, mon général, je viens . . .

Mais celui-ci, lisant la carte qu'il tenait à la main :

—12<sup>e</sup> de ligne . . . Bon régiment . . . De quelle promotion êtes-vous ?

—De celle de 1861

—Très bien . . . Mexique . . . Lieutenant, mais pas décoré . . . C'est la croix que vous voulez ?

—Pas davantage, mon général.

M. de Bécourt ouvrit démesurément les yeux et regarda le lieutenant d'un air aussi étonné que s'il avait vu se changer en femme.

—Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez, alors ?

Le lieutenant, qui avait été averti, ne se laissa pas intimider ; profitant de l'issue qui lui était ouverte, il dit vivement :

—Il s'agit de votre ami, le comte de Bertillon.

—Bertillon ! il est mort, Bertillon, et il y a longtemps.

—Je sais, mon général, aussi l'affaire qui m'amène se rattache-t-elle à sa succession et à ses héritiers.

Le général s'humanisait sensiblement à mesure que les questions militaires s'éloignaient de lui. Il fit asseoir le lieutenant que, jusqu'à ce moment, il avait laissé debout, et lui dit :

—Je vous écoute, mon jeune ami.

M. Lefrançois raconta succinctement les dramatiques événements qui venaient d'amantir la famille d'Humbart.

—Cette pauvre Emilie, dit le général à mi-voix, je me la rappelle ; elle était douce, charmante . . . mille fois supérieure, bien qu'elle n'eût pas le sou, à ce d'Humbart.

Et plus haut, avec un accent de mépris :

—D'Humbart ! . . . sa femme a été assassinée, et le misérable ne s'est pas brûlé la cervelle !

—Général, répliqua le jeune homme, il reste à M. d'Humbart de venger sa femme.

Le général se levant brusquement :

—Je sais ce que je dis, sacrebleu !

Et tordant ses moustaches grises d'une main crispée, il grommela :

—Est-ce que ce blanc-bec serait aussi canaille que l'autre !

La conversation, montée à ce diapason, ne pouvait pas durer.

Le lieutenant, quel que fût son désir d'être renseigné, craignit de ne pouvoir se maîtriser, et de manquer de respect au général. Il prit son chapeau et se disposa à sortir . . .

Son interlocuteur le retint par le bras.

—Qu'est-ce que c'est, jeune homme, dit-il. Est-ce ainsi qu'on se défend dans l'armée française aujourd'hui ? De mon temps, monsieur, l'ennemi n'a jamais vu nos talons.

—Je vous ferai remarquer, mon général, que j'ai décliné toute conversation militaire, je viens, avec votre agrément, vous entretenir d'une affaire extrêmement grave, et dès le début, vous me faites comprendre, qu'il vous est désagréable d'en parler ; je me retire.

Le général sonna.

Le vieux serviteur parut.

—Baptiste, dit M. de Bécourt, quand M. Lefrançois que voilà se présentera ici, tu lui rendras les honneurs militaires.

Puis tendant la main au lieutenant :

—Touchez là, jeune homme, vous êtes un brave et vous avez du cœur.

Le vieux Baptiste écarquillait ses yeux démesurément. La manière d'être de son maître lui paraissait tellement anormale, qu'il restait là au port d'armes, bouche béante, ahuri.

—Eh bien ! mille tonnerres, cria M. de Bécourt, vas-tu prendre racine là, maintenant !

Baptiste, terrifié, fit demi-tour à gauche, et disparut sans souffler mot, mais il reprit sa revanche dans l'antichambre où il sacra de la belle manière.

Bien qu'il eût été préparé à des surprises d'originalité chez le général, M. Lefrançois ne laissait pas que d'être étonné ; il attendait les événements, ne sachant trop que penser.

Le mouvement sympathique de M. de Bécourt était très réel. Quand Baptiste fut parti, le général dit :

—Vous êtes le premier officier qui m'ait tenu tête, monsieur Lefrançois. Je ne l'oublierai pas. Vous êtes un homme, vous. Comptez sur moi. A présent, causons comme de vieux amis . . . Voulez-vous savoir ce que je pense de M. d'Humbart ? Je vous ai dit : C'est un gredin, j'ai eu tort, parce que vous le croyez un honnête homme. Au fait, il n'a pas dû vous dire, lorsqu'il s'est marié avec votre sœur : Je ne vaudrais pas la corde qui devrait me pendre.

—Mon général, je vous en supplie, expliquez-vous clairement. Ma sœur est morte, je veux la venger . . . Je suis sûr que le meurtrier n'est pas M. d'Humbart, par les raisons que je vous ai exposées . . .

—Et qui vous a dit qu'il a tué sa femme !

—Si vous ne le dites pas positivement, vous laissez supposer qu'il est capable d'un crime aussi horrible.

—Ah ! dame ! . . .

—Mais, pour parler ainsi, vous avez des preuves de sa scélératesse ?

—Des preuves ! des preuves ! Vous êtes naïf, mon cher enfant. Est-ce que vous croyez que les bandits de cette force laissent trainer des preuves derrière eux ! Tenez, j'ai vécu intimement pendant dix ans avec le comte de Bertillon. Tant qu'il a eu son fils, il a été l'homme le plus heureux du monde. Il vivait largement, laissait tous ceux qui l'entouraient se goberger et faire leur pelote . . . Le pauvre Raoul mort, il est resté à la

merci de collatéraux cupides qui attendaient sa mort avec impatience. Il y en avait deux en vue : d'Humbart et M. de Veindel. L'appétit de ce dernier était si immo- déré que, sur mes conseils, Bertillon le mit à la porte ; mais il me disait, après avoir fait cette exécution : " Je ne mourrai pas dans mon lit." Il voulait, pour éviter un malheur, m'instituer, par testament, son héritier univer- sel. Je refusai et j'eus tort, car la triste prévision de mon pauvre ami ne s'est que trop réalisée. Il est mort, vous savez comment, renversé par un cheval. . . Oh ! ce fut une belle course à l'héritage ! D'Humbart était sur le testament du pauvre comte ; il eut tout le magot. Rien à dire à cela ; mais où l'affaire commence à me pa- raître louche, c'est lorsque j'ai su que M. de Veindel était devenu l'ami intime de M. d'Humbart. Ça, ce n'est pas naturel. Il y a huit ans que le comte de Bertillon est mort ; il y a huit ans que je cherche la solution de ce problème. . . je la trouverai et vous m'y aiderez. Voyons, là, franchement, qui croyez-vous qui ait tué Mme d'Hum- bart ? . . . Vous êtes un homme, répondez-moi comme un homme. . .

—Pour ne pas prolonger cette cruelle enquête, je vous dirai tout de suite qui je soupçonne : c'est M. de Veindel.

Le lieutenant exposa au général sur quelle donnée il se fondait ; il parla de l'association de M. de Veindel avec la Saint-Gaudens ; il dit combien cette femme, per- due de réputation, haïssait sa sœur ; il montra la Saint- Gaudens ayant sans doute excité M. de Veindel à dé- tourner Mme d'Humbart des voies de l'honneur. Par suite de quelles circonstances ce misérable avait frappé, il ne se l'expliquait pas encore ; mais tout lui prouvait que M. de Veindel avait été l'instrument d'un abomina- ble et machiavélique projet.

—Assez ! interrompit le général. Taisez-vous. Allez- vous-en. Laissez-moi. Je tiens toute l'affaire. Revenez. . . Attendez donc, il me faudra dix jours pour réunir toutes les preuves : c'est aujourd'hui jeudi ; revenez de samedi en huit, à la même heure, je vous dirai tout.

M. Lefrançois se retira intrigué au dernier point.

—Où va-t-il, que va-t-il faire ? se disait-il. Que vais- je encore apprendre ? Ne suis-je donc pas au bout de mon triste voyage de découvertes ? Comment, M. d'Hum- bart serait aussi un malhonnête homme ! . . . Dieu veuille que le général se trompe !

Le lieutenant entra chez lui harassé de fatigue. Depuis le matin il n'avait pas eu une minute de tranquillité. Son esprit avait été constamment en éveil, son corps en mou- vement. Il se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir, succombant à la lassitude.

C'est un des dons de la jeunesse de pouvoir puiser dans le sommeil des forces et une énergie nouvelle.

Au petit jour, M. Lefrançois se leva tout ragaillard et prêt à entrer de nouveau en campagne.

Les événements de la veille lui apparurent avec une netteté merveilleuse et il fit rapidement son plan pour la journée.

Mais avant qu'il n'eût arrêté définitivement l'ordre de ses opérations, il fut interrompu par le valet de chambre de M. d'Humbart, qui vint l'avertir de l'insistance que mettait un commissionnaire à vouloir lui remettre un mes- sage à lui-même.

M. Lefrançois donna l'ordre d'introduire l'Auvergnat.

—Qu'est-ce qu'il y a, mon brave, demanda-t-il.

—Il y a qu'on veut me subtiliser cette lettre ; mais je suis un vieux routier, et je connais la consigne. Mme

Morand m'a dit : " Va porter cette lettre à M. Lefran- çois ; tu ne la remettras qu'à lui," et me voilà.

—Et vous avez bien fait. Vous auriez pu cependant la donner au valet de chambre.

—Oui, si on n'avait pas essayé en route de me la prendre.

—Comment cela ?

—Voilà, Mme Morand m'appelle de sa fenêtre, je monte au galop, parce que, voyez-vous, cette dame et sa chère demoiselle, ce sont des anges du bon Dieu. J'étais à peine à la hauteur de l'hôtel du *Petit Journal*, dans la rue Lafayette, qu'un grand gaillard me demande son chemin pour aller boulevard Malesherbes. " J'y vais, que je lui dis ; je vais vous le montrer. Comme ça se trouve, répondit-il, nous allons faire route ensemble." Nous marchons, et mon individu se mit à me dire qu'il va trouver un officier de son régiment, M. Lefrançois, de passage à Paris. " Ce serait curieux, a-t-il ajouté, si vous travailliez pour lui." Tout bonnement, je lui ai dit que oui. Alors il m'a proposé de faire la course à ma place et de se charger de ma commission. Alors j'ai compris et je lui ai dit : " Vous aller filer plus vite que ça, autre- ment, gare aux sergents de ville !" et il est parti.

M. Lefrançois prit la lettre que le commissionnaire lui tendait, et d'une main fiévreuse, il fit sauter l'enveloppe. La lettre ne contenait que deux lignes :

" Venez vite, Marguerite est en danger.

" Signé : Femme MORAND."

—Tenez ! dit M. Lefrançois au commissionnaire en lui donnant de l'argent, prenez une bonne voiture et allez au galop dire à Mme Morand et à Mlle Marguerite que je cours auprès d'elles.

### XIII

M. Lefrançois, quoique soigneux de sa personne, n'é- tait pas longtemps à sa toilette d'habitude ; ce jour-là il fut habillé en un tour de main et tout aussitôt il sauta dans une voiture et se fit conduire au square Montho- lon.

Marguerite et Mme Morand, prévenues de la visite du lieutenant, l'attendaient.

—Que s'est-il donc passé ? demanda-t-il sans s'arrêter aux banales salutations d'usage.

Marguerite avait les yeux rougis par les larmes ; Mme Morand était fort pâle.

—Parlez, mais parlez donc, je vous en supplie ! Du courage, mademoiselle, ajouta-t-il en tendant la main à Marguerite, je saurai vous défendre et vous faire respec- ter.

—Merci, répondit-elle.

Et elle fondit en larmes.

Mme Morand, comprenant tout ce que la situation avait de pénible, en restant ainsi vague et mal définie, entraîna M. Lefrançois et Marguerite dans le petit salon, la pièce la plus coquette de leur modeste appartement.

—Marguerite s'effraie peut-être beaucoup trop, dit- elle. Cependant je dois le dire, ce qui nous est arrivé n'est pas naturel, vous allez en juger.

" Hier soir, après dîner, nous sommes descendues au square pour prendre le frais. Marguerite était presque gaie, et me rappelait avec attendrissement tous les inci- dents de la journée.

" Nous étions assises sur des chaises, caressant les en- fants qui passaient auprès de nous, et nous nous étions attardées jusqu'à la nuit noire.

« Déjà le gardien commençait à faire la ronde finale qui précède de bien peu d'instant la fermeture des grilles.

« Tout à coup, deux hommes, venant je ne sais d'où, s'avancent vers nous en trébuchant.

« L'un des deux hommes dit :

«—Belle fille, ma foi : je voudrais bien être à la place de l'autre.

« J'étais sûr, dit son compagnon, qu'il ne viendrait pas lui tenir compagnie ce soir. Il l'a assez vue pendant le jour.

« C'est une fine mouche, si tu crois qu'elle l'aime, son lieutenant, tu te trompes, elle en veut à l'argent du beau-frère. Pendant qu'il est en prison, ils vont faire bombance.

« Tout d'abord, Marguerite et moi, ajouta Mme Morand, nous n'avions pas fait grande attention à ces hommes. Mais pour dire ces dernières paroles ils s'étaient arrêtés juste en face de nous et ils nous les adressaient.

« Je compris que vos prévisions du matin se réalisaient déjà ; je dis à Marguerite de s'éloigner, et je marchai derrière elle pour protéger sa retraite.

« Les deux hommes nous suivirent disant :

«—Ohé ! la belle fille, tu ne m'as donc pas gardé un baiser ! . . .

«—Ne t'y fie pas à ton lieutenant, c'est un enjôleur, et puis on pourrait te le démolir s'il se mêle de ce qui ne le regarde pas.

« Marguerite fuyait rapidement : mais la pauvre enfant n'en a pas moins entendu ces misérables : à peine a-t-elle eu la force de monter ici, et elle est tombée évanouie sur le palier.

« J'avais fermé la porte d'entrée de la maison ; précaution inutile, du reste, car ils n'avaient pas suivi jusque-là.

« Marguerite a eu une longue syncope, et quand elle est revenue à la vie, elle a été pendant bien longtemps dans un état à faire pitié. Elle pleurait, elle sanglotait, elle se désolait. Je voulais vous envoyer chercher, mais j'ai cru prudent d'attendre le jour, après avoir recommandé au concierge de surveiller toutes les personnes qui entreraient et après nous être barricadées chez nous.

M. Lefrançois avait écouté ce rapport en frémissant de colère.

—Lâches ! Misérables ! murmurait-il.

Mme Morand se tut. Le lieutenant alla droit à Marguerite, et d'une voix grave et émue :

—Mademoiselle, dit-il, je jure sur la mémoire de ma pauvre sœur que l'infâme coquin, assez lâche pour insulter une jeune fille, sera châtié par moi. Vous avez reconnu, n'est-ce pas, d'où viennent ces odieuses menaces. M. de Veindel . . . Il n'ose pas s'attaquer directement à moi, mais ses dignes représentants vous ont chargée de me transmettre ses charitables avertissements. Eh bien ! à nous deux, M. de Veindel !

Mlle Marguerite, en entendant ces mâles et généreuses paroles, reprenait courage et se sentait fière d'être sous la sauvegarde d'un honnête homme.

L'officier, plus calme, continuait :

—Il est évident que M. de Veindel a été averti de votre visite au boulevard Malesherbes. Avant une heure, les trois domestiques de M. d'Humbart auront quitté sa maison. Quant à vous, ne sortez pas de cet appartement, ne recevez personne. Êtes-vous sûres de vos concierges ?

—Oh ! parfaitement, dit Mme Morand.

—Vous les prierez de faire vos commissions pendant quelques jours que durera votre réclusion, car il ne faut pas, madame, que vous quittiez Marguerite un seul instant . . . Je crois que votre commissionnaire est un brave homme ?

—Oh ! oui, dit Marguerite ; il se jetterait à l'eau pour nous.

—Je vais le placer de garde sous vos fenêtres. Au moindre signe, il montera. toute la journée il sera à vos ordres, et, s'il le faut, vous lui établirez pour la nuit un lit dans votre antichambre. Tous les jours vous saurez exactement ce que je ferai heure par heure, de manière à ce que vous puissiez m'envoyer chercher. Je viendrai passer auprès de vous le plus d'instant que je pourrai. N'ayez aucune crainte, le Veindel ne vous poursuivra pas longtemps. Avant peu de jours, il ira remplacer à Mazas M. d'Humbart, et quand la justice le tiendra, elle ne le lâchera pas de sitôt. Quant à ces mauvais drôles, si je les trouve ! . . .

De retour au boulevard Malesherbes, M. Lefrançois réunit les trois domestiques de M. d'Humbart et leur dit qu'ils devaient immédiatement faire leurs paquets et quitter la maison.

Léontine jeta vers Julien un regard qui signifiait :

—C'est ta faute, je t'avais prévenu.

Quelques jours se passèrent sans amener d'incidents notables.

Aucune tentative nouvelle n'avait été faite à l'encontre de Mlle Marguerite ; au Palais de justice, l'instruction criminelle continuait lentement sans que le chaos se dérouillât.

M. d'Humbart était toujours au secret. Pendant les longues heures de la solitude, il avait patiemment, longuement échafaudé un système qui devait changer du tout au tout la face de l'affaire.

M. d'Humbart avait conçu quelques doutes sur la loyauté de M. de Veindel le jour des obsèques de sa femme, alors qu'au milieu de tous ses amis, de toutes ses connaissances, lui seul manquait ; plus tard, lorsqu'au retour du cimetière son ami vint s'excuser en termes redondants et avec les manifestations d'une douleur inconsolable, M. d'Humbart fut frappé du mouvement de répulsion du lieutenant.

Mais l'histoire de la Saint-Gaudens l'avait empêché d'approfondir un revirement d'opinion à peine entrevu.

Ce fut seulement en prison que M. d'Humbart analysa la conduite de celui qu'il appelait son ami :

—Veindel, se disait-il, s'est attaché à moi à l'époque où je suis devenu riche par suite de l'héritage de M. de Bertillon . . . Il avait espéré recueillir cette fortune, et certes c'est bien sa faute s'il ne l'a pas eue . . . Notre parent avait pour lui une affection bien supérieure à celle qu'il me portait. Seulement M. de Veindel était soupçonneux, jaloux, et il fatiguait le comte de ses rapports malveillants à l'adresse de ceux qui l'entouraient.

Le comte, qui était d'une patience à toute épreuve et que d'ailleurs ses saillies amusaient, faisait semblant de ne pas comprendre. Un jour, Veindel eut l'audace de demander la direction de la fortune, insinuant qu'Emilie la dilapidait et que la petite Marthe était élevée de manière à devoir arracher à sa faiblesse sénile tout ce qu'elle voudrait.

Quelle qu'eût été l'habileté que M. de Veindel mit à ce discours, le comte ne put contenir son indignation et il le chassa. Mon tour vint alors . . . Mais les vieillards ont d'inexplicables retours de tendresse . . .

A ce point de ses souvenirs, M. d'Humbart fut saisi d'un tremblement convulsif.

Anxieux, craintif, il scruta la demi-obscureté de sa cellule, comme s'il se fût attendu à voir sortir du plancher un spectre vengeur.

Puis, espérant chasser des pensées terrifiantes par l'agitation du corps, il se promena entre les quatre murs qui formaient tout son horizon.

La fatigue ne put écarter le remords, et il retomba sur sa chaise de paille, fort pâle et les traits décomposés.

Bien souvent, depuis son mariage, il avait eu des crises muettes qui effrayaient d'autant plus Mme d'Humbart, qu'elle n'en connaissait pas la cause, et qu'il lui avait fait jurer de n'en parler à personne. Il parvenait à les surmonter et il vaquait à ses occupations.

Cette fois encore il en fut maître, et sautant par-dessus l'épisode de sa vie qu'il aurait voulu effacer à tout jamais de sa mémoire, il reprit :

— Oui, j'aurais dû tenir à l'écart M. de Veindel ! ... Ma pauvre femme le haïssait et le redoutait. ... Mais étais-je certain qu'il ignorât ! Au fait, pourquoi Emilie le haïssait-elle avec tant de forces ? ... Sans doute il avait essayé de flétrir son caractère auprès de M. de Bertillon ; mais en l'épousant, n'avais-je pas mis à néant ses accusations ? ... Il y a un mystère dans tout cela. ... Méditait-il patiemment quelque odieuse vengeance ? ... Oh ! ce serait horrible ! ... Oui, je me rappelle maintenant, c'est lui, c'est Veindel qui m'a poussé au cercle à établir une hypothèse. ... Je vois encore ses regards provoquants et railleurs. ... Puis il disparaît. ... Ah ! ...

Pour la seconde fois, le prisonnier fut pris du tremblement nerveux qui était l'indice du désordre de ses idées et de sa maladie mentale.

Dans son esprit troublé, venait d'apparaître la possibilité que l'assassinat de sa femme eût été commis par M. de Veindel.

Cette crise fut bien plus longue que la précédente.

Lorsqu'on vint le chercher pour le conduire chez le juge d'instruction, les gardiens trouvèrent M. d'Humbart affaissé sur lui-même, dans une attitude qu'ils prirent pour la profonde méditation précédant presque toujours un premier interrogatoire ; ils n'y firent autrement attention.

A la suite du premier interrogatoire, l'instruction n'avait pas fait un pas. Les deux systèmes de l'accusation et de la défense étaient seulement formulés d'une manière certaine.

Le juge comprenait que des faits seraient un jour ou l'autre articulés avec précision, et que des noms propres seraient mis en avant ; il se borna donc à recueillir les témoignages se rapportant soit à la discussion du Cercle, soit à l'assassinat. Il attendait, avant de prendre une décision, ou bien les révélations de M. d'Humbart, ou bien les communications de M. Lefrançois.

La rencontre de ces deux hommes dans la cour de la Sainte-Chapelle, au moment où M. d'Humbart, descendant de chez le juge, allait remonter en voiture, déterminait le détenu à parler.

M. Lefrançois lui avait dit pendant leur courte accolade :

— J'ai acquis la certitude que M. de Veindel et la Saint-Gaudens sont intimement liés. Ils sont en ce moment ensemble à Athys-Mons.

Ce fut un trait de lumière pour M. d'Humbart. Avant même d'être réintégré dans sa cellule de Mazas, il eut réuni un faisceau de présomptions qu'il avait tout lieu

de croire accablante contre M. de Veindel. Son alliance avec la Saint-Gaudens expliquait tout à ses yeux.

M. de Veindel avait été excité contre Emilie par l'indigne créature qui aurait voulu déshonorer sa sœur. Ils avaient dû comploter de la faire tomber dans quelque piège afin de la compromettre. ...

“ A la suite de la discussion du Cercle, M. de Veindel est allé effrayer la pauvre femme en lui disant que je méditais un assassinat. ...

“ L'album sur lequel ma femme est tombée sans vie, lui a servi d'introduit. ... Pour le ravoir, Emilie aurait donné la moitié de sa fortune. ...

“ Emilie a repoussé avec indignation l'infâme séducteur. ...

“ Veindel a insisté. ... Il a parlé peut-être. ... Emilie lui a jeté à la face le crime qu'il a commis. ... Dans un accès de rage, et pour empêcher la seule personne qui aurait pu le révéler, il a frappé !. ...

“ Le meurtre commis, il a fallu détourner les soupçons de la justice. ...

“ La Saint-Gaudens a caché, chez moi, la fatale barbe rousse. ”

Ainsi raisonnait M. d'Humbart, et il se promettait bien de demander, dès le lendemain, à être interrogé de nouveau. Mais le lendemain matin, son effervescence étant calmée, il fit un retour sur lui-même et se demanda si, en faisant des révélations, il n'aggraverait pas sa situation.

Toute la question pour lui était de savoir si M. de Veindel connaissait son secret.

Il resta dans une perplexité cruelle, tantôt décidé à parler, tantôt se débattant contre le doute, ou bien encore accablé par ses crises d'hébètement qui se multipliaient par effrayants accès.

Le juge d'instruction de l'affaire d'Humbart, avait remis au lendemain l'interrogatoire du prisonnier et ordonné qu'il serait amené en son cabinet, au Palais-de-Justice.

Ces vingt-quatre heures parurent interminables à M. d'Humbart. Son esprit inquiet et hésitant passa par tous les degrés de l'incertitude et de la terreur.

Tantôt il était résolu à formuler tout d'un trait son accusation contre M. de Veindel ; tantôt il se disait qu'il vaudrait mieux se faire arracher lambeau par lambeau sa révélation ; par moments l'idée que M. de Veindel pouvait incriminer à son tour le faisait trembler, et alors il penchait vers le silence.

Enfin, il entendit grincer les gonds de sa cellule. Il n'y avait plus à hésiter, il fallait prendre un parti.

Pendant tout le parcours qui sépare la prison de Mazas du Palais-de-Justice, M. d'Humbart réunit et colligea les arguments qui devaient sûrement incriminer M. de Veindel, et quand on le fit descendre de voiture, il était parfaitement décidé à tout dire au magistrat. Il avait même rédigé mentalement sa première phrase.

En arrivant à la première marche de l'escalier, il releva brusquement la tête, qu'il tenait baissée dans l'attitude de la méditation.

La secousse nerveuse, prodrome d'une crise, l'agita de la plante des pieds à la racine des cheveux.

Il venait d'apercevoir sur la pierre une inscription tracée grossièrement au charbon. Deux mots seulement, mais qui, pour lui, avaient une signification terrible : *Le Manuequan*.

Les gardes qui l'accompagnaient durent le soutenir par le bras pour lui faire gravir l'escalier.

M. d'Humbart avait subitement changé de physionomie. Il était affreusement pâle ; par un mouvement automatique, sa tête se portait de droite et de gauche et il regardait de tous côtés.

Dans le couloir qui conduit au cabinet des juges d'instruction, il eut encore un soubresaut qui nécessita le soutien plus vigoureux encore de ses guides.

Il avait vu une seconde fois, écrits au crayon noir, ces mots terribles : *Le Mannequin*.

Enfin, au moment où on le poussait dans le cabinet du juge, il eut un troisième mouvement d'arrêt et de recul. Sur le montant de la porte on avait encore écrit : *Le Mannequin*.

M. d'Humbart arriva devant le bureau, transformé au point que le juge eut peine à le reconnaître.

Le prisonnier s'affaissa sur une chaise que, sur le signe du magistrat, on avait avancée. Il était là, le corps inerte, incliné vers la gauche et prêt à tomber.

Le magistrat, croyant à une indisposition amenée par l'émotion, mit sous les yeux de M. d'Humbart la lettre qu'il avait écrite.

Cette vue le fit tressaillir et il reprit brusquement sa position naturelle.

— Remettez-vous, dit le juge, si vous avez besoin de repos, j'irai demain à Mazas recevoir vos communications.

M. d'Humbart fit un signe négatif.

— Parlez alors, si vous êtes valide.

Le prisonnier faisant un violent effort sur lui-même, dit :

— Non, je n'ai rien à dire.

— Voyons, du courage. Quelles que soient vos révélations, la justice peut les entendre.

— Je me suis trompé, dit M. d'Humbart. Je croyais tenir la vérité... Non, non, je ne puis pas, je ne dois pas parler.

— Ne craignez rien, ajouta le juge. Nous savons garder un secret.

— Je n'ai rien à dire...

En vain le magistrat essaya de lui donner du courage. M. d'Humbart se renferma dans un mutisme complet.

Par suite de la réaction nerveuse, il s'agitait maintenant sur sa chaise, impatient de se mouvoir.

Le juge dut renoncer à l'interrogatoire : il ne perdit pas un des mouvements du prisonnier, se réservant de chercher une analogie dans les annals médico-légales.

— Remmenez le détenu, dit-il enfin.

M. d'Humbart ne se fit pas répéter cet ordre, il sortit du cabinet en saluant, mais sans articuler une parole. Il était à bout de forces, il s'élança presque en courant vers le grand couloir et respira à pleins poumons. L'atmosphère chaude du cabinet et de l'antichambre avait comprimé sa respiration, que le spasme nerveux rendait déjà pénible. Le grand air lui fit du bien.

Ce qui, surtout, le rasséra, c'est que l'inscription du mur avait été effacée. On n'y voyait plus qu'une teinte noirâtre.

Au bas de l'escalier, il n'y avait plus rien non plus.

Au premier moment, cette double constatation lui fit grand plaisir.

Mais, en réfléchissant, il comprit que c'était une preuve nouvelle de l'implacable persécution dont il était l'objet.

— Ils ont les yeux sur moi, dit-il, et ils ne me laisseront pas une minute de répit. Ils me guettent bien...

Et, arrivant dans la cour après avoir regardé de tous côtés, il ajouta, non sans une pointe de désappointement et de colère :

— Lefrançois n'est pas si habile, lui. Il n'est pas là aujourd'hui.

Réintégré dans sa cellule, M. d'Humbart eut un accès de rage folle. Les gardiens s'en effrayèrent beaucoup, ne sachant pas que les crises se terminaient quelquefois de la sorte.

Quand il eut bien piétiné le plancher de la prison, quand il eut agité ses bras et poussé des cris et des hurlements, il tomba sur son lit en murmurant :

— Le mannequin!... le mannequin!... Voilà le châtement!...

#### XIV

L'aventure de M. d'Humbart fit beaucoup de bruit au Palais et donna à cette mystérieuse affaire un caractère plus marqué d'étrangeté qui excita vivement la curiosité des magistrats.

Si le détenu était pour les magistrats désintéressés un sujet d'études et d'observations psychologiques et morales, le juge chargé de l'instruction de l'affaire du boulevard Malesherbes envisageait la question à un tout autre point de vue.

Pour lui, une solution était indispensable et il la voulait aussi promptement que possible.

Dès le lendemain, il se rendit à Mazas, et il essaya de faire parler M. d'Humbart. Ce fut en vain. Le prisonnier, calme maintenant et froidement résolu, affirma de nouveau qu'il s'était trompé et qu'il n'avait rien à dire.

C'était, tout portait à le croire, un parti pris définitif. M. d'Humbart, livré à lui-même, supporterait le secret sans changer de système, il se renfermerait, au contraire de plus en plus dans sa détermination.

Cette conviction était d'autant mieux motivée que tout le monde ignorait le détail si important des inscriptions : *le Mannequin*, qui avaient été apposées et enlevées avec une dextérité sans pareille. C'avait été encore une des prouesses de la Saint-Gaudens.

Un habile émissaire avait préalablement apposé ces deux mots fatidiques sur le montant de la porte du cabinet d'instruction, il devait surveiller constamment l'arrivée des voitures cellulaires, et dès qu'il apercevait M. d'Humbart, opérer rapidement suivant les circonstances.

Ce rôle ne présentait pas de très grandes difficultés. Il y a vingt endroits d'où l'on peut, sans être remarqué, voir ce qui se passe dans la cour de la Sainte-Chapelle.

Le hasard fut très favorable à cet odieux personnage, au moment où M. d'Humbart descendit de la voiture cellulaire, il se tenait sous l'avent qui précède l'entrée de la police correctionnelle, à l'abri d'une petite pluie fine.

Dès qu'il vit le détenu, il quitta son poste, et, traversant un coin de mur, s'engagea dans l'escalier particulier qui conduit aux services du tribunal. Personne ne s'y trouvait, il écrivit lestement les deux mots, et plus lestement encore disparut pour aller répéter l'avertissement dans le couloir.

Il eut même l'audace d'entrer dans la salle des huisiers de service, où il attendit la venue de M. d'Humbart après avoir demandé un renseignement.

Quand il fut bien convaincu que le coup avait porté, il s'éloigna tranquillement, effaça ce qu'il avait écrit, se promettant de revenir à un instant propice faire disparaître de la même façon l'inscription de la porte ; puis il alla rendre compte de sa mission et recevoir son salaire.

Certes il s'exposait beaucoup ; si on l'avait surpris, il est certain qu'on lui aurait appris à ne pas jouer avec la justice ; mais c'était un homme perdu de toutes les façons ; d'ailleurs, comme on dit, qui ne hasarde rien n'a rien.

Le juge ne connaissait pas la cause du mutisme obstiné de M. d'Humbart, fut obligé de se guider d'après les précédents et de calculer les probabilités.

Il prit deux déterminations. La première de laisser tomber le secret, la seconde de faire porter l'instruction sur la victime.

Les magistrats instructeurs ont le droit de mettre une personne au secret, quand ils le veulent. Seulement, le secret n'est ordonné que pour dix jours. Si, à l'expiration de ce délai, une ordonnance nouvelle n'a pas été prise, le détenu revient au droit commun de la prison.

M. d'Humbart allait donc bientôt changer de vie : il ne serait plus séparé du reste des mortels ; il pourrait même voir des personnes du dehors à des jours et heures déterminés. Le juge comptait, non sans raison, que ce changement modifierait le cours des idées du prisonnier.

D'un autre côté, les investigations sur le passé de Mme d'Humbart pouvaient donner une piste nouvelle.

M. Lefrançois fut le premier interrogé pour cette nouvelle série de renseignements. Il fit à grands traits l'histoire de sa famille et indiqua la haine que portait la Saint-Gaudens à sa sœur aînée.

—Croiriez-vous, demanda le juge, que cette haine ait été poussée jusqu'au meurtre ?

—Certainement non, monsieur le juge, répondit le lieutenant, mais de telle façon que le magistrat conserva quelques doutes.

Ce fut ensuite le tour de Mme Morand et de Marguerite. Elles firent l'une et l'autre les plus grands éloges de Mme d'Humbart. Le juge ayant demandé si M. de Bertillon habitait constamment à Paris, la nourrice répondit qu'il allait toutes les années passer deux mois sur les bords de la mer, à Etretat, où il possédait un chalet, mais que Mme d'Humbart ne l'y avait accompagné qu'une année. Elle avait pour cette résidence une invincible répugnance.

—Savez-vous pourquoi ? demanda le juge.

—Non : tout ce que je puis dire, c'est qu'un jour elle revint affolée des bords de l'Océan, et que dès le lendemain elle obtenait de M. de Bertillon l'autorisation de revenir à Paris, en emmenant Mlle Marguerite et moi.

—Vous rappelez-vous cet incident, mademoiselle ?

—J'en ai conservé un vague souvenir : j'étais tout enfant : Mme d'Humbart ne m'en a parlé depuis qu'une seule fois ; le nom de M. Veindel avait été prononcé : elle me dit vivement et presque avec effroi : " Ne parle jamais d'Etretat, et immédiatement elle changea de conversation. J'avais pour Mme d'Humbart une affection sans borne, je me suis toujours abstenue de revenir sur ce sujet, malgré l'envie que j'en aurais eue, car je suis très curieuse.

Ces paroles, dites avec une charmante naïveté par Mlle Marguerite, ne furent pas perdues pour le juge, qui flaira quelque nouveau mystère.

M. de Veindel, à un nouvel interrogatoire, fut adroitement amené à parler d'Etretat.

C'était un homme subtil, M. de Veindel : il pressentit la question avant qu'elle n'eût été formulée, et bien qu'elle le frappât droit au cœur, il soutint sans fléchir le regard scrutateur du juge.

—M. de Bertillon, répondit-il sur un ton indifférent, aimait beaucoup Etretat, qu'il avait adopté bien avant

que cette station de bains n'eût acquis sa grande et légitime réputation. Il s'y rendait toutes les années et y passait deux ou trois mois.

—Emmenait-il tous ses gens ?

—Oui, monsieur.

—Pourquoi donc Mme d'Humbart ne le suivait-elle pas et restait-elle à Paris ?

—Je l'ignore. M. de Bertillon était très bon pour elle et la laissait à peu près complètement libre.

La lumière ne venait pas non plus de ce côté, pour le moment du moins. Mais si M. de Veindel avait eu assez d'empire sur lui-même pour se contenir en présence du juge, il n'en conçut pas moins une irritation mêlée de terreur quand il réfléchit aux conséquences possibles d'une investigation sérieuse sur son passé à Etretat.

La justice avait eu une indication, bien vague sans doute ; elle venait, il n'en pouvait douter, de Mlle Marguerite ou de sa nourrice. Il lui était de la plus grande importance de savoir jusqu'à quel point elles étaient instruites des événements qui avaient éloigné Mme d'Humbart d'Etretat.

M. de Veindel savait que Mme Morand et Mlle Marguerite restaient enfermées et que M. Lefrançois veillait sur elles. Mais bien renseigné par ses espions, il épia le moment où le lieutenant venait de les quitter, attendit une demi-heure et se présenta chez le concierge.

—Ces dames ne sont pas chez elles, dit le fidèle gardien.

—Oui, je sais, répondit-il ; mais pour moi elles y sont ; je viens de la part de M. Lefrançois, pour une affaire urgente ; voici sa carte.

En effet, il montra une des cartes du lieutenant que le valet de chambre de M. d'Humbart avait soustraites, et sur laquelle il venait de tracer quelques mots au crayon.

Le concierge, sans méfiance après avoir vu cette sorte de passeport, laissa monter M. de Veindel.

Il sonna, et à la question de Mme Morand ; Qui est là ? au lieu de répondre de vive voix, il glissa sa carte sous la porte.

Mme Morand retira la carte qui était poussée sous la porte. Sa première pensée fut d'ouvrir ; mais habituée à ne rien faire sans l'assentiment de Marguerite, elle alla la consulter. La jeune fille fut du même avis que sa nourrice.

—M. Lefrançois a sans doute recommandé à son mandataire d'être très prudent, dit-elle : c'est pour cela qu'il n'a pas parlé. De plus, le lieutenant a écrit : " Urgent et important." Va vite.

Elle n'eut pas l'idée un seul instant qu'on pouvait lui tendre un piège. Comment se serait-elle méfiée ? C'était bien la carte de son défenseur qu'on lui présentait, et elle ne connaissait pas son écriture.

M. de Veindel, cependant, attendait patiemment à la porte.

—Ah ! vous vous consultez, se disait-il ; le lieutenant vous a bien fait la leçon et vous suivez aveuglément ses conseils. Très bien, mes amours ; nous allons bien voir.

Dès qu'il entendit la clef tourner dans la serrure et la porte céder sous l'impulsion de la main, M. de Veindel se glissa dans l'intérieur.

—Vous ici ? s'écria Mme Morand épouvantée.

—Silence ! dit-il, c'est dans l'intérêt de votre cher enfant.

En même temps il refermait la porte et retirait la clef qu'il glissait dans sa poche.

Mme Morand était trop émue pour s'apercevoir de cette nouvelle infamie.

Heureusement Marguerite veillait pour elles deux.

Elle était très curieuse, c'est elle-même qui avait avoué ce péché mignon ; au lieu d'attendre l'arrivée du mandataire de M. Lefrançois, elle s'était rapprochée de l'antichambre, et à l'exclamation de Mme Morand, à l'inflexion de la voix du survenant, elle avait deviné M. Veindel.

Aussi à tout hasard avait-elle mis dans une enveloppe la carte qu'elle venait de recevoir et sur laquelle elle avait écrit : " M. de Veindel s'est traitreusement introduit chez nous ; venez vite."

Cela fait, elle avait écrit sur l'enveloppe : M. Lefrançois, boulevard Malesherbes, sinon au café du Helder. Et entre parenthèses : " Prenez une bonne voiture et ramenez-le tout de suite." Puis enveloppant la lettre dans une pièce de cinq francs en argent, elle avait lancé le tout aux pieds du commissionnaire.

Après avoir lu, celui-ci fit le signe qu'il avait compris et partit en courant.

Mlle Marguerite avait exécuté ces opérations de sauvegarde avec un sang-froid et une vivacité extraordinaires pour son âge, et dus à l'imminence du danger.

Certaine que le secours d'un homme énergique ne lui ferait pas défaut, elle se remit à sa table à ouvrage, et prenant une broderie, elle attendit l'ennemi, bien décidée à lui tenir tête intrépidement et à ne pas se laisser intimider.

Pendant ce temps, Mme Morand parlementait avec M. de Veindel, essayant de lui persuader que Mlle Marguerite était trop affligée et trop souffrante pour le recevoir.

Mais il insista si vivement, qu'elle consentit à aller l'avertir. M. de Veindel la suivait, Mme Morand le laissa faire quand, ayant regardé dans la rue et vu le commissionnaire s'éloigner, elle comprit que Marguerite avait conscience du danger et qu'elle avait pris ses dispositions pour le conjurer. Elle ouvrit le salon et dit :

—Marguerite, c'est M. de Veindel.

La jeune fille se leva, salua d'une inclination de tête à peine visible et attendit, grave, froide, plus imposante que M. de Veindel ne l'aurait cru.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il, d'avoir usé d'un subterfuge pour arriver jusqu'à vous : il le fallait. J'ai à vous faire une communication des plus graves.

—Je ne sais si je dois vous entendre, monsieur, répondit-elle. J'ai confié à M. Lefrançois mon honneur et ma vie. C'est à lui qu'il faut vous adresser.

—Ce que j'ai à vous dire, mademoiselle est dans votre seul intérêt.

—Il le saura, monsieur.

—Vous agirez selon l'inspiration de votre conscience et peut-être aussi d'après les bons conseils de Mme Morand : j'aurai, du moins, accompli mon devoir.

Mlle Marguerite invita du geste M. de Veindel à prendre un siège et se rassit.

M. de Veindel se recueillit quelques secondes. Le calme, à la fois courageux et dédaigneux de cette jeune fille, le troublait beaucoup plus que n'eussent fait la colère et l'irritation d'un homme.

—Mademoiselle, commença-t-il enfin, l'affreux malheur qui vous a frappée donne lieu à une instruction judiciaire très vaste. On recherche dans le passé tous les actes accomplis par les personnes intéressées dans cette affaire. Je crains bien que la mémoire jusqu'ici vénérée de M. de Bertillon n'ait à souffrir de cette enquête ré-

trospective. M. Lefrançois, excité par le désir de venger sa sœur, ne reculerait devant rien pour arriver à un résultat qui satisfît sa passion. Mais nous, les parents du comte, nous devons empêcher, par tous les moyens, que son nom soit flétri.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Mlle Marguerite. J'ai toujours considéré M. de Bertillon comme le plus loyal, le plus honnête et le meilleur des hommes...

—Cependant, mademoiselle, le juge d'instruction vous ayant interrogée sur les événements d'Étretat, vous avez compris instinctivement que vous deviez vous taire, et je vous en félicite.

—Je vous comprends de moins en moins, monsieur, j'ai répondu sincèrement aux questions du juge.

—Certainement, certainement, dit M. de Veindel, avec un sourire sardonique ; mais vous n'avez pas tout dit, et je le répète, vous avez bien fait.

Mlle Marguerite, qui, jusque-là, avait été complètement maîtresse d'elle-même, ne put retenir une riposte un peu vive.

—Je crains, monsieur, dit-elle, de deviner le but de votre visite. Vous venez tenter de m'arracher la promesse de déguiser la vérité. Apprenez, monsieur, que je ne sais pas mentir.

M. de Veindel, intérieurement, triomphait.

—Elle ne sait rien, se disait-il ; qu'elle se fâche maintenant, peu m'importe.

Il reprit tout haut :

—Dieu me garde, mademoiselle, de vous engager dans une voie fatale. La justice est chose sainte devant laquelle tout le monde doit s'incliner. Cependant il est telle circonstance où la prudence dicte une légitime réserve. Si j'avais eu l'honneur de vous conseiller dès le début, peut-être n'auriez-vous pas pris avec tant d'ardeur la défense de M. d'Humbart.

—Monsieur !...

La jeune fille mit dans cette exclamation une intention si blessante que son interlocuteur en fut irrité outre mesure. Oubliant une fois encore le thème qu'il avait appris par cœur, il dit avec une brusquerie qu'il essaya vainement de corriger par la désinvolture du débit :

—Mon Dieu, oui, si M. d'Humbart, comme cela est probable, est reconnu coupable, comment expliquerez-vous vos témoignages si favorables ?

—Je vous comprends cette fois, monsieur, dit la jeune fille en relevant la tête, vous m'invitez à abandonner le malheureux et le faible.

Mlle Marguerite se redressa, les yeux brillants d'une fière indignation ; d'une voix vibrante elle s'écria :

—Mais c'est infâme, monsieur !... Et vous alliez répéter, n'est-ce pas, les ignobles menaces que vous m'avez déjà fait parvenir ? Ah ! vous vouliez me parler à moi seule, et vous redoutiez la présence de M. Lefrançois !... Eh bien, c'est avec lui maintenant qu'il faut vous expliquer.

Et elle indiqua d'un geste triomphant la porte du salon.

M. de Veindel, qui lui aussi s'était levé pour recevoir la violente apostrophe de Marguerite, se retourna.

M. Lefrançois était sur le seuil, les bras croisés, la figure contractée par la colère.

L'homme le moins clairvoyant eût reconnu dans son attitude un défi sans pitié, en même temps que la joie sauvage que donne la certitude d'une vengeance longtemps souhaitée.

M. Lefrançois concentrait en lui-même le châtiement qu'il réservait à l'homme qui avait fait souiller de propos obscènes la chasteté d'une jeune fille adorée ; et cet homme venait affronter sa fureur !...

M. de Veindel se trouvait traqué dans une position qu'il avait crue sans danger ; un accès de fureur fit affluer tout son sang au visage, lorsqu'il vit le lieutenant ; celui-ci prenant immédiatement l'offensive, lui cria :

—Vous êtes un lâche !

M. de Veindel poussa un cri de rage, et faisant un pas en avant sur son adversaire, mit la main dans la poche de son habit et en retira à moitié un revolver.

Le lieutenant était sur ses gardes ; d'un bond il atteignit son ennemi et lui arracha son arme qu'il braqua devant ses yeux en répétant :

—Vous êtes un lâche.

Mlle Marguerite donna encore plus de poids à cette insulte en se rapprochant, majestueuse et digne, du lieutenant, dont elle prit pour ainsi dire possession en posant la main sur son épaule.

Comme tous les hommes à l'esprit tortueux, à l'âme vile, M. de Veindel n'était pas courageux. Les bouches béantes du revolver braqué sur lui le firent frissonner jusqu'à la moelle des os, il crut sa dernière heure venue ; et, par un mouvement désespéré, il allongea la main pour écarter le coup qu'il s'attendait à voir partir.

M. Lefrançois crut qu'il voulait tenter de reprendre son arme.

—Pas de ça, dit-il. Je ne suis pas un assassin, moi. Ce n'est pas ici que nous nous servirons de ces joujoux. Je le répète vous êtes un lâche ! nous réglerons cette insulte plus tard... Quant à présent, vous allez demander pardon à mademoiselle.

La certitude de ne pas être tué comme un chien rendit quelque audace à M. de Veindel.

—De quel droit, dit-il, intervenez-vous dans cette affaire ?

M. Lefrançois le toisant d'un air de mépris :

—Je n'ai pas de comptes à vous rendre... Vous venez d'insulter une jeune fille... Si vous aviez un peu de cœur, vous lui feriez humblement des excuses, et peut-être aurait-elle pitié de vous... Cette jeune fille est ma fiancée, et c'est moi qui l'exige... A genoux !...

M. de Veindel, devant cette injonction, recula épouvanté.

Le lieutenant se dégaga doucement de l'étreinte de Marguerite, dont il sentait trembler le bras, prit son adversaire par le poignet, et le serrant comme dans un étai, l'obligea à fléchir.

—Mademoiselle, balbutia-t-il dans une attitude si odieusement basse, que M. Lefrançois détendant la main le laissa se relever, et il ajouta :

—C'est bien... Maintenant rendez la clef que vous avez prise.

—Monsieur...

—Allons ! allons !... Faites vite !... Vous êtes un homme de précaution, j'aime à le constater, et vous parlez la possibilité de quelque nouvelle infamie... Cela ne vous a pas réussi... Grâce à mademoiselle, j'ai pu pénétrer dans cet appartement et vous prendre sur le fait... Si, pour la première fois de votre vie, peut-être, vous aviez agi, je ne dis pas honnêtement, mais simplement, j'aurais été obligé de sonner et vous auriez pu essayer de mentir.

Le lieutenant suivait avec attention les mouvements

de M. de Veindel. Il le vit retirer doucement une clef de sa poche et la déposer sur la table à ouvrage de Mlle Marguerite, à portée de sa main. Il n'attendait que cette restitution pour le mettre à la porte.

—Là !... parfait, dit-il, et maintenant sortez !

M. de Veindel, la tête basse, dévorant sa honte et comprimant sa fureur, opéra sa sortie sans rien dire. M. Lefrançois le suivait, le revolver au poing, pour le tenir en respect jusqu'au dernier moment.

Arrivé à la porte de l'appartement, il se retourna avec l'intention de lancer quelque menace fanfaronne ; les paroles furent refoulées dans son gosier par la vue du revolver, et il s'engagea au plus vite à travers l'escalier.

Le lieutenant lui fit la conduite jusqu'à la loge du concierge, à qui il recommanda d'une manière toute spéciale M. de Veindel, qui dut entendre ces mots moins que flatteurs :

—Si cet individu avait l'audace de se présenter ici, chassez-le brutalement, à l'aide des sergents de ville, s'il est nécessaire, c'est un faussaire et un insulteur de femmes !

Mme Morand et Mlle Marguerite, restées seules, se jetèrent par un mouvement simultané dans les bras l'une de l'autre.

—Comment pourrions-nous jamais, disait Mme Morand, reconnaître tant de générosité et tant de courage !...

—Sa fiancée !... Il m'a appelée sa fiancée !... murmurait Marguerite, qui, touchée au cœur par cette déclaration inattendue, ne se rappelait plus rien, si ce n'est que le lieutenant lui avait demandé sa main.

—Mais est-ce bien vrai ? pensait-elle. N'a-t-il pas voulu en imposer à cet homme infâme ! Oh ! ce serait affreux, car je l'aime, nourrice, je l'aime, reprit-elle tout haut.

M. Lefrançois, de son côté, remontait lentement l'escalier. Tout entier à son amour pour Marguerite, il tremblait de la voir irritée contre lui.

—Je l'aime de toute mon âme, se disait-il ; je serais au désespoir si elle pouvait croire que j'ai voulu abuser de la situation pour obtenir sa main... Comment va-t-elle me recevoir et que vais-je lui dire ?

Quelque lenteur qu'il mit à gravir les marches, il arriva bientôt devant la porte. Son cœur battait bien fort quand il entra au salon ; il était si ému et si timide qu'il ne vit pas Marguerite baisser ses grands beaux yeux et comprimer les battements de son cœur.

Mme Morand vint à leurs secours ; elle avait compris leur embarras à tous les deux.

—Eh bien, mon enfant, dit-elle à Marguerite, tu ne remercie pas ton fiancé ?

La jeune fille rougit, de grosses larmes montèrent à ses yeux, et dans un élan de joie et de reconnaissance, elle s'écria :

—C'est donc bien vrai !

Et elle chancela, suffoqué par le bonheur.

Le lieutenant se précipita vers elle et la retint dans ses bras.

—Merci, Marguerite, dit-il ; merci de ne pas me repousser.

La jeune fille appuya sa tête charmante sur le cœur du jeune homme. Incapable d'articuler une parole, elle releva sur lui ses beaux yeux, dont le regard avait une éloquence irrésistible.

M. Lefrançois déposa sur le front de Marguerite le baiser des fiançailles...

—Oui, ma fiancée, dit-il, je remerciais volontiers M. de Veindel, maintenant ! Sans lui, je n'aurais pas osé vous dire que je vous aimais et que ma seule ambition était de mériter votre main. Marguerite, ma chère Marguerite, vous êtes le bon ange qui me soutient dans la lutte... Vous avez le cœur de ma pauvre Emilie, je suis sûr qu'elle nous bénit du haut des cieux... Nous triompherons, ma bien aimée... Maintenant je suis fort et je défie nos ennemis...

Marguerite était à la fois heureuse et fière de l'amour du vaillant officier. Elle se redressa transfigurée, et tendant la main au jeune homme, elle dit d'une voix ferme et avec un accent de loyauté :

—Je serai digne de vous.

Mme Morand pleurait de joie et de bonheur.

Marguerite se jeta à son cou et mêla ses larmes aux siennes, pendant que le lieutenant radieux, s'éloignant laissant les deux femmes calmer leur émotion, et après avoir dit :

—A bientôt Marguerite.

La jeune fille releva la tête, il lui envoya du geste un baiser et disparut.

On était arrivé au samedi. Le soir, il devait se trouver au rendez-vous donné par le général de Bécourt.

En attendant, il se rendit au café du Helder, afin de s'assurer le concours de deux officiers, pour le cas très probable où M. de Veindel demanderait une réparation par les armes ; il rencontra très facilement deux amis.

Il se fit conduire ensuite à Mazas, et acquit la presque assurance qu'il pourrait voir M. d'Humbart le lendemain dimanche.

Ces dispositions prises, il mit à profit les quelques heures qui lui restaient, et retourna au square Montholon. L'entrevue des jeunes gens fut cette fois tout à fait calme. Ils avaient le matin, conquis l'un et l'autre la certitude de leur amour ; ils se devaient maintenant à l'œuvre qu'ils avaient entreprise.

Tranquille et heureux désormais, le lieutenant retourna au café Helder, où il dina avant d'aller chez le général de Bécourt.

Le vieux serviteur n'oublia pas cette fois de lui rendre les honneurs militaires. Il porta la main au shako, ou plutôt à la place que cette coiffure aurait occupée, et dit :

—Mon lieutenant, le général vous attend pour prendre son café.

—A la manière dont le vieux brave disait ces mots, l'officier comprit que le général de Bécourt lui faisait une faveur inusitée.

—C'est bon signe, pensa-t-il, il doit avoir de bonnes nouvelles à me donner.

## XV

Le général de Bécourt était radieux, en effet, mais sa malheureuse habitude de vouloir toujours paraître brusque fit croire tout d'abord au lieutenant qu'il était furieux.

Dès que M. Lefrançois fut entré dans le cabinet, le général lui tendit la main en lui disant :

—Touchez-là, néanmoins. Vous êtes un brave garçon, mais c'est égal, vous m'avez donné une bien désagréable commission.

—Mon général, permettez, c'est vous qui...

—Allons ! allons ! cela ne fait rien, je m'en suis acquitté de bon cœur. Mais n'y revenez pas.

Fort heureusement la physionomie du général démentait, quoi qu'il en eût, la brusquerie de ses paroles. M. Lefrançois ne fut pas longtemps à se remettre de sa première impression, et il laissa le vieux soldat satisfaire amplement son innocente manie.

—Ce n'est pas raisonnable, continuait-il, d'abuser ainsi de la complaisance d'un vieillard ! M'envoyer à Etretat, presque en hiver !... Je n'y ai presque trouvé que le médecin inspecteur des bains de mer... Un charmant homme... Il faisait ses malles pour retourner à Paris... Il les a débouclées pour me recevoir... Voilà comment nous sommes, nous autres. D'ailleurs, il ne pouvait me fournir aucun renseignement... Je savais où les trouver... Eh bien, je sais tout. Je connais maintenant vos deux scélérats comme si je les avais faits, par exemple, je ne voudrais pas les avoir fabriqués !

En tout autre circonstance, ce discours à moitié incohérent, commenté par une pantomime animée, eût fort diverti le lieutenant, mais il avait hâte d'arriver aux révélations

—Mon général, dit-il, je vous suis bien reconnaissant...

—Vous ne me devez rien, morbleu ! Je suis allé à Etretat, parce que cela me faisait plaisir. Au surplus, je n'avais pas vu mon vieil ami de Combes depuis longtemps, et j'étais sûr qu'il me dirait tout. Ah ! par exemple, il a fallu que ce fût moi pour qu'il parlât, et encore ai-je dû lui arracher les paroles. Ah ! c'est du joli, allez !

—Oh ! dites-moi ce que vous savez, je vous en supplie.

—Minute ! d'abord nous allons prendre une tasse de café dont vous me direz des nouvelles.

—Mélange Bécourt, jeune homme, reprit-il. Humez-moi ça, si vous en êtes digne, je vous donnerai la recette.

Le lieutenant proclama l'excellence du café.

—Et maintenant, dit-il, parlons de votre affaire... Done, je suis allé voir M. de Combes, un ami commun au pauvre comte de Bertillon et à moi... Il est toujours aussi original ce de Combes ; c'est un malin compère, fin comme l'ambre, d'une intelligence supérieure, ami dévoué, mais muet comme une carpe... On lui parle, il vous écoute et sourit. Oh ! les sourires de de Combes, j'en ai compté vingt-sept... Vous en doutez ?

—Je vous crois, mon général.

—A la bonne heure ! Si vous en doutiez, je vous les montrerais, ce sera pour une autre fois... Eh bien ! de Combes, pour ne pas parler, nous faisait faire tous les soirs un whist, et si quelqu'un de nous avait le malheur de dire un mot, il se mettait dans des colères bleues, mais muettes... s'il ne disait rien il observait tout, et avec son esprit de pénétration, il finissait par tout savoir. J'étais sûr qu'il savait depuis A jusqu'à Z l'histoire de M. de Veindel et de M. d'Humbart, je ne m'étais pas trompé... Vous vous étonnez que je ne m'en sois pas inquiété plus tôt... Avouez-le, vous, me blâmez même.

—Mon général, je ne me permettrais pas de porter un jugement semblable.

—Vous voyez bien que vous m'accusez de négligence, d'indifférence, d'insouciance, de...

—Je vous assure...

—Vous en avez le droit à votre place j'en ferais autant... Eh bien, oui, j'aurais dû m'occuper plus tôt de ces affaires... J'aurais agi, moi, si j'avais su tout ce que de Combes m'a révélé... Tandis que lui, pour un million vous ne le feriez pas parler, quand il suppose que

ses paroles sont de nature à lui causer quelque dérangement... Je vous l'ai dit, c'est un original.

Le général ne vit dans les regards du lieutenant qu'un ardent désir d'être instruit. Aussi, sans plus tarder, et voulant porter un grand coup :

—Oni, dit-il, j'ai eu tort et je m'en repentirai toute ma vie... car, sans mon inertie, de grands malheurs ne seraient pas arrivés... Le comte de Bertillon serait encore de ce monde ; votre sœur n'aurait pas épousé M. d'Humbart, et M. Veindel... Ah ! pardon, je vais peut-être trop loin...

Le lieutenant se redressa vivement comme mû par un ressort invisible, comprima de la main les battements de son cœur, et d'une voix ferme :

—Général, je termine sans crainte votre phrase... M. de Veindel n'aurait pas assassiné Mme d'Humbart... Je le sens, je le sais, j'en suis sûr, mais des preuves, des preuves !...

—Morbleu ! je viens de passer huit jours à Etretat pour les chercher, je ne puis pas vous les donner en cinq minutes. Un peu de patience, jeune homme, rasseyez-vous et écoutez.

Le général ne pouvait plus reculer, forcé lui fut de commencer son récit. Il toussa, cracha, mordilla et tortilla sa moustache, avala un verre de rhum, alluma un nouveau cigare et dit :

—Le comte de Bertillon avait fait construire, il y a trente ou trente-cinq ans, un joli chalet à deux kilomètres environ de l'agglomération des cahutes qui formaient le village d'Etretat. La ville nouvelle a englobé aujourd'hui ce chalet, qui a disparu très probablement pour faire place à quelque grand hôtel.

" M. de Combes, en même temps, élevait une maison de l'autre côté du village et tout près des pêcheurs qu'il se plaisait à voir travailler à leurs filets. Cette vaillante, laborieuse et honnête population lui inspirait la plus vive sympathie ; par un étrange contraste, cet homme si peu communicatif avec nous, bavardait sans cesse avec les gens de la côte. Que voulez-vous, la nature a de ces bizarreries.

" Leurs amis communs allaient de préférence chez le comte, dont le chalet était plus vaste et où la vie était à la fois plus confortable et plus gaie ; et puis j'ai toujours soupçonné de Combes d'être avare. La preuve, c'est que depuis la mort du pauvre comte, il a presque entièrement quitté Paris pour vivre à Etretat. Les pêcheurs étant tous ses amis, il a du poisson toujours frais à bon compte...

" Mais je reprends mon histoire.

" Emilie dirigeait admirablement la maison, elle soulevait de nos échappées de gamins,—la mer rend la jeunesse,—mais elle, elle restait calme et digne. Son caractère a d'ailleurs toujours eu des tendances à la gravité.

" Son plus grand plaisir, pendant ses heures de repos, était de se promener dans les bois ; ou bien elle allait s'asseoir au bord de l'eau, et là elle s'abîmait dans une rêverie contemplative ; d'autres fois elle lisait ou dessinait, suivant son inspiration.

" Elle choisissait de préférence une petite crique isolée, délaissée par les pêcheurs, redoutée des touristes parce qu'il est pénible d'y arriver.

" La falaise, grand rocher droit et à pic, formait, dans un renfoncement, une petite grotte que la marée n'atteint qu'à sa plus grande hauteur et d'où l'on peut sortir du côté de la terre ferme par une fissure du roc, escalier abrupte mais praticable.

" Emilie aimait cette crique solitaire et cette grotte ; elle y avait découvert une cachette dans l'anfractuosité de la voûte et souvent elle y laissait son album ou son livre, certaine de le retrouver le lendemain. C'est là, en présence de la mer immense, qu'elle se replongeait par la pensée dans sa jeunesse si tourmentée et qu'elle s'isolait complètement pour se ressouvenir de son bonheur perdu...

" Jamais elle ne voulut qu'aucun de nous l'y accompagnât, tandis que très souvent, dans ses promenades champêtres, elle n'allait pas seule. J'ai été quelquefois galant avec elle ; elle avait aussi parfois pour cavalier M. de Veindel, nous croyions même dans les premiers temps qu'ils esquissaient une amourette.

" Oh ! ne vous récriez pas, notre erreur, fort excusable et qui ne tendait nullement à incriminer la moralité d'Emilie, ne fut pas de longue durée.

" Une après-midi, votre sœur se trouvait dans sa retraite favorite, qu'à dire vrai nous ne connaissions pas ; tout le monde chez M. de Bertillon la respectait ; nous savions qu'elle était incapable de mal agir, et nous la laissions libre, sans qu'on pensât même à s'inquiéter de sa conduite ni à suspecter ses intentions.

" Vous allez comprendre tout de suite qu'il devait en être ainsi.

" Emilie était donc à la crique, assise sur une roche, méditant.

" Tout à coup, cette solitude silencieuse,—le roulis de la mer est un bruit auquel on s'accoutume,—est troublée par un cri étrange, extraordinaire, semblable à un appel désespéré ou à une malédiction.

" Emilie releva vivement la tête, croyant apercevoir au-dessus de sa tête quelque oiseau de mer inconnu et dont le cri simulait la voix de l'homme.

" Quelle ne fut pas sa terreur quand elle vit un corps humain qui tournoyait dans l'air, et qui vint tomber à peine à deux mètres en avant de la place qu'elle occupait.

" Par un sentiment de commisération spontanée, elle bondit auprès de ce malheureux ; il ne donnait aucun signe de vie ; en tombant il s'était fait une blessure profonde, mais d'où malheureusement le sang coulait à peine.

" Le premier soin d'Emilie fut de laver sa plaie avec de l'eau de mer et de lui appliquer un bandage avec son mouchoir.

" Cela fait, elle souleva le cadavre, et d'un effort suprême, le porta dans la grotte pour le mettre à l'abri de la marée montante.

" Elle avait toujours dans sa poche une petite boîte de secours, et elle s'en servit pour essayer de rappeler à la vie l'infortuné touriste qu'elle supposait victime de quelque imprudence.

" Le cœur avait encore quelques battements il y avait donc un peu d'espoir.

" En effet, Emilie ayant fait aux tempes, sur les lèvres et au cœur, des frictions d'arnica, le blessé rouvrit les yeux et soupira.

" La jeune fille ne put retenir un cri de surprise.

" Pour la première fois, elle venait de regarder attentivement cet homme.

" C'était un beau et vigoureux vieillard de soixante-cinq à soixante-dix ans, solidement charpenté, fort des épaules ; Emilie avait dû fléchir sous le poids. Il avait une fort belle tête ; votre sœur fut frappée de l'expression de sa physionomie ; il lui semblait qu'elle avait déjà vu cette figure.

“Le blessé prit quelques gouttes de cordial qu'Emilie lui offrait, et, comme s'il eût repris immédiatement la suite d'un raisonnement et sans même remercier sa libératrice, dit :

—Étes-vous femme à tenir un secret ?

—Oui, sur l'honneur.

—Eh bien ! jurez-moi que vous ne révélez à personne au monde ce que je vais vous confier.

—Je vous le jure.

—Jurez-moi que vous ne direz pas que je suis tombé à vos pieds du haut de la falaise.

—Mais. . .

—Hâtez-vous, je sens que je vais mourir !

—Je le jure.

—Et que vous m'abandonnerez ici afin que la mer emporte mon cadavre.

—Je vous sauverai, monsieur : nous avons encore une heure avant que la mer ne nous intercepte le chemin, je vous porterai s'il le faut, reposez-vous, prenez encore une goutte de cordial.

L'inconnu repoussa la main d'Emilie d'une voix suppliante :

—Par pitié, dit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Je vois à vos regards anxieux et à vos soins que je puis me fier à vous. Je mourrai satisfait si je laisse en mains sûres le fatal secret de ma mort.

—Je vous jure, reprit Emilie, je vous jure de suivre toutes vos volontés.

—Ah ! soupira le vieillard.

Mais les efforts qu'il venait de faire l'avaient épuisé, il retomba en syncope en portant à la tête ses deux mains.

Emilie comprit qu'elle avait eu tort d'empêcher le sang de couler, elle releva le bandeau qui comprimait la plaie : quelques gouttes de sang s'en échappèrent.

Elle alla puiser à la mer de l'eau dans ses deux mains, rapprochées en forme de conque, et la répandit sur le visage du vieillard, elle lui fit respirer des sels, et quelques minutes après il reprenait connaissance.

—Je suis le père de M. de Veindel, dit-il en s'arbutant sur le rocher contre lequel Emilie l'avait assis.

—Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, voilà donc cette ressemblance qui me préoccupait.

—Vous le connaissez donc ? reprit le vieillard avec une expression indéfinissable. . . Hâtons-nous, de grâce. . . Hâtons-nous ! . . .

Emu par son récit plus qu'il n'eût voulu le paraître, le général était à peine maître de sa parole.

De grosses larmes perlaient sous les cils du lieutenant qui s'apitoyait sur la situation dans laquelle s'était trouvée sa sœur, lors de cette tragique aventure.

Ces deux hommes, si différents de caractère et de position, étaient rapprochés par cette qualité suprême qui fait passer sur bien des défauts, ils avaient du cœur. Dans un regard attendri ils échangèrent leurs pensées, et le général, secouant la tête par un mouvement léonin, reprit sa narration :

—Oui, dit-il, c'était bien le père de M. de Veindel, qui, précipité du haut de la falaise, s'était abattu aux pieds d'Emilie et que votre sœur essayait de disputer à la mort.

Mais le vieillard se sentait perdu.

—Vos serments, dit-il à Emilie, rendent mes derniers moments moins affreux. Je vais mourir, et puisque vous connaissez mon fils, je veux laisser entre vos mains mon testament.

—Je meurs victime de ma sottise vanité. Ruinée par

la Révolution, ma famille s'était retirée dans une petite propriété du département du Nord. Elle était pauvre, très pauvre, et pour ne pas exposer aux quolibets un nom aristocratique, mon père s'appelait seulement M. Nicolas. Actif dans son travail, âpre au gain, industriel, il était parvenu à arrondir sa propriété. Elevé en paysan, j'ai continué à exploiter ses biens, me promettant de rendre à mon fils le titre de gentilhomme. Je me suis tenu parole. J'étais riche, j'ai fait élever mon fils à Paris sous le nom de Veindel qui nous appartient.

—Vous êtes trop jeune, mademoiselle, pour savoir de quel amour immense un père aime son enfant, surtout lorsqu'il a mis en lui son orgueil et sa vanité ! Veindel m'a coûté bien cher, j'ai toujours payé ses dettes avec bonheur. — C'est mon seul enfant, me disais-je, il fait honneur à son nom !

—Pauvre fou que j'étais et que je suis encore ? . . . J'aurais dû dompter cette nature ingrate par le dur labeur des champs, au lieu de l'exalter par mes sottises flatteries et ma lâche faiblesse.

Bien des symptômes auraient dû m'ouvrir les yeux. J'étais ébloui, aveuglé par ses succès dans le monde. M. de Bertillon, son oncle, son vrai oncle, l'avait reçu à bras ouverts. . . Excellent homme, moi qui craignais. . . ! Il avait pour mon fils une grande tendresse, seulement il m'aurait dû veiller sur lui et de lui faire de la morale. — Il va bien vite, vous seul pouvez l'arrêter, me disait-il. Mais je ne l'écoutais pas ; j'étais fier de mon fils et je payais toutes ses folies. . . . Lorsque, il y a un mois, il m'a demandé cinq cent mille francs comptant ; il s'agissait, écrivait-il, de conclure un mariage inespéré. Cent cinquante mille francs, c'est ma fortune, à peu près, péniblement amassée par mon père et par moi. Je m'en serais peut-être dessaisi, je l'avoue, pour assurer le bonheur de mon fils. Mais j'ai voulu savoir quel était ce parti si brillant. Hélas ! mon fils m'avait menti, ce qu'il voulait, c'est mon argent ! et pour l'avoir il m'a précipité du haut de ce rocher ! . . . le malheureux ! . . .

Le vieillard sanglotait en parlant ainsi.

Tout à coup, malgré sa faiblesse, il prit Emilie par le bras, et d'une voix paralysée par la terreur :

—La mer ! voilà la mer ! fuyez !

—Non, la marée ne vous atteindra pas avant une demi-heure. Venez, suivez-moi, je vous aiderai à marcher.

Le vieillard, excité par l'instinct de la conservation que les hommes les plus énergiques ne peuvent repousser entièrement, se souleva contre le rocher et essaya de marcher.

A peine avait-il abandonné son point d'appui, que, malgré le soutien d'Emilie, il s'affaissa sur lui-même, et les yeux inondés de larmes, il s'écria :

—Je ne puis pas. . . Dieu ne le veut pas ! . . .

L'effort désespéré qu'il venait de faire produisit une terrible réaction sur son cerveau. La plaie de sa tête, à peine humide jusqu'à ce moment, se rouvrit et des flots de sang s'en échappèrent.

Emilie, épouvantée, reprit son bandage et voulut le lui appliquer de nouveau. Mais lui, la repoussant, et tout entier à son idée par mots saccadés, lui donna ses dernières instructions :

—Là. . . dans mon paletot. . . lettre de Veindel. . . écrit de moi. Prenez vite. . .

—Quand il vit les deux documents dans la main d'Emilie, un sourire de satisfaction s'échappa de ses lèvres. — N'oubliez pas vos serments, ajouta-t-il. Vous êtes

belle... Veindel pourra vous poursuivre... Vous saurez l'écartier... Ce sera ma seule vengeance... Votre main !...

"Emilie était agenouillée auprès du vieillard ; elle lui donna la main que le pauvre homme porta à ses lèvres.

"Il essaya une fois encore de se soulever la tête, mais il retomba lourdement sur le sol ; il était mort...

"Emilie le palpa au front et au cœur : elle sentit déjà la rigidité du cadavre, alors, terrifiée, elle appela de toutes ses forces : Au secours !

"Sa voix se perdit dans l'immensité, étouffée par le bruit des vagues.

"La marée montait toujours, menaçante maintenant.

"Le cadavre du vieillard était là, sinistre, effrayant avec ses yeux ouverts. Emilie avait peur, la mort terrifiée surtout dans une solitude dont un élément irrésistible va faire une tombe...

"La mer poussa jusque dans la grotte l'extrémité d'une lame.

"Emilie jeta un cri d'effroi. Il lui sembla que le vieillard avait fait un geste de menace pour lui rappeler ses serments ; perdant la tête, elle s'enfuit par la fissure du rocher et grimpa sans précaution le sentier abrupt, au risque de se briser la tête ou d'être précipitée dans l'Océan.

"Quand elle fut arrivée sur la terre ferme, elle se laissa choir, se croyant sous l'obsession de quelque affreux cauchemar. Les papiers qu'elle tenait dans ses mains crispées la ramenèrent à la réalité.

"Le premier était une lettre dans laquelle M. de Veindel donnait à son père les détails les plus minutieux sur son prétendu projet de mariage. Il l'invitait à venir à Etretat vérifier l'exactitude des faits et lui traçait un itinéraire d'après lequel le père et le fils devaient se rencontrer à quelque distance d'Etretat, afin, disait M. de Veindel, que "je puisse vous faire connaître tous les hôtes de M. de Bertillon avant la présentation, et vous éviter ainsi les ennuis des premières heures."

A cette lettre, était piquée avec une épingle une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots :

"J'ai peur, peur de mon fils !... Dieu veuille que je ne trompe ! Je l'ai trop aimé. Dieu me punit... Si "je dois être frappé, que ce pressentiment soit pour lui "un éternel remords.

"NICOLAS DE VEINDEL."

Le lieutenant tendit la main au général et le remercia du regard. Il lui eût été impossible d'articuler une seule parole. Son esprit et son cœur tout entiers étaient comme attachés aux lèvres du narrateur.

--Nous étions certainement loin de nous douter de cette aventure, reprit le général. Ce jour-là on avait médité pour le lendemain une grande partie ; M. de Veindel s'était chargé d'aller au Havre pour prendre des dispositions et commander le dîner que l'on devait aller faire dans la ville de François Ier. Il était parti à cheval, disant, quelle audace ! "Si mon père arrivait demain matin, nous le retiendrions. Je donnerai des ordres en conséquence, à la diligence. Ce diable d'homme s'obstine à ne pas vouloir fixer la date de son arrivée !"

"Le jour était tout à fait sur son déclin.

"Nous étions réunis sur la terrasse qui donnait sur la mer, attendant l'appel du dîner.

"Par une étrange coïncidence, Emilie et Veindel revenaient au chalet presque en même temps.

"L'un de nous dit :

"--Voyez donc là-bas, Mlle Emilie. Serait-elle malade ? Elle se traîne péniblement.

"Nous avions à peine vérifié cette remarque, que nous entendimes le galop d'un cheval.

"C'était M. de Veindel.

"Excellent cavalier, il s'apprêtait, suivant son habitude, à faire une brillante entrée en scène. Le bruit du cheval arracha Emilie à ses douloureuses réflexions. Elle se retourna, et reconnaissant M. de Veindel, elle s'écarta d'un bond si violent qu'elle tomba dans le fossé de la route.

"M. de Veindel arriva en caracolant ; on l'applaudit comme d'habitude. Seul, M. de Combes avait été impressionné du mouvement de terreur par lequel Emilie s'était éloignée en l'apercevant. Elle s'était relevée sans beaucoup de peine, et venait vers le chalet, triste, morne, baissant la tête.

Elle fit un détour pour se soustraire à nos questions, et aussitôt entrée dans la maison, elle courut se réfugier dans sa chambre.

"M. de Combes l'y suivit. Ce diable d'homme s'arrangeait toujours de manière à cueillir les nouvelles fraîches. Il assure qu'il est arrivé à connaître la vérité par la seule pénétration de son esprit, et que Emilie ne lui a rien avoué. Je ne serais pas étonné, quant à moi, qu'elle lui ait tout dit, car ce n'est pas un homme, ce muet volontaire ; nous l'appelions volontiers, à cette époque, "le tombeau des secrets" et chacun de nous lui faisait ses confidences.

"Je lui ai dit nettement ma façon de penser sur ce point, car enfin il n'est pas sorcier ! Il m'a répondu : "Mon ami, si je te parle peu, c'est que je ne veux jamais "mentir. J'ai patiemment et pendant des mois étudié "cette affaire ; j'en ai recueilli peu à peu toutes les "données, et quand j'ai été sûr de moi, j'ai pris un jour "Emilie à part et je la lui ai racontée. Elle a nié... "J'en étais sûr... Seulement j'avais gardé un atout "dans mon jeu ; et quand je lui ai dit que M. de Veindel "était allé à la crique et qu'il en avait rapporté un "album, elle a pâli affreusement. Ce fut pour moi une "réponse suffisante ; je n'insistai pas davantage, mon "enquête était bonne."

"--Quoi qu'il en soit, Emilie ne parut pas au dîner, où, d'habitude, elle suppléait le comte de Bertillon. Quelqu'un en fit l'observation. Le comte dit :

"--Mlle Emilie a été obligée de partir pour Paris. Bien que son absence doive m'obliger à une vigilance dont j'avais perdu l'habitude, je n'ai pas cru devoir la retenir ; elle est partie emmenant Mme Morand et Marguerite.

"--Que lui est-il arrivé ?

"--Je l'ignore, répondit le comte. J'ai voulu d'abord empêché son départ. Mais, avec sa fermeté digne et calme qui m'en impose, elle m'en a prié de manière à me faire comprendre que sa résolution était irrévocable et qu'elle m'abandonnerait plutôt que d'y renoncer. Vous comprenez que je n'ai pas insisté. Elle m'a remercié d'une voix si émue et d'un regard si reconnaissant que j'ai été touché jusqu'aux larmes. Elle est donc partie en me promettant, la charmante et dévouée jeune fille, de faire terminer avant mon retour les réparations de l'hôtel à Paris.

"Le lendemain, on fit, au Havre, la partie projetée ; et fort gaîment, ma foi ; tant il est vrai que les hommes sont égoïstes et que les événements glissent sur leur cœur sans laisser de traces, lorsqu'ils n'y sont pas directement intéressés.

“ M. de Veindel eut le soin de nous dire que son père n'était pas arrivé. ” C'est étrange, ajouta-t-il, sous prétexte qu'il ne veut pas déranger personne, il refuse de préciser le jour de son arrivée, et il ne s'aperçoit pas que cette obstination va directement contre son intention.”

“ Le comte lui dit, cela je me le rappelle très bien : Laisse-le agir à sa guise. Les hommes d'âge ont tous leurs petites manies, n'est-ce pas général ? n'est-ce pas, de Combes ? ”

— Eh bien, voilà... Trois jours après, la mer rejeta sur le rivage, presque à côté de la maison de M. de Combes, un cadavre... M. de Combes fut averti l'un des premiers ; il se rendit à l'endroit indiqué avec d'autant plus d'empressement, qu'on lui parla d'un grand vieillard... Le cadavre n'était pas défiguré : ce n'était pas un noyé, car l'eau ne l'avait pas gonflé. M. de Combes fut frappé, comme Emilie, de la ressemblance avec M. de Veindel.

“ Il vint au chalet, pria le comte et M. de Veindel de le suivre. En route, il prépara le jeune homme à la fatale découverte. M. de Veindel fut long à comprendre, et joua très habilement la douleur, la surprise et l'effroi. Pour se soustraire aux regards scrutateurs qu'il sentait peser sur lui, il s'élança en courant vers l'endroit où le cadavre avait été déposé... Ayant reconnu son père, il se jeta sur lui, l'appela, l'embrassa, poussa des hurlements, gémit, pleura... Oh ! c'était bien navrant !... ”

Le général prononça cette tirade tout d'une haleine, d'une voix rapide, saccadée, sardonique... Quand il eut allégé son cœur de ce poids, il éclata de rire, et :

“ Mais vous n'êtes pas une poule mouillée, vous, lieutenant. Et, puisque ce misérable se trouve sur votre chemin !... ”

— Soyez tranquille, général : M. de Veindel a reçu de moi cette après-midi une telle insulte, qu'il doit avoir l'envie de me mettre trois pouces de fer dans le corps. Il est lâche, cela est vrai : mais je sais qu'il manie admirablement une épée.

— Je ne veux pas, entendez-vous, que vous salissiez votre épée au contact de la sienne. C'est au procureur impérial qu'il faut déférer de tels hommes.

— Hélas ! le puis-je ! Ne serait-ce pas du même coup perdre M. d'Humbart ! Puisque vous m'avez fait présenter... ”

— C'est juste, murmura le général en baissant la tête, et pour ce dernier il n'y a pas prescription !

Puis, vivement :

— Avant de vous parler de votre beau-frère, il faut que je finisse cette sombre histoire... M. de Veindel avait donc reconnu le cadavre de son père. Il fit une scène de désolation dans toutes les règles... Mort par accident !... Mais comment ?... mais où ?... Le misérable était couvert par l'honorabilité bien connue du comte... Personne ne réclamant l'intervention de la justice l'autorité locale dressa l'acte mortuaire et M. de Veindel partit pour le département du Nord, emportant le cercueil qui contenait les restes mortels de son père.

“ Il réalisa sa fortune et, l'hiver venu, il fut de nouveau l'hôte assidu de M. de Bertillon.

“ Tout s'explique avec un peu de bonne volonté, on finit par se rendre compte de ce qui avait dû arriver. M. Nicolas de Veindel s'était sans doute acheminé à pied du Havre à Etretat, en suivant la côte, une petite valise à la main, son fils lui ayant recommandé de ne pas ap-

porter de linge ni de vêtements... Il était sans doute tombé à la mer du haut d'une falaise au bord de laquelle il s'était imprudemment avancé ; peut-être même un éboulement—ils sont assez fréquents—s'était produit sous ses pieds... Et voilà comme on écrit l'histoire !

“ Assez, n'est-ce pas, sur ce monsieur, ” ajouta le général en se levant. Il entraîna M. Lefrançois dans sa chambre à coucher.

## XVI

Dans un coin se trouvait un grand rideau de serge verte tendu de haut en bas, et glissant sur un triangle. Le général fit jouer ce mécanisme d'une simplicité extrême après avoir disposé deux lampes à réflecteurs dont la lumière fit ressortir tous les détails d'un mannequin admirablement fait et ayant l'aspect d'un beau vieillard.

Semblable à un montreur de curiosité qui réserve pour la fin d'une séance les pièces les plus étonnantes de sa collection, le général avait pris une attitude triomphante.

Il jouissait de l'étonnement de M. Lefrançois.

C'est qu'en effet le mannequin était merveilleux de pose et de vérité. Ce n'était pas une grossière et gauche figure comme on en voit à la vitrine de certains marchands d'habits confectionnés. Les proportions étaient minutieusement et fidèlement observées. On aurait cru que cet homme allait se mouvoir, d'autant plus que les deux lampes réflecteurs, l'inondant de lumière, lui donnaient un magnifique relief.

C'était un vieillard large des épaules, sensiblement voûté, petit de taille, trapu, solidement planté sur ses jambes. Il était revêtu d'une redingote noire, dite à la propriétaire, d'un pantalon gris de fer, de larges souliers, coiffé d'un chapeau à bords évasés ; il avait sous le bras une canne en junc, grosse, résistante, utile ; ses deux mains étaient ramenées sur un ventre légèrement rebondi et tenaient grand ouvert un petit livre relié en maroquin rouge.

La tête surtout était superbe ; figure souriante, épaulonnée ; les lunettes de presbyte étaient posées à l'extrémité du nez : point de barbe.

L'homme qui avait simulé avec une telle perfection une personnalité était certainement un artiste ; son œuvre avait dû lui prendre beaucoup de temps et exiger des soins minutieux.

M. Lefrançois eut, en le voyant, un tel ébahissement, il fit un mouvement de recul avec un naturel si parfait, que le général sentit monter à son cerveau des effluves d'amour-propre satisfait.

— N'est-ce pas que c'est frappant ? dit-il.

— Oui, répondit le lieutenant, c'est bien le comte de Bertillon : je le reconnais parfaitement, bien que je ne l'aie que peu vu et encore lors de mon adolescence.

La mobile physionomie de M. Lefrançois, qui reflétait toutes ses pensées, signifiait clairement : “ Seulement je ne comprends pas. ”

Le général lui dit, après l'avoir laissé quelque instants en contemplation.

— Oh ! attendez. J'ai été comme vous ; lorsque M. de Combes m'a montré ce merveilleux mannequin, j'ai admiré, mais je ne comprenais pas. Je donnerais beaucoup pour avoir fait cela. C'est à la fois un chef-d'œuvre de réalité et un tour de force de divination.

— Expliquez-vous, de grâce, vous me faites mourir d'impatience.

—Allons donc, à votre âge on ne meurt pas pour si peu ! C'est, d'ailleurs, ce que j'ai dit à M. de Combes, qui souriait ironiquement, sourire numéro 17. Croyez-vous qu'il ait eu l'audace de me laisser pendant quatre jours sans rien me dire. C'est pour cela que je suis resté si longtemps à Etretat. Il a voulu absolument que je trouve moi-même l'explication de ce mannequin. En bien ! j'ai trouvé, et j'en suis très heureux, d'abord parce que cela me prouve que je ne suis pas tout à fait un imbécile, ensuite parce que, pour me récompenser, de Combes m'a laissé emporter son mannequin.

—Mon général, s'écria M. Lefrançois, vous n'aurez pas la cruauté de me soumettre à la même épreuve.

—Non ; je ne doute ni de votre intelligence ni de votre pénétration ; mais vous n'avez pas les mêmes données que moi pour la solution du problème ; et puis vous avez besoin de tout savoir dès aujourd'hui. Je vais donc tout vous expliquer, bien qu'il soit fort tard.

La pendule de la chambre marquait en effet minuit moins quelques minutes.

Le général et M. Lefrançois rentrèrent dans le cabinet. Appelé par un coup de sonnette, le vieux serviteur parut.

—Baptiste, lui dit son maître, tu vas préparer tout de suite la chambre verte pour le lieutenant.

—Merci bien de votre attention, dit M. Lefrançois ; il faut absolument que je rentre chez moi. Demain matin, je recevrai très probablement une double visite, vous savez bien . . .

—C'est vrai . . . Eh bien ! Baptiste, tu peux aller te coucher. Je reconduirai mon ami le lieutenant.

Baptiste fit le salut militaire et, raide comme un piquet, s'éloigna, tandis que le général remplissait une fois encore les petits verres.

Il lui fallait un supplément de force pour continuer son récit qu'il allait tirer maintenant de son propre fonds. Il retoussa, recracha, retortilla ses moustaches, ralluma un cigare et commença en ces termes :

—Le comte de Bertillon, je ne suis pas si vous connaissez ce détail, était un savant de premier ordre. Il lisait et traduisait le grec comme un professeur de Sorbonne. Horace était son poète favori ;

—Non content d'avoir traduit Horace, le comte de Bertillon le lisait et le relisait sans cesse, il prétendait découvrir tous les jours de nouvelles beautés dans les vers du poète latin.

—Le livre que vous avez vu entre les mains du mannequin, c'est un Horace, édition extrêmement rare et précieuse, celle que mon pauvre ami emportait toujours avec lui.

—A Paris, le comte de Bertillon avait l'habitude de faire tous les matins une promenade au bois de Boulogne. C'est un exercice hygiénique excellent et je n'aurais rien à dire à cela, s'il ne s'était pas imposé le tête-à-tête de son auteur favori.

—Il s'engageait dans une allée déserte où ne passaient que très rarement un couple amoureux ou un cavalier novice.

—Libre de ses actions, le comte marchait à petits pas et lisait ; tous les cent mètres il s'arrêtait et déclamaient des vers de manière à effrayer tous les merles d'alentour ; et le malheureux ne comprenait pas l'avertissement de leurs sifflets !

—Il rentrait très exactement à onze heures pour déjeuner.

—Un jour il ne rentra pas à son heure habituelle.

—C'était une magnifique journée de décembre, comme il en fait quelquefois à Paris : froide, mais égayée par un clair et beau soleil.

—On crut que le comte s'était attardé dans quelque recoin en plein soleil ; on attendit une demi-heure.

—Personne . . .

—A cette époque, M. d'Humbart était le maître à l'hôtel du comte ; il avait remplacé auprès de son oncle M. de Veindél, qui, à force d'exigences et de convoitises à peine dissimulées, avait lassé sa patience et s'était fait expulser.

—M. d'Humbart manifesta une vive inquiétude. Il fit atteler la berline du comte, passa chez M. de Combes et chez moi, demandant si M. de Bertillon ne s'était pas arrêté chez nous.

—M. d'Humbart paraissait réellement et sincèrement tourmenté.

—Nous montâmes avec lui dans la voiture et nous partîmes aussitôt tous ensemble pour le bois.

—Le gardien de l'avenue de l'Impératrice, qui connaissait parfaitement le comte pour l'avoir vu tous les matins depuis bien des années, nous affirma qu'il n'était pas retourné.

—Nous fîmes arrêter la voiture à l'issue de l'allée réservée dans laquelle nous nous engageâmes.

—A deux cent cinquante ou trois cents mètres, une masse noire faisait sensiblement saillie sur le bord du chemin. Nous courûmes, poussés par un pressentiment sinistre. C'était bien le comte de Bertillon.

—Il était étendu la face contre terre. Ses bras allongés en avant tenaient encore son Horace.

—Le dos de sa redingote portait parfaitement marquées et dessinées avec une rectitude et une netteté extraordinaires, les traces de deux fers de cheval.

—Le comte ne donnait plus signe de vie. Il était rigide et froid.

—J'avoue très sincèrement, reprit le général, après un instant de silence, j'avoue que je crus à un accident ; j'aurais bien certainement emporté mon erreur dans la tombe si vous n'étiez pas venu réveiller tous ces souvenirs, et si vous ne m'aviez pas expédié en mission à Etretat.

—Lorsque M. de Combes m'a montré le mannequin représentant le comte de Bertillon, tous les détails de cette scène me sont revenus à la mémoire.

—J'avais pour le comte de Bertillon une vive et sincère amitié. Sa mort produisit sur moi, au premier moment surtout, une cruelle impression.

—Nous restâmes d'ailleurs tous les trois, M. de Combes, M. d'Humbart et moi, muets d'étonnement et de douleur pendant plusieurs minutes. Il n'y eut pas d'éclats, de sanglots, ni de larmes, mais il me parut que notre affliction était profonde.

—Le premier, je rompis le silence et proposai de porter le cadavre du comte dans la voiture.

—M. de Combes s'y opposa. — Permettez ! dit-il, en étendant les bras au-dessus du comte, pour bien marquer son intention d'étudier sa pose.

—Et il souriait sardoniquement, sourire numéro 4.

—Nous le laissâmes faire.

—Il tira son calepin et prit des notes. Cela dura bien un quart d'heure. Impatienté et aussi irrité par ce calme et cette minutie dans les détails que je taxais de folie, je brusquai le dénoûment, et repoussant M. de Combes, je pris le cadavre par les épaules pendant que M. d'Humbart le soulevait par les pieds.

“ Nous l'eûmes bientôt déposé dans la voiture, et une demi-heure plus tard nous le portions dans sa chambre.

“ Quand je pense maintenant à cette expédition, je frémis positivement. Nous avions été d'une imprudence inexcusable. Comment ! voilà un homme qui tombe mort sur la voie publique ! Un crime a peut-être été commis ! Et nous enlevons le cadavre sans avertir personne !

“ Nous avons été blâmé par la justice, et nous n'avions pas volé cette remontrance. Seulement, l'affaire n'allait pas plus loin. Qui aurait pu croire à un crime !

“ Il est vrai que le cavalier, auteur de l'accident, n'a jamais été retrouvé ; mais ne pouvait-on pas croire qu'effrayé de la responsabilité qu'il encourrait, il avait imité les cochers, dont le premier soin est de fouetter leurs chevaux quand ils ont commis une faute ou occasionné un malheur ?

“ M. de Combes, seul, n'avait pas été dupe. J'ai renouvelé mes reproches, lui disant qu'il aurait dû dénoncer le coupable à la justice. “ A quoi bon ? m'a-t-il répondu. “ Vous, le premier, vous m'auriez traité de fou. Et puis, “ ce n'est pas mon métier. Je fais des investigations “ pour mon plaisir. Dès l'instant que tout le monde est “ content, moi aussi.”

“ Eh bien ! mon cher lieutenant, j'en suis désolé pour vous, le coupable n'est autre que M. d'Humbart.

“ La démonstration de M. de Combes est concluante.

“ Le cadavre du comte était étendu obliquement : la tête et les épaules étaient dans le bois, tandis que les pieds seuls gisaient sur l'allée.

“ Le comte n'avait donc pas été renversé par un cheval emporté, tandis qu'il cheminait paisiblement. Le cavalier, au contraire, avait dû lancer sa bête sur le promeneur au moment où celui-ci s'était arrêté pour lire tout haut.

“ D'un autre côté, les fers avaient fait des marques fortement imprimées et tellement rapprochées, que c'était un véritable coup double. La commotion avait incontestablement tué raide le pauvre comte.

“ Enfin, le cheval s'était arrêté net sur le cadavre. Il n'y avait pas trace d'un sabot dans le bois, ce qui se serait produit inévitablement si le cheval meurtrier avait suivi son élan.

“ Donc, c'était le fait d'un cheval dressé.

“ Voilà ce que M. de Combes m'a fait toucher du doigt.

“ Maintenant, de quelle manière a-t-il acquis la certitude que M. d'Humbart avait prémédité et accompli cet horrible crime ? C'est bien simple.

“ Par son testament le comte de Bertillon avait institué M. d'Humbart légataire universel, sous la réserve de legs importants : l'hôtel, notamment, revenait à une communauté religieuse “ tel qu'il se comporterait au “ moment de sa mort, avec les objets mobiliers le garnissant.”

“ La communauté fit faire un inventaire sur lequel elle exigea qu'on inscrivit les voitures et les chevaux. J'ignore jusqu'à quel point elle était en droit d'agir ainsi ; pour éviter un procès, M. d'Humbart consentit à tout. Une vente fut organisée. M. de Combes qui avait son idée, acheta tous les chevaux : un seul lui fut vivement disputé, celui que montait d'habitude M. d'Humbart.

“ Cette compétition fut un stimulant de plus pour M. de Combes, qui aurait poussé les enchères à des prix insensés, sauf, m'a-t-il affirmé, à se faire rembourser par l'enchérisseur qui ne pouvait être que M. d'Humbart lui-même.

“ Préalablement, M. de Combes avait dressé un mannequin moins parfait que celui que je vous ai montré, mais ayant, vu de dos, la tournure du comte. Il était à cette époque assez lesté et assez habile écuyer pour tenter l'expérience. Il alla la faire à Étrotat où il était sûr de n'être pas dérangé. Au mois de décembre, les touristes ne sont pas sur les bords de l'Océan.

“ Il disposa son mannequin bien droit sur un chemin plat. Calculant ses distances, il enleva le cheval, qui sans hésiter, appliqua ses deux pieds de devant sur le dos du faux Bertillon et resta en arrêt tant que son cavalier ne le releva pas de sa faction. . . .

“ M. de Combes est très fier du résultat qu'il a obtenu. Aussi ne s'est-il jamais séparé du cheval qui a servi à M. d'Humbart pour commettre ce crime, il le garde dans son écurie, il le soigne, le dorlotte, en voilà un qui a eu de bonne heure ses invalides. . . . De plus, mon vieil ami s'étant procuré un vêtement complet du comte et de Florace.—M. d'Humbart nous a gracieusement laissé choisir les souvenirs qu'il nous a plu de prendre— il a fait avec une patience et un goût dont je me déclare privé, ce superbe mannequin, vivante image du pauvre comte.

“ M. de Combes seul envisagea cette mort sous cet aspect. Pour tout le monde, le comte avait été tué par accident. On lui fit des funérailles magnifiques ; M. d'Humbart prit possession de l'héritage et bientôt tout fut oublié.

“ Votre beau-frère, je le reconnais, s'est conduit de manière à écarter tout soupçon. Il a donné cent mille francs à Mlle Marguerite, la petite parente orpheline que le comte avait recueillie et qu'il avait oubliée dans son testament, je ne sais pas pourquoi. Sans doute espérait-il vivre assez longtemps pour la doter.

“ Il a donné de larges indemnités aux serviteurs : les plus vieux ont même reçu de petites pensions.

“ Enfin, rendant publiquement et solennellement hommage aux généreuses pensées de son oncle, il a épousé Mlle Emilie, une charmante et digne jeune fille que le comte de Bertillon considérait et traitait comme sa fille. Elle non plus n'était pas nommée dans le testament, sans doute pour le même motif qui avait fait omettre Marguerite.

“ Tout cela était très bien. La seule chose qui m'aît éloigné de M. d'Humbart, c'est qu'il s'est laissé dominer par M. de Veindel. Pourquoi et comment cette intimité s'est-elle formée ? Je ne pouvais l'expliquer ; il n'est pas naturel qu'un neveu frustré de l'héritage de son oncle témoigne beaucoup d'amitié au légataire universel.

“ M. de Combes m'a encore expliqué ce mystère. Je lui parlai de tous ces événements. Je lui rappelais ces détails. Tout à coup il devint sombre : “ C'est ma faute, “ dit-il, c'est un de mes remords. Quand je vous affirme “ qu'il ne faudrait rien dire ! Dans le premier moment “ ignorant encore qui héritait, si même il y avait un “ testament, je croyais que M. de Veindel avait fait le “ coup je l'en savais capable ; par vanité, par bêtise, de “ vrais-je dire pour qu'il sût bien que je n'étais pas dupe “ je lui dis en ricanant : Je vous fais compliments, je “ ne vous croyais pas aussi bon cavalier, M. de Veindel “ qui n'est pas sot, a compris à moitié : vous lui avez “ donné l'autre moitié de l'explication, vous, oui, général “ en lui décrivant la position du cadavre. . . .”

“ M. de Veindel s'est dès lors rapproché de M. d'Humbart. Ce dernier, c'est probable, a dû faire quelques difficultés. Mais les coquins se comprennent à demi-mot.

il n'a pas fallu longtemps à ce de Veindel pour se faire accepter, et l'autre a subi cet odieux chantage moral.

— Mon cher lieutenant, conclut le général, vous voilà aussi bien instruit que moi-même sur les antécédents de ces deux hommes.

— Le présent vous explique la préoccupation constante de M. d'Humbart, toujours inquiet des affaires de police. La mort du comte de Bertillon remonte à l'année 1861, par conséquent le terme de la prescription de dix ans n'est pas encore arrivé. Quand, au cercle, il soutenait qu'un homme réputé honnête peut commettre un crime sans être poursuivi, il parlait par expérience... Je crois comme vous que M. de Veindel a assassiné votre pauvre sœur. Il vous reste à savoir comment et dans quelles circonstances ce tragique événement s'est produit..."

M. Lefrançois remercia avec effusion le général et voulut se retirer.

— Minute, dit le général, nous avons une autre affaire à régler.

M. Lefrançois, surpris par l'intonation qu'avait prise le général pour lui dire : " Nous avons une autre affaire à régler," se redressa brusquement.

Le vieux soldat n'était en effet plus le même homme. Subitement, sa physionomie s'était transformée. A la bonhomie de tout à l'heure avait succédé une éraucerie toute militaire et un air de défi parfaitement caractérisé.

— Oui, oui, dit-il, vous me comprenez bien.

Et se mettant en garde, il porta avec la main une botte au lieutenant.

— C'est de mon duel que vous voulez parler mon général ?

— Et de quoi voulez-vous que ce soit ? Nous allons mener cela rondement, j'espère.

— Eh ! quoi, général, vous voudriez, vous daigneriez être mon témoin ?

— Comment ! si je daignerais ! Pour qui me prenez-vous donc ? Est-ce que j'ai à ce point l'air solennel ? Ou me croyez-vous décrépît ? Morblen ! J'ai encore bon pied, bon œil, et vous verrez que je ne suis pas manchot.

— Je n'avais pas osé espérer un tel honneur, mon général, et j'ai prié deux de mes amis de m'assister : mais je m'empresserai de rendre sa parole à l'un d'eux.

— Minute ! il ne faut froisser personne. A votre âge et dans votre position, ce ne serait pas prudent. C'est moi qui m'arrangerai avec eux. Ce sont des officiers ?

— Oui, mon général.

— Donnez-moi leurs noms, leurs adresses.

Le lieutenant transcrivit sur une feuille de papier les cartes de ses amis.

— C'est bien ; vous enverrez ici les témoins de M. de Veindel. Je convoquerai vos amis pour la première heure... Un mot encore, ajouta le général. Il est bien entendu que le duel sera sérieux. Puisqu'il n'est pas possible de déférer le Veindel au procureur impérial, vous vous chargez de lui infliger un châtement exemplaire et définitif... J'arrangerai la partie pour lundi matin, frontière de Belgique. Est-ce entendu ?

— Oui, mon général.

— Maintenant, vous pouvez aller vous coucher. Dormez bien. Faites vos affaires demain ; rendez-vous le soir au train express de Bruxelles, gare du Nord, sauf avis contraire de ma part... Ah ! n'oubliez pas de vous faire la main dans une salle d'armes, pendant une heure, pas davantage.

Le lieutenant remercia une fois encore avec effusion le général de Bécourt de toutes ses bontés, et se dirigea vers la porte.

— J'y pense, dit le général ; il vous faut traverser l'esplanade des Invalides. Si vous alliez être arrêté !...

— Je n'ai pas peur ; d'ailleurs, je suis armé ; j'ai gardé le revolver que j'ai arraché des mains de M. de Veindel. Les six coups sont chargés et amorcés, je l'ai vérifié. Au surplus, j'ai pleine confiance et je suis sûr de pouvoir mener à bien l'œuvre de justice que j'ai entreprise.

## XVII

Par le pont de l'Alma, en traversant les Champs-Élysées, il eut vite atteint le boulevard Malesherbes.

Il était néanmoins près de quatre heures quand enfin il put se coucher.

Succombant à la fatigue, il ne tarda pas à s'endormir de cet heureux et bon sommeil de la jeunesse.

Le planton du lieutenant avait reçu ses ordres pour le matin. Si deux messieurs venaient le demander, quelle que fût l'heure, il devait faire lever son maître.

Les prévisions se réalisèrent. A huit heures et demie, en effet, deux messieurs, correctement vêtus de noir, graves comme il convient lorsqu'on remplit une mission délicate, demandèrent à parler à M. Lefrançois pour affaires urgentes.

Le planton les fit entrer au salon et alla réveiller le lieutenant qui, cinq minutes plus tard, les rejoignit.

— Monsieur, dit l'un des témoins, nous représentons M. de Veindel, et...

— Très bien, messieurs, dit le lieutenant. M. de Veindel a dû vous dire que le motif de notre rencontre est des plus sérieux. Veuillez en régler les conditions avec mes deux témoins, qui vous attendent chez le général de Bécourt, l'un d'eux.

Les témoins de M. Lefrançois n'étaient pas novices en matière de duel. Il y a depuis quelques années une recrudescence marquée de ce que nos pères appelaient des "combats singuliers", sans doute pour exprimer combien peu le duel est raisonnable. C'est un moyen barbare de soutenir une opinion. Toutefois il est des circonstances exceptionnelles où c'est la seule issue possible d'une situation embrouillée.

M. Lefrançois en était là. Il allait tenir à la pointe de son épée l'assassin de sa sœur... Certes, il eût préféré tirer de lui légalement une éclatante vengeance. Mais comme le général l'avait reconnu lui-même, c'eût été du même coup traduire M. d'Humbart devant la cour d'assises.

M. de Veindel avait certainement révélé le secret du mannequin ; quoique les fautes et les crimes soient personnels, l'opinion publique n'en fait pas moins rejallir la faute sur toute une famille...

Les conditions du duel furent vite réglées.

Le général de Bécourt avait tenu sa promesse. Il avait envoyé chercher les deux amis de M. Lefrançois, qui se rendirent immédiatement à son appel.

Il leur exprima son désir d'assister le lieutenant et pria le plus jeune de se désister, ce qu'il fit avec une déférence toute naturelle.

Les témoins de M. de Veindel se présentèrent bientôt, et il fut convenu que, pour éviter toute difficulté, le duel aurait lieu en Belgique.

L'épée fut l'arme, choisie d'un commun accord. On savait les deux adversaires excellents tireurs.

Le duel ne devait cesser que lorsque l'un des deux serait mis hors de combat par une blessure grave.

M. Lefrançois et M. de Veindel furent avertis aussitôt chacun de son côté de ces dispositions.

Le premier ne manifesta ni étonnement ni émotion : il n'en fut pas de même du second qui dissimula à peine sa stupefaction.

—Le misérable ! murmura-t-il.

Les témoins qui n'étaient pas dans la confiance de l'expédition organisée pendant la nuit, se méprirent sur le sens de cette exclamation.

—Oh ! dit l'un d'eux, vous avez affaire à forte partie.

Quand on lui eut expliqué les conditions du duel :

—Je vous remercie, messieurs, dit M. de Veindel. . .

Si vous n'avez jamais assisté à un duel émouvant, je vous promets que cette fois vous serez satisfaits.

Rendez-vous général fut donné pour le soir à la gare du Nord, et chacun des acteurs ou des témoins du drame fut libre de sa journée.

M. de Veindel la consacra presque entièrement à une salle d'armes. Il était à la fois inquiet et irrité.

Le lieutenant avait d'impérieux devoirs à remplir pendant cette journée. Il devait avant tout empêcher que Mlle Marguerite ne fût instruite de ce duel. Il se rendit chez la jeune fille et lui donna sans peine ses meilleures espérances. Il dit son entrevue avec le général de Bécourt, et affirma que, grâce à lui, les affaires de M. d'Humbart allaient avoir bientôt une heureuse solution.

Marguerite ne voyait au monde que son fiancé et ne vivait que pour lui. Comment se serait-elle méfiée ?

M. Lefrançois, par surcroît de précaution, défendit au concierge de remettre les lettres, quelles qu'elles fussent, qui pourraient arriver à l'adresse de la jeune fille ou de Mme Morand, pendant cette journée du dimanche et celle du lendemain.

Sans inquiétude de ce côté, et heureux du naïf et pur amour de Marguerite, il partit pour Mazas.

Son rôle allait changer complètement ; il allait devenir pour ainsi dire le juge suprême de son beau-frère.

Qu'allait-il lui dire ? Le récit du général de Bécourt était-il de tous points exact ? M. d'Humbart avait-il réellement commis le crime dont on l'accusait ? Qu'allait-il faire ? lui-même, si son beau-frère avouait ?

Toutes ces pensées se heurtaient confusément dans son esprit : son cœur était douloureusement oppressé quand il fut en présence de M. d'Humbart.

Il put à grand-peine retenir une exclamation de surprise, tant le prisonnier était triste, abattu, vieilli.

M. d'Humbart était, en effet, méconnaissable, il avait vieilli de dix ans pendant la détention de dix jours qu'il venait de subir. La figure pâle, amaigrie, les yeux caves, mornes, profondément enfoncés dans leurs orbites, les traits tirés, les pommettes saillantes et colorées d'une rougeur malade, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Le lieutenant ne savait pas et ne pouvait savoir l'événement qui était survenu trois jours auparavant, et qui avait modifié si complètement la situation morale et les dispositions d'esprit de M. d'Humbart.

De son côté, par suite des découvertes qu'il avait faites son estime, sinon son affection pour son beau-frère, avait sensiblement diminué. M. Lefrançois se rappelait toujours que le prisonnier avait été le mari de sa sœur, un mari excellent et aimé, cependant, il n'oubliait pas que cet homme avait commis un crime. S'il persistait à vouloir le sauver, malgré lui, son ardeur n'était plus la même.

Le premier abord de ces deux hommes fut assez froid.

Au lieu de s'embrasser avec effusion, comme ils l'avaient fait lors de leur rencontre fortuite dans la cour du Palais-de-Justice, ils se serrèrent silencieusement la main.

—Etes-vous malade, demanda le lieutenant, qui, étonné de cet accueil glacial, se racrocha à tout hasard, à cette banale entrée en matière.

—Non, mais découragé, répondit le détenu. Je tourne dans un cercle vicieux où mes ennemis m'ont enfermé avec une habileté diabolique.

—Je déjouerai leurs calculs, soyez-en sûr, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

M. d'Humbart secoua tristement la tête.

Le lieutenant, ne voulant pas laisser perdre en vaines paroles l'heure qui lui était accordée, évita de s'arrêter aux jeux de physionomie de son beau-frère, et poursuivit :

—Pendant que vous étiez au secret et que par conséquent il m'était impossible de communiquer avec vous, j'ai acquis la certitude de la culpabilité de M. de Veindel, et je sais maintenant la cause de son crime. Veindel était un faux ami. Poussé par la Saint-Gaudens, il cherchait une occasion de compromettre votre femme, notre pauvre Emilie. Vous la lui avez offerte au cercle ; il en a immédiatement profité. . . Mais Emilie, au lieu de céder à ses infâmes propositions, lui a jeté à la face cette épithète foudroyante : Paricide ! . . .

M. Lefrançois comptait beaucoup sur l'effet que devait produire sur M. d'Humbart cette révélation. Le prisonnier en fut en effet remué comme par une violente secousse électrique. Mais ce fut un indicible effroi qu'il ressentit.

Il se cramponna des deux mains au bras du lieutenant, et dit :

—Plus bas, malheureux, plus bas, si on vous entendait !

Et ses regards effarés allaient de l'un à l'autre des gardiens pour s'assurer qu'ils n'avaient pas saisi le sens des paroles de son beau-frère.

—Mais là est votre salut, reprit celui-ci.

—Non, rien ne peut me sauver. . . D'ailleurs, comment prouver que Veindel a assassiné ma femme ? . . . Toutes les présomptions sont contre moi.

—Des preuves ! . . . Oh ! la justice saura bien en trouver. Mettons-la sur cette piste nouvelle et vous verrez. . . J'apporte contre M. de Veindel un faisceau de présomptions accablantes.

Le lieutenant alors raconta en détail toutes les tentatives dirigées contre lui et contre Marguerite par M. de Veindel ; il dit la scène qui s'était passée chez la jeune fille.

—Ne croyez-vous pas, ajouta-t-il, que cette persécution organisée contre vos amis ferait ouvrir les yeux à la justice ? . . .

M. d'Humbart n'avait manifesté ni surprise, ni satisfaction, ni colère. Une pensée l'obsédait : " Si le lieutenant connaît l'histoire de Veindel, se disait-il, il doit connaître la mienne." Pour s'en assurer, il déplaça brusquement la conversation.

—Comment savez-vous, dit-il, que Veindel a tué son père ?

M. Lefrançois s'attendait à cette question. Si son beau-frère ne la lui avait pas adressée, il aurait certainement de lui-même fait la réponse, qui devait lui servir à savoir si l'histoire du mannequin était vraie. Regardant son beau-frère bien en face :

—Par le général de Bécourt, répondit-il, qui a bien

voulu faire le voyage d'Étretat et aller chercher auprès de M. de Combes tous les renseignements.

M. d'Humbart soutint le regard du lieutenant.

Une lueur d'énergie lui dicta une déclaration catégorique qui rendrait toute explication impossible.

—S'il en est ainsi, dit-il, vous devez savoir pourquoi je ne puis pas dénoncer M. de Veindel ?

Et il laissa retomber lourdement sa tête.

Chose remarquable, depuis le jour où M. d'Humbart avait eu au Palais-de-Justice trois crises nerveuses successives à la vue des inscriptions fatidiques qui lui interdisaient tout espoir de salut, depuis ce jour, son mal terrible, manifestation physique du remords, avait disparu pour faire place à une prostration générale.

C'était bien réellement le châtiment qui commençait pour lui.

M. Lefrançois, en le voyant si abattu et si réellement malheureux, eut la générosité d'envelopper son aveu dans une protestation affectueuse.

—Je ne sais qu'une chose, dit-il, c'est que ma sœur vous a aimée et que sa mort doit être vengée.

Deux larmes coulèrent des yeux de M. d'Humbart. Ennu, touché, reconnaissant de tant de délicatesse, il ne put articuler que ce mot :

—Merci.

Le lieutenant lui prit sa main, qu'il sentit trembler dans la sienne.

—Cette mort sera vengée, je vous le jure. Demain, je tiendrai M. de Veindel au bout de mon épée, et Dieu aidant, j'ai la confiance de faire triompher le bon droit.

—Je ne veux pas que vous exposiez votre vie, dit vivement M. d'Humbart. C'est assez que vous ne m'accablerez pas de votre mépris !

Le lieutenant ne voulut pas relever cette dernière phrase. Il s'était promis de rendre le courage à cet homme qu'il voyait si profondément repentant.

—Vous oubliez, dit-il, que j'ai à rendre raison à M. de Veindel de la plus sanglante des injures et à le châtier pour des injures personnelles.

—Mais c'est un spadassin, il vous tuera ! . . .

—Non ; c'est un lâche. Lorsqu'il sentira en face de lui un homme résolu et calme, son habileté lui sera d'un bien mince secours. Ne craignez rien, je sais tenir une épée ! . . . M. de Veindel, hors d'état de nuire, qui donc pourrait s'opposer à votre liberté ?

—Moi ! . . . Depuis trop longtemps je mène une existence oisive . . . Ah ! tu veux être riche, indépendant ! . . . tu veux avoir tous les avantages de la fortune, le bien-être, la considération, une femme charmante et une maison respectée ! . . . Et tu crois qu'il suffit d'être habile ! . . . mais, malheureux, si le monde oublie, ta conscience veille ! . . .

M. d'Humbart était effrayant de pâleur, en faisant ainsi son acte de contrition.

En vain, son beau-frère voulut le calmer :

—Non, non, dit-il, vous savez tout, eh bien' je veux qu'au moins vous puissiez dire que j'ai cruellement expié ! . . . Il y a neuf ans que le comte est tombé foudroyé sous les sabots de mon cheval . . . Oh ! j'avais tout calculé avec une telle précision, une telle habileté, que M. de Combes, seûl, ce manique muet, n'a pas cru à un accident. Veindel, hélas ! n'avait pas été dupe, et c'est par là que mon châtiment a commencé. Cet homme empoisonné ma vie . . . Mais, n'eût-il pas été là, que j'aurais été tout aussi malheureux . . . Il n'est pas de sur que je n'aie été persuadé par le remords . . . Ma

femme si douce, si bonne, si aimante, je n'osais pas m'abandonner à sa tendresse ! Il y avait entre elle et moi cette horrible vision ! . . . Et cependant, c'est elle qui me rattachait à la vie ! . . . J'allais être père ! . . . Peut-être les caresses de mon enfant m'auraient fait oublier ! . . . J'ai osé l'espérer . . . Dieu m'a puni . . . Dieu est juste . . . Mais pourquoi me frapper dans ces innocentes créatures ! . . .

M. Lefrançois eut sous les yeux, en ce moment, la vivante image du maudit. Il se sentit envahi par une immense pitié.

—Oui, Dieu est juste ! dit-il. Il vous a frappé dans tout ce que vous aviez de plus cher au monde ; mais il vous réserve un devoir à accomplir, c'est de réparer vos fautes et de restituer. Vous recommencerez votre vie, et par le travail vous obtiendrez la paix de votre conscience . . . Du courage ! . . .

Les gardiens faisaient retirer les visiteurs. Il fallut se quitter.

Généreux jusqu'au bout, M. Lefrançois ouvrit les bras au malheureux, qui l'embrassa avec effusion, et qui s'éloigna ensuite en sanglotant, sans avoir pu prononcer une parole.

Cette triste scène, cette lamentable douleur firent sur le jeune officier une profonde impression ; il lui fut impossible de s'en rendre maître, car elle se traduisait par cette idée incessamment présente à son esprit :

—Il faut que je tue M. de Veindel.

## XVIII

Tous les acteurs du drame qui allait se dénouer en Belgique furent exacts au rendez-vous de la gare du Nord.

Un quart d'heure avant le départ du train de Bruxelles, ils se promenaient dans la salle des Pas-Perdus, divisés en deux groupes, augmenté chacun d'un chirurgien.

Seul, M. Veindel n'était pas arrivé.

Cette absence ne laissait pas que d'être extraordinaire, et des deux côtés on la commentait diversement.

—Morbleu, disait le général, si ce polisson fausse compagnie, je me charge d'aller lui tirer les oreilles en plein cercle. Je le ferai chasser ignominieusement, comme une bête immonde.

M. Lefrançois s'abstenu par bienséance de porter un jugement, mais il était vivement contrarié. Tuer M. de Veindel ou tout au moins le mettre hors d'état d'agir et de nuire, était pour lui une impérieuse nécessité.

Les témoins de M. de Veindel n'étaient pas dans de meilleures dispositions ; déjà même ils délibéraient sur la conduite à tenir : ils attendaient anxieux sur la porte de la gare, la montre à la main et scrutant toutes les voies, lorsqu'une voiture de maître, lancée au grand trot de deux chevaux, arriva par la rue de Dunkerque.

Les témoins de M. Lefrançois étaient également hors de la gare, pour savoir s'ils devaient partir ou rester.

Tous les assistants reconnurent la livrée et se regardèrent d'une certaine façon qui signifiait : quelle audace.

M. Lefrançois, lui, ne put retenir son indignation.

—C'est infâme ! s'écria-t-il, blême de colère.

En effet, M. de Veindel arrivait à un rendez-vous de cette gravité dans la voiture de la Saint-Gaudens, de la sœur de son adversaire, sœur répudiée, cela est vrai, mais qu'il aurait dû laisser à l'écart s'il avait eu le moindre sentiment de convenances.

Mais cet homme, lâche et sans vergogne, calculait tout ce qui pouvait blesser et irriter son ennemi, espérant mettre ainsi plus de chances de son côté.

La Saint-Gaudens, sa complice, avec cette inconscience dans le bien comme dans le mal, qui domine certaines femmes, avait cru faire acte de simple bravade en s'affichant ainsi.

Cependant, quand elle aperçut le lieutenant, la rougeur lui monta au front, elle se rejeta dans le fond de sa voiture et répondit à peine aux adieux de M. de Veindel. Elle n'eut rien de plus pressé que de repartir.

M. de Veindel, d'ailleurs, n'avait pas de temps à perdre,

La dernière minute était arrivée, les voyageurs ne seraient certainement pas partis, s'ils n'avaient pas retenu des coupés pendant la journée.

Ils n'avaient pas de bagages. Une paire d'épées dans chaque camp, une trousse pour chaque chirurgien. C'était tout.

Les voyageurs prirent place séparément, quatre par quatre, dans un coupé différent, et le train partit.

Les uns et les autres étaient préoccupés et, pour éviter de parler du duel, ils s'isolèrent chacun dans un coin et s'endormirent ou, tout au moins, firent semblant de dormir.

Il avait été convenu que, au lieu de s'arrêter à la frontière, où la présence de huit personnes éveillerait des soupçons, on pousserait jusqu'à Bruxelles.

La capitale de la Belgique est une grande ville où il est très facile de passer inaperçu. Le général avait télégraphié à un de ses amis de choisir un terrain et de tout préparer pour huit heures du matin.

Cet ami attendait les voyageurs à la gare, où le train arrive à cinq heures. Les témoins arrêtaient leurs dernières dispositions, et chacun des groupes se rendit dans hôtel voisin pour se reposer jusqu'à l'heure de la rencontre.

M. de Veindel déjeuna d'un bon appétit, par forfanterie sans doute.

M. Lefrançois, plus sage et moins soucieux de faire le bravache, alla prendre un bain et se contenta ensuite de manger deux biscuits trempés dans du vin de madère. Enfin le moment solennel arriva.

Tous les intéressés, sous la conduite du vieil ami du général, se rendirent dans un petit bois admirablement disposé pour en découdre.

Les arbres n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles; le temps était doux, le soleil levant était caché par de légers nuages, assez brumeux pour que les rayons n'éblouissent aucun des adversaires, trop menus pour que la pluie fût à craindre.

Le lieu du combat avait été choisi par un homme habitué aux armes. C'était un tout petit plateau plat, bien uni, dont le terrain battu permettrait toutes les attaques et toutes les ripostes.

Les témoins marquèrent les places, choisirent les épées et les mesurèrent.

Les adversaires prirent place et reçurent leur armes, après avoir serré les mains de leurs témoins. Le général, renouvelant une tradition touchante, avait embrassé solennellement et comme béni son jeune ami, ce qui fit monter au cerveau de M. de Veindel un flux de sang et de rage.

Tous les préparatifs étant réguliers, le général, en sa qualité de doyen d'âge, prononça le sacramentel.

—Allez, messieurs!

Les fers furent croisés.

Mais aussitôt M. de Veindel, abaissant son épée, dit :  
—J'ai une condition à vous proposer, monsieur.

Les témoins se rapprochèrent pour interposer leur autorité.

M. Lefrançois vit le mouvement et, craignant quelque discussion, s'empressa de répondre :

Bien qu'il soit malséant de parler les armes à la main, dites, monsieur.

M. de Veindel, irrité par ces paroles qui contenaient à la fois une leçon et une preuve de mépris, ajouta d'un ton de menace :

—C'est que celui des adversaires qui désarmera l'autre aura le droit de le tuer.

—Vous êtes un misérable, monsieur, ajouta le lieutenant. Mais je ne recule jamais sur le terrain... allez!

Et avant que les témoins eussent eu le temps d'intervenir, les épées furent croisées de nouveau.

Le général tiraillait ses moustaches avec fureur et regardait les témoins de M. de Veindel de telle façon qu'ils s'empressèrent de protester sur l'honneur de leur ignorance déclarant qu'ils n'auraient pas consenti à l'assister.

Cela calma un peu le vieux brave, qui se mit à suivre avec attention le cliquetis des armes.

Les deux adversaires étaient d'égale force. En ce moment, ils ne cherchaient qu'à s'enlever mutuellement leur épée.

Tout à coup, un cri rauque sortit du gosier de M. de Veindel.

Son arme venait d'être envoyée à dix mètres.

Et M. Lefrançois marchait sur lui l'épée haute et menaçante.

Les témoins se rapprochèrent de nouveau, haletants de curiosité cette fois.

Ils savaient bien que le lieutenant était trop réellement courageux pour profiter de son avantage, et ils étaient désireux de ne rien perdre des suites de cet incident, qu'ils n'avaient pu empêcher.

M. Lefrançois, l'épée sur la gorge de son adversaire, dit :

—J'ai le droit de vous tuer.

M. de Veindel, pâle comme un mort, répondit d'une voix tremblante :

—Oui, frappez...

L'officier, sans abandonner son attitude menaçante :

—Croyez-vous donc que je sois un assassin?...

Ecoutez, messieurs, et apprenez à connaître cet homme...

M. de Veindel, le viveur, l'élégant cavalier, le beau joueur, savez-vous ce qu'il a fait?... Il est entré dans la vie en commettant le plus monstrueux des crimes...

Il a tué son père, qu'il a précipité du haut d'une falaise d'Étretat...

—Tu mens! hurra le misérable... tu mens!

—M. de Veindel, reprit l'officier sans s'arrêter à cette insulte, M. de Veindel, que vous traitiez en homme d'honneur, est devenu l'instrument d'une femme perdue de vices et aveuglée par la haine... Il a essayé de détourner de ses devoirs d'épouse la femme de son ami, M. d'Humbart... Cette femme avait été témoin de son crime... Liée par un serment, elle s'était tue, mais pour repousser le séducteur, elle a eu l'imprudence de l'appeler parricide... M. de Veindel que voilà est l'assassin de Mme d'Humbart...

Les paroles vibrantes du lieutenant étaient autant de sanglantes injures qui frappaient en plein visage son indigne adversaire... Celui-ci écuma de rage, ses yeux s'injectaient de sang, il piétinait sur place, ses dents étaient convulsivement serrées, il était hideux.

Impassible, mais les regards fixés sur M. de Veindel et l'épée droite, bien décidé à arrêter net toute attaque, M. Lefrançois continuait :

— Ce fanfaron, ce brava, ce bretteur, n'a de courage que contre les femmes sans défense. Il a grossièrement insulté ma fiancée... Enfin, il n'y a qu'un instant, il a posé les conditions que vous savez. Cet homme est lâche... Regardez-le... Son cœur de boue se réjouit des révélations que je fais... Il espère avoir la vie sauve, en échange de ces injures... Lâche !... reprenez donc votre épée, si vous l'osez !...

En disant ces derniers mots, M. Lefrançois, se servant de son arme comme d'un fouet, sangla le visage de M. de Veindel d'un coup sec qui laissa sur sa joue une marque rouge.

M. de Veindel bondit sous ce dernier outrage.

Affolé, hors de lui, il se précipita sur son épée, et hurlant comme une bête fauve, se rua furieux, tête baissée. M. de Veindel avait eu raison d'annoncer que ce duel serait émouvant.

Les témoins, dont le rôle avait été si subitement annihilé, suivaient les mouvements de ces deux hommes avec une indicible perplexité. Tous les vœux étaient pour M. Lefrançois, et cependant nul ne pouvait prévoir ce qui arriverait si le jeune officier se laissait surprendre par son adversaire, dont l'action ressemblait à la folie furieuse d'un taureau harcelé et traqué sans merci par les picadores.

Fort heureusement, le lieutenant n'avait perdu ni son sang-froid, ni sa présence d'esprit.

Il fit un saut de côté pour éviter la furibonde attaque de M. de Veindel, dont l'élan avait été si violent qu'il s'arrêta seulement contre les arbres.

Il revint aussitôt l'épée haute dans une pose à peu près régulière. M. Lefrançois le reçut en bonne garde.

Les fers se croisèrent de nouveau, et le duel recommença.

Le froissement des armes rendit à M. de Veindel, sinon son calme, du moins son habileté. Il poussa coup sur coup deux ou trois bottes terribles. Le lieutenant les para avec une admirable dextérité, et, prenant l'offensive, il atteignit par un coup droit son adversaire en pleine poitrine.

M. de Veindel était si animé par la lutte qu'il chancela quelques instants avant de tomber.

Bientôt il s'affaissa sur lui-même... Il était mort...

Les chirurgiens ne purent que constater le fatal dénouement de ce duel, dont la nouvelle se répandit rapidement dans Bruxelles, malgré tout le soin que les intéressés mirent à le tenir secret.

Il y avait eu mort d'homme : la justice dut intervenir. Mais, comme en matière de duel l'extradition n'est pas autorisée, M. Lefrançois ne fut nullement inquiété.

Après avoir percuté de part en part son adversaire, il reprit le premier train de Paris avec ses témoins, et n'hésita pas à être hors du territoire belge.

En route, le général ne tarit pas de compliments et de félicitations. Il était fier de son jeune ami.

— Vous m'avez rajeuni de dix ans, lui disait-il. Je me croyais aguerri contre toute émotion. Mais morbleu ! j'ai été remué jusqu'au plus profond de mon cœur. S'il vous était arrivé malheur, ma parole, j'aurais pris mon épée pour vous venger.

M. Lefrançois souriait tristement, en recevant les manifestations sympathiques de ses amis.

— C'est égal, disait-il. j'aurai longtemps devant mes

yeux cette scène de mort. Ce misérable Veindel ne mérite certainement aucun regret, de même qu'il est indigne de toute pitié... N'importe !...

Le brave et loyal officier avait trop de cœur pour se réjouir de la mort de son ennemi.

D'ailleurs, sa pensée franchissait l'espace et se reportait vers le petit appartement du square Montholon, où sa fiancée l'attendait et où il pouvait la rejoindre au plus tôt à six heures du soir.

Il ne lui avait rien dit, pas même qu'il s'absenterait, craignant de lui donner quelque inquiétude. Sans doute, il s'y attendait et l'espérant même, Marguerite lui reprocherait de l'avoir abandonnée pendant vingt-quatre heures. Dans son imagination, il la voyait souriante de bonheur, bien qu'elle voulût paraître fâchée. Enchantements de l'amour pur et heureux ! Le jeune officier venait d'échapper à un grand péril. Sa vie avait été sérieusement en danger, et de toutes les conséquences de ce duel qui allait changer la face de la ténébreuse affaire à laquelle il était mêlé, il ne voyait, en ce moment, que l'impatience de sa fiancée.

Le chemin de fer lui paraissait marcher avec une lenteur désespérante ; il avait des distractions qu'il ne fut pas maître de cacher ; le général en comprit la cause et prit alors un malin plaisir à l'obliger à parler ; puis, par un détour il amena la conversation sur l'amour, et il eût des paroles émuës pour exprimer l'anxiété qu'éprouve un homme au moment où, en allant sur le terrain, il quitte peut-être pour toujours la femme qu'il adore.

— N'est-ce pas, lieutenant, dit-il, que vous avez envoyé en esprit un baiser à votre fiancée en croisant le fer ?

Cette interpellation directe répondait trop bien à sa pensée pour que M. Lefrançois ne laissât pas parler son cœur.

Avec un charme communicatif et une nervette émue, il raconta ses impressions, ses craintes, ses tourments. Il fut éloquent, passionné, et le chirurgien lui-même, qui avait commencé par sourire, sentit les larmes mouiller ses paupières.

Si l'amourette prête à rire, l'amour vrai s'impese au respect et à l'admiration de tous.

Les mains de ses compagnons de voyage se tendirent vers lui, et, M. Lefrançois reçut les vœux les plus sincères pour son bonheur futur.

C'est dans ces dispositions qu'il arriva à Paris.

Pendant que ses amis allaient faire préparer un dîner au restaurant, il courut au square Montholon.

Trop pressé de voir Marguerite pour perdre du temps à s'informer de ce qui avait pu survenir, il monta directement à son appartement.

Il entra doucement, se faisant une joie de surprendre la jeune fille, et cherchant un prétexte qui lui servit au début pour expliquer son retard...

Toutes les portes intérieures de l'appartement étaient ouvertes.

M. Lefrançois reçut au cœur une violente émotion quand il vit au milieu de leur petit salon Marguerite et Mme Morand à genoux, en prières.

— Qu'arrive-t-il ? qu'avez-vous ? dit-il.

A sa voix, Marguerite se releva en poussant un petit cri aigu, et se précipita dans ses bras.

— Sauvé ! s'écria-t-elle.

Et elle s'évanouit.

## XIX

M. Lefrançois ne se rendait pas compte de ce qui avait pu se produire pendant la journée, de nature à motiver une aussi poignante anxiété.

Son premier soin fut de rappeler à la vie sa chère Marguerite.

Il l'assit sur une chaise longue et, aidé de Mme Morand, il lui fit respirer des sels : avec cette inépuisable abondance de paroles qui caractérise chez certaines natures les violentes crises de douleur morale, il la supplia de revenir à elle.

La jeune fille rouvrit bientôt les yeux. Son fiancé était à ses pieds. Elle entoura sa tête de ses deux bras et le considéra longuement d'un inexprimable regard de tendresse et de sécurité.

— C'est toi, c'est bien toi, disait-elle. Tu m'es rendu... J'ai prié avec tant de ferveur que Dieu m'a exaucée... Laisse-moi bien m'assurer que je ne me trompe pas...

Et elle lui prenait la tête à deux mains.

— Ah ! j'ai bien souffert, reprit-elle, mais c'est fini. Te voilà ; je suis heureuse.

Puis tout à coup changeant de ton :

— Méchant, qui n'a pas eu confiance en moi !

Le lieutenant se laissait bercer par la douce et enivrante musique de ces paroles. Il craignait, en parlant, de rompre le charme. Cependant, une pensée se représentait obstinément à son esprit : comment et par qui Marguerite avait-elle été avertie ?

— Tu savais donc ? demanda-t-il.

— Oui...

— Par qui ? j'avais donné des ordres très sévères.

— Oh ! ne les accuse pas. J'aurais agi comme eux... Hier soir, une dame est venue me chercher de la part d'un vieillard de mes papiers qui se mourait et qui demandait à me voir... On l'a laissée monter...

— Quelle heure était-il ?

— Huit heures et demie.

— Et comment était cette dame ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Attends donc, impatient... Elle arrive, somme... Mme Morand, avant d'ouvrir, prend les précautions habituelles... Une douce voix répond à ses questions : "C'est une œuvre de charité." On introduit la dame... Elle était entièrement vêtue de noir, simplement, mais richement mise. Un voile épais cachait sa figure... Elle me parle du vieillard, et me décrit son agonie et son délire avec tant d'émotion, que j'ai tout de suite prié madame Morand de m'accompagner...

— Et elle est allée avec toi ?

— Oui, fort heureusement... Une belle voiture attendait à la porte... Nous y sommes montées toutes les trois. Aussitôt la voiture a descendu rapidement la rue de La Fayette. "Mais ce n'est pas par là ! me suis-je écriée. Le pauvre vieillard demeure rue Bellefonds." Alors la belle dame m'a dit : "Cela est vrai, mon enfant, mais une autre personne, qui vous est bien plus chère, est en danger, et dans votre intérêt je suis venue vous chercher, afin que, par votre influence, il ne s'expose pas à mourir."

J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de toi. "M. Lefrançois, me suis-je écriée, oh ! parlez madame, où est-il ? que lui arrive-t-il ? Allons vite."

Elle m'a expliqué alors que tu devais te battre avec M. de Veindel : que ce misérable était un spadassin, et que

tu serais tué... j'ai perdu la tête, et, pour te trouver, je serais allée je ne sais où...

M. Lefrançois, en écoutant ce récit, frémissait de colère.

— L'infâme créature ! murmurait-il. Pourvu qu'elle n'ait pas à tout jamais compromis cette enfant !

Et tout haut :

— Où êtes-vous allée, ma chère Marguerite ? dis-moi bien tout, je t'en supplie.

Tout, oui, tout, répondit-elle. Si j'ai commis une faute, je t'en demande pardon, mais je croyais bien faire. D'abord, nous sommes allées chez M. d'Humbart, puis chez le général de Bécourt. Aux deux endroits nous avons trouvé des serviteurs qui avaient la raideur militaire, l'un jeune, l'autre vieux ; ils n'ont rien voulu dire. En sortant de chez le général, la dame m'a dit : "Je crains bien qu'il ne soit trop tard. Il nous reste une espérance, c'est de trouver tout le monde à l'Opéra. C'est là, j'en suis sûre, que les témoins ont dû se réunir." Nous allons à l'Opéra. La dame me fait entrer dans une loge, en me recommandant de bien regarder partout... Je cherche, je cherche inutilement...

— Et tu n'as rien remarqué d'extraordinaire dans la salle ? Tu n'as pas vu des lunettes se diriger du côté de la loge ?

— Non. J'étais trop occupée.

— Après ?

— Quand le rideau a été baissé, nous sommes allées dans une longue salle toute dorée, où un grand nombre d'hommes et de femmes se promenaient. La dame m'a dit : "C'est le foyer. Nous devons les retrouver ici." J'étais toute honteuse. Il me semblait que tout d'abord que c'était à cause de ma toilette beaucoup trop simple au milieu de ces femmes décolletées, ou toutes au moins en habit de gala. Bientôt je me suis aperçue que les jeunes gens me regardaient insolemment, et braquaient sur moi avec persistance leur pince-nez. Puis, j'ai entendu quelques exclamations qui m'ont fait rougir. "Belle fille, disait l'un." — "Eh ! eh !" ricanaient un autre. Enfin, j'ai compris que j'avais été entraînée dans un guet-apens. Un monsieur en nous croisant, a dit assez haut pour que j'entende la phrase tout entière : "Bravo ! la Saint-Gaudens produit enfin son successeur !" La colère et la honte me suffoquaient. J'ai retiré brusquement ma main qui s'appuyait sur le bras qu'elle m'avait offert pour me guider dans cette foule élégante, et, me plaçant bien en face d'elle : — "Ah ! vous êtes la Saint-Gaudens. Ah ! vous m'avez trompée et vous m'avez attiré ici pour faire croire que je suis aussi infâme que vous !..." Je parlais haut et ferme, et en présence, de mon énergique protestation, cette femme tremblait. Un groupe s'était formé autour de nous. J'ai repris : "Cette femme est une vile créature... Elle s'est donnée pour une dame de charité afin de me compromettre, moi la fiancée d'un honnête homme qu'elle disait en danger !" Elle a voulu répondre et m'insulter, sans doute ; mais un murmure s'est élevé contre elle, et elle s'est enfuie en baissant la tête. J'étais dans un état d'exaltation que tu dois comprendre, et, cependant, j'entendais tout ce qu'on disait autour de moi. Un mot m'a frappée en plein cœur. Un monsieur parlait tout près de moi. Ces mots sont venus jusqu'à moi : "...Duel de Veindel avec le frère de la Saint-Gaudens." Alors j'ai tout oublié, le monde, l'Opéra, tout, et je suis allée à ce monsieur, le suppliant, les larmes aux yeux, de me dire la vérité. Il m'a appris que vous étiez parti pour la Belgique, et il s'est mis à expliquer aux personnes attroupées le sens de cette scène et le rôle

infâme que la Saint-Gaudens avait joué. Moi, je n'ai pas voulu rester davantage. J'avais le cœur trop oppressé et je sentais les larmes qui m'étouffaient. J'ai entraîné Mine Morand, et nous sommes revenues à la maison. Nous avons passé toutes les deux la nuit en prières, et pendant toute la journée nous avons pleuré et prié. Voilà, mon ami, la vérité, toute la vérité.

M. Lefrançois restait sombre et taciturne. La jeune fille, se méprenant sur la signification de son attitude, lui dit en pleurant :

— Pardonnez-moi, mon ami, je ne savais pas qui était cette femme ni dans quel piège elle m'attirait.

— Te pardonner, Marguerite ! Oh ! mon amie, ma fiancée, ma femme ! Est-ce que le souffle impur de cette misérable peut ternir ta vertu et ton innocence ! Tu es courageuse et tu es pure... Tu as agi avec une noble fierté... Je t'en aimerai davantage encore si cela était possible !

Puis, se redressant et se promenant fiévreusement dans la petite salle :

— Et ne pouvoir rien, rien contre cette drôlesse, parce que c'est une femme !... N'est-ce pas la plus venimeuse et la plus fourbe des créatures ?... Mais c'est une femme, et il n'est pas permis de la châtier ; on se ferait montrer du doigt et il se trouverait des imbéciles pour dire : " Le lâche qui soufflette une femme ! " Eh quoi ! parce qu'une créature humaine porte une robe, un faux chignon et des boucles d'oreilles, elle pourra impunément insulter, injurier, calomnier ; on la laisserait salir de sa bave immonde les jeunes filles et les perdre de réputation... Non ! non ! C'est inique et c'est absurde !... Oh ! que jamais cette Saint-Gaudens ne se trouve sur mon passage !... J'oublierai tout, qu'elle est femme et qu'elle est, ou plutôt qu'elle a été ma sœur, et je jure Dieu de la réduire à tout jamais au silence et au respect !

Marguerite dut calmer l'exaltation du lieutenant ; elle intercédait pour la femme qui avait voulu la perdre, disant :

— Peut-être n'a-t-elle pas eu l'intention de me compromettre, et était-elle réellement inquiète pour toi ou pour l'autre ?

— Tu ne connais pas cette méchante femme... C'est elle-même qui est venue accompagner M. de Veindel au chemin de fer à huit heures... Elle avait donc prémédité ce qu'elle a fait... Je veux qu'elle en soit punie.

— Eh bien ! je lui pardonne, moi, dit Marguerite. Te voilà, tu m'es rendu ; je suis heureuse... A ton tour, dis-moi ce qui s'est passé...

Le lieutenant raconta brièvement le duel, et les deux amoureux reprirent bientôt leur douce cantilène d'amour et leurs rêves de bonheur.

## XX

Le temps s'écoulait rapide, et les témoins attendaient en maugréant dans un cabinet du Café Anglais. Le général, surtout, était d'une humeur massacrante. Pour rien au monde il ne laissait d'habitude réchauffer son dîner, et déjà le maître d'hôtel avait averti que tout était prêt.

— Les amoureux ! répétait-il. Parce qu'ils sont jeunes et bien portants, ils se contentent volontiers d'un sourire ou d'un baiser... Ah ! tant pis pour lui... Il n'y a pas de raison pour que cela en finisse... A table...

Il fit servir, et les convives, après avoir fait pour la forme quelques objections sacrifièrent leur ami.

Bien leur en prit, car M. Lefrançois n'arriva qu'une heure plus tard.

Son étonnement fut grand quand il vit ses témoins savourer leur café. De très bonne foi, il croyait n'être pas resté plus d'un quart d'heure.

Sa préoccupation était telle, au surplus, qu'en sortant de chez Marguerite il n'avait pas vu la Saint-Gaudens, dont la tête sortait toute entière de sa voiture.

Elle voulait attirer l'attention du lieutenant, au risque de se voir traitée par lui comme elle sentait très bien qu'elle méritait de l'être.

— Mais, se disait-elle, en public on n'osera pas faire du scandale ; je le ferai monter dans la voiture, et je saurai le résultat du duel.

Elle espérait que Marguerite le verrait de sa fenêtre et que sa jalousie serait excitée. Double avantage !

Le lieutenant ayant passé sans la voir, il lui restait la ressource extrême de l'appeler. Mais, pour la première fois de sa vie, l'audace lui fit défaut. Sans se rendre bien compte de ce sentiment, elle craignait son frère, dont elle connaissait—par l'expérience de M. de Veindel—et l'emportement et l'indomptable énergie.

Au surplus, une transformation s'opérait chez cette femme. Elle comprenait qu'elle succomberait dans la lutte qu'elle avait entreprise.

— Puisque mon frère est revenu vivant, se disait-elle encore, c'est que Veindel a été tué ou tout au moins mortellement blessé... Aucun de ses témoins n'est de retour... Bien plus, il ne m'ont pas expédié de dépêche... Il est mort !... La vengeance m'échappe...

Certes, elle ne regrettait pas M. de Veindel, qui n'avait été pour elle qu'un instrument. Ce qui l'irritait et ce qui la faisait trembler, c'est qu'elle était battue. Cette femme n'avait qu'une passion : la vanité ; qu'une joie : la vengeance ; qu'une émotion : la haine.

Jusqu'à là, elle avait toujours triomphé. Ce qu'elle avait voulu s'était réalisé. Les hommes, les plus marquants avaient été plus ou moins longtemps soumis à ses caprices. Elle avait inspiré de folles passions ; elle avait eu des insolences que les plus altiers personnages avaient supportées ; des exigences auxquelles s'étaient pliés des hommes d'une farouche indépendance ; elle pouvait se croire toute puissante, et voilà que son empire subissait coup sur coup des échecs indéniables.

Et cependant ce n'était pas la colère qui la dominait.

Semblable à ces femmes qui aiment à être battues, elle serait devenue humble et repentante en présence de son frère. En elle-même, elle reconnaissait sa supériorité. Après avoir tout tenté contre lui, elle voulait maintenant faire amende honorable et se mettre à sa discrétion.

Voilà pourquoi elle n'osa pas l'appeler de peur de recevoir une telle rebuffade qu'il lui fût impossible de s'en relever. Et puis, de même qu'elle avait espéré piquer la jalousie de Marguerite, elle craignit de la rendre témoin de son humiliation.

Elle laissa donc s'éloigner le lieutenant et donna l'ordre au cocher de ne pas le perdre de vue et le suivre partout où il irait.

Arrivée devant le Café Anglais, elle eut l'idée de se présenter devant lui ; mais là encore elle eut peur. Sans doute ses témoins l'y attendaient et sans doute aussi elle recevrait de justes mais cruels reproches.

Elle se résigna à attendre. Seulement, pour ne pas

attirer l'attention des hommes de son monde, nombreux dans ces parages et qui tous connaissaient ses voitures et sa livrée, elle renvoya son coupe et se tapit dans un simple fiacre.

Longtemps, bien longtemps, cette femme altière se morfondit.

Le lieutenant accepta gaiement les quolibets de ses amis, et on l'obligea à dîner. Il ne toucha que légèrement les mets qu'on lui servit, et fit bien plus honneur à la conversation qu'à la cuisine du *Café Anglais*.

Enfin, vers onze heures, ils sortirent tous ensemble du restaurant et descendirent à pied jusqu'à la Madeleine.

Là, on se sépara.

Le général de Bécourt et le chirurgien militaire habitant le même quartier firent route ensemble. Le capitaine remonta le boulevard. Quant à M. Lefrançois, il se dirigea vers le domicile de son beau-frère, boulevard Mallesherbes.

Le fiacre ne l'avait pas quitté. Quand elle fut bien convaincue que le lieutenant allait être seul, Mme. de Saint-Gaudens résolut de brûler ses vaisseaux et d'attaquer l'ennemi en face.

Elle ordonna au cocher de dépasser la maison de M. d'Humbart, ayant payé les heures de sa longue station, elle redescendit le boulevard et calcula sa marche de manière à se trouver en présence du lieutenant lorsque celui-ci arriverait à la porte.

Son voile épais était soigneusement tiré sur son visage.

M. Lefrançois ne la reconnut pas lorsqu'elle lui dit à mi-voix :

—M. Lefrançois, soyez assez bon pour m'accorder cinq minutes d'entretien.

Les rencontres de ce genre, à pareille heure, si elles ne sont pas rares à Paris, n'inspirent généralement pas une grande confiance.

—Je regrette de ne pouvoir vous écouter, dit l'officier, il est tard et je suis trop pressé.

—Je vous en supplie, reprit la dame. Il s'agit des affaires de M. d'Humbart.

Le lieutenant commençait à comprendre. La colère bouillonnait en lui.

—Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il brutalement.

—Je suis ta sœur.

M. Lefrançois lui prit le poignet qu'il serra à le broyer :

—Misérable ! s'écria-t-il.

—Tu me tueras si, tu veux, mais écoute-moi, dit la Saint-Gaudens d'une voix humble.

—Soit, j'aime autant en finir tout de suite.

Et il la fit pénétrer dans l'hôtel, au grand ébahissement du concierge, qui ne reconnaissait plus son exemplaire locataire.

La Saint-Gaudens n'était nullement rassurée. Elle avait cent motifs de craintes sérieuses. Mais elle se savait habile à prendre tous les rôles, et puis elle comptait beaucoup sur le sentiment de respect ou tout au moins de pitié qui porte les français à ne pas accabler une femme, quels que soient ses torts.

M. Lefrançois la fit entrer dans le salon où Mme d'Humbart avait été frappée, et la conduisit devant la petite table qui avait servi à l'assassin pour tuer la malheureuse femme.

Quand son fidèle serviteur, après avoir apporté les lampes, se fut retiré

—Que me voulez-vous ? dit-il... Vous méditez sans doute quelque nouvelle infâmie... Je vous avertis que

je suis à bout de patience. Votre plus récent cadavre a été jeté sur cette table... Je vous écoute.

—Oh ! mon frère ! s'écria-t-elle, en sanglotant et en se précipitant à genoux.

—Pas de comédie, pas de larmes, pas de drame, reprit-il : parlez, et faites vite.

—J'ai été bien coupable, et je mérite tout votre mépris... Maudissez-moi, repoussez-moi, mais qu'il me soit permis au moins d'espérer que je pourrai obtenir votre pardon.

—Tenez, voulez-vous que je vous dise tout de suite ce que vous voulez ? C'est de savoir comment s'est terminé le duel de Bruxelles...

La Saint-Gaudens se redressa superbe d'insolence et de cynisme. Son attitude et son regard signifiaient :

—Pouvez-vous me croire assez sotté pour me soumettre à un tel homme ?

Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle reprit aussitôt son air humble et repentant :

—Si vous l'avez tué, c'est Dieu qui est juste. Cet homme était infâme et vil. Je me suis servi de lui. C'est un instrument que vous avez brisé... Eh bien ! après ? je m'avoue vaincue et je demande grâce.

M. Lefrançois resta quelques instants sans répondre, absorbé dans ses réflexions. Il ne se rendait pas compte du but que poursuivait la Saint-Gaudens.

Elle, cependant, eut à un mouvement de pitié, et se pencha sur son épaule.

—Oh ! ne me touchez pas, s'écria-t-il en se reculant. Entre vous et moi, il y aura toujours une barrière infranchissable. Vous avez fait couler trop de sang, madame !...

—Mon Dieu ! mon Dieu ! disait la Saint-Gaudens qui se tordait les mains de désespoir... Comment lui prouver mon repentir !...

—Comment, misérable !... Hier encore au moment où vous veniez de conduire M. de Veindel afin de lui donner vos derniers conseils, espérant que je resterais en Belgique, vous avez essayé de compromettre ma fiancée, une enfant naïve et chaste... Vous vous disiez : "Lefrançois sera tué... Marguerite le pleurera pendant plus ou moins longtemps, mais j'aurai le droit d'entrer chez elle et, tôt ou tard, ce sera pour moi une très belle proie." Ah ! tenez, je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas déjà tué !...

—Oui, reprit-elle, oui, j'avais fait ce calcul. Oui, je voulais anéantir jusqu'au dernier tous ceux qui de près ou de loin tiennent à la famille... Oui, je suis infâme... C'est que je ne croyais qu'au crime, c'est que je ne connaissais pas la vertu... J'ai vu Marguerite, et elle m'a écrasé de sa sublime indignation... Et maintenant, avant de rentrer à tout jamais dans l'ombre et dans l'obscurité je veux vous faire ma confession générale.

La Saint-Gaudens rappela l'histoire de son abominable jeunesse, et arriva rapidement à l'assassinat de Mme d'Humbart.

—Je haïssais, dit-elle d'une haine terrible, notre sœur Emilie. Je la haïssais parce qu'elle était respectée, tranquille et calme dans son bonheur. Je m'étais juré de détruire cet intérieur si bien uni... Et c'était M. de Veindel qui devait me servir à tenir mon serment... M. de Veindel dominait M. d'Humbart, parce qu'il connaissait le cadavre du comte de Bertillon ; mais il n'avait pas accès... Il ne fallait cependant qu'une occasion favorable... M. de Veindel avait soustrait à Emilie, lors de sa fuite précipitée d'Étretat, un album dans lequel se

trouvait une lettre qui pouvait, jusqu'à un certain point, la compromettre aux yeux de son mari... Elle avait dit à M. de Veindel : "Je ne vous reverrai que le jour où vous vous ferez précéder de cet album." Tout avait été préparé ; j'avais fait faire une fausse barbe, espérant que M. de Veindel serait assez habile pour entraîner Émilie hors du domicile conjugal, en lui apprenant le meurtre de M. de Bertillon. Je faisais ce rêve insensé d'un enlèvement... Ces choses-là n'arrivent qu'une fois dans la vie... Lorsque M. d'Humbart s'engagea dans la fatale discussion relative à Troppmann, M. de Veindel eut le moment opportun. Il s'introduisit ici, se faisant en effet précéder de l'album... Émilie tint sa promesse, et le reçut... Il fut vif, pressant, lui rappela leurs quasi-promesses d'amour d'autrefois... Elle le repoussa avec la calme et froide raison de l'honnête femme... Il devint plus hardi... Elle lui ordonna de sortir... Alors, dévoilant ses batteries, il lui raconta la scène du cercle, lui dit qu'elle était en danger de mort... Impassible et hautaine, elle répondit : "Vous mentez..." Il lui raconta le meurtre du comte de Bertillon, et voulut l'enlever de force... Elle lui cria : "Arrière, parricide !" et se réfugia dans le cabinet de son mari, détacha de la panoplie un petit, mais solide poignard, résolue à se défendre... Une lutte s'engagea entre eux... M. de Veindel, vous le savez, est un très fort duelliste : il connaît toutes les ruses et toutes les parades. Émilie se défendit héroïquement, et vint s'affaïsser là, sur ce bureau. Le crime que M. de Veindel croyait enfoui au plus profond de l'Océan pouvait être divulgué... Il a frappé notre malheureuse sœur d'une main sûre... Cet homme est de marbre... Il faut qu'il ait rencontré un courage comme le vôtre pour succomber... Avant de sortir de cette maison, il n'a pas oublié son déguisement, et, ayant soin de laisser l'album afin que si la justice découvrirait la lettre cette pièce servirait à accuser le mari, il revint tout aussitôt m'apprendre le résultat de son expédition... J'ai eu l'effroyable courage de m'en réjouir... Et pour continuer jusqu'au bout mon œuvre de destruction j'ai entrepris la guerre acharnée dont vous êtes sorti victorieux... Encore une fois, grâce !

En disant ces derniers mots, la Saint-Gaudens était de nouveau tombée à genoux.

—Vous croyez, dit M. Lefrançois, qu'il suffit de manifester un repentir vrai ou faux pour obtenir le pardon?... D'ailleurs, qui me garantit votre sincérité?... Ne suis-je pas en droit de croire que vous tentez d'endormir ma vigilance pour avoir le temps de chercher un autre allié, je veux dire un autre complice ?

—Mettez-moi donc à l'épreuve, s'écria Mme de Saint-Gaudens avec une joie contenue : elle comprenait que son frère faiblissait.

—Soit : j'exige d'abord que vous répétiez au juge d'instruction ce que vous venez de me dire, afin que M. d'Humbart soit délivré. Il est bien entendu que vous ne parlerez pas du comte de Bertillon.

—Je le ferai, au risque de me compromettre.

—Prenez garde ! et ne vous engagez pas à la légère. Dès demain, le juge sera averti et vous serez mandée auprès de lui.

—Je suis bien décidée.

—Vous partirez ensuite pour l'étranger et vous briserez avec Paris toute espèce de relation.

—Je vous obéirai.

—C'est bien. Vous pouvez vous retirer. Demain, vous serez mise à l'épreuve. Mais, si vous hésitez, si vous ter-

giversez, si vous ne tenez pas largement votre promesse, je vous jure que je vous retrouverai et que je saurai vous châtier.

Mme de Saint-Gaudens se dirigea vers la porte du salon sans oser répliquer.

Avant de sortir, cependant, elle fit de nouveau le serment de changer de vie et de réparer ses fautes, autant qu'il était en son pouvoir, et M. Lefrançois se laissa retomber dans un fauteuil en murmurant :

—Dieu veuille qu'elle n'ait pas menti !

## XXI

M. Lefrançois s'était promis de faire dès le matin des démarches pour obtenir l'autorisation de voir M. d'Humbart. Il était même décidé, si cela était nécessaire, à faire des révélations sans l'avoir consulté.

Mais il ne fut pas obligé de solliciter une faveur. A la première heure, un garçon de service de la prison frappait à sa porte, porteur d'une lettre ainsi conçue :

" Mon cher beau-frère,

" Si, comme je l'espère, vous êtes de retour, venez me voir, toute affaire cessante. M. le directeur a bien voulu me promettre que vous seriez admis sur le champ.

" Je suis à l'infirmerie depuis hier, et je me sens mourir. Venez vite : c'est à vous que je dois et je veux confier mes dernières volontés.

" E. D'HUMBART."

Le directeur avait apostillé ce billet par ces mots :

" Je confirme la lettre ci-dessus et donne avis à M. Lefrançois que, dans mon opinion, le détenu ne vivra pas deux jours."

Le lieutenant s'habilla en toute hâte et courut à Mazas. Ni M. d'Humbart ni le directeur de la prison n'avaient exagéré. Le mal avait fait de rapides progrès. Cet homme n'avait plus de ressort vital, pour ainsi dire. S'il vivait encore, c'était par suite d'une sorte d'impulsion et de vitesse acquise. Tel un wagon détaché que le vent ait poussé sur une pente fortement accusée, après l'avoir descendue avec une rapidité vertigineuse, peut encore suivre pendant quelques mètres les rails à la montée ; mais il ne tarde pas à s'arrêter et à redescendre pour s'immobiliser définitivement.

En deux jours, la décomposition de la figure, l'amaigrissement du corps, l'agrandissement des yeux, la transparence de la peau, la froideur mate des extrémités, s'étaient nettement déclarés.

M. d'Humbart ne s'était pas plaint cependant. Il espérait vivre assez longtemps pour revoir son beau-frère et pour lui faire connaître ses dispositions.

Ce fut un gardien qui, ayant pitié de cette triste situation, conseilla à M. d'Humbart de faire une demande pour l'infirmerie.

Si vous désirez voir quelqu'un, lui dit ce brave homme, cela vous sera plus facilement accordé.

Cette considération décida M. d'Humbart. Il se savait déjà frappé à mort ; eût-il conservé quelque illusion, l'attitude des médecins, la curiosité dont il était l'objet de la part de tous, les attentions qu'on lui prodiguait, ne lui eussent pas permis la moindre espérance.

Un homme qui va mourir inspire toujours de la commisération. M. d'Humbart était de plus considéré com-

me un sujet physiologique. La vie se retirait de lui graduellement et par une décroissance appréciable.

Il ne souffrait pas et c'est la seule consolation qui lui restait, car il se voyait bien dépérir lui-même.

Lorsque M. Lefrançois se présenta à Mazas, le directeur le pria de monter à son cabinet ; il lui dépeignit l'état de M. d'Humbart, lui recommandant d'éviter de lui donner de violentes secousses morales.

—La justice est avertie de la mort certaine de M. d'Humbart, dit-il, et j'ai toute latitude pour agir suivant les circonstances, sans toutefois enfreindre les règlements.

Quelle que fut l'imagination du jeune officier, elle avait été bien loin de lui représenter la réalité. Il ne put retenir un mouvement de terreur, en apercevant son beau-frère, hâve, dé harné ; on l'avait assis sur son séant dans un lit de l'infirmierie.

—N'est-ce pas que je ne me suis pas trompé, dit-il d'une voix encore assez forte... Je vais mourir.

—Chassez ces funèbres pensées, dit vivement M. Lefrançois, vous le pouvez maintenant, vous n'avez plus à redouter M. de Veindel... Vous le devez aussi !...

M. d'Humbart secoua doucement la tête, grimaca un sourire et répondit :

—Non... je meurs tranquille, puisque l'autre a expié ses crimes... A mon tour... .

En vain le lieutenant lui raconta le repentir de la Saint Gaudens et sa promesse de révéler la vérité au juge d'instruction.

Tout fut inutile.

M. d'Humbart eut seulement un éclair de satisfaction et de joie quand il apprit d'une manière certaine que M. de Veindel était mort avec l'épouvantable fantôme de ses deux assassinats devant les yeux. Mais il ne dit pas un mot qui pût attester ses sentiments. Déjà, il avait répudié les colères et les vengeances.

Une seule idée subsistait dans son esprit : la réparation.

—N'insistez pas, répétait le patient, si vous avez pour moi un reste, non pas d'estime, mais de pitié, faites ce que je vais vous dire. Priez le directeur de me rendre possible un testament en bonne forme ; qu'il fasse auparavant venir l'aumônier, je veux me confesser et, si le digne prêtre m'en juge digne, recevoir les derniers sacrements... Pendant ce temps vous irez chercher Marguerite... Je désire vous donner ma bénédiction... Ne craignez rien, je ne le ferai que si je suis réconcilié avec Dieu... .

M. Lefrançois était sincèrement ému par l'expression de ce repentir pour ainsi dire extra humain.

Il serra silencieusement la main du moribond, et se mit en devoir de lui obéir.

Le médecin, consulté, dit qu'il n'y avait aucun inconvénient à procéder aux diverses cérémonies indiquées par le malade.

—M. d'Humbart peut les supporter, ajouta-t-il ; la force, l'énergie, la volonté morale le soutiendront jusqu'au bout, à la condition qu'on se hâte. Dans deux heures, il sera mort. Je suis étonné qu'il ait pu se soutenir aussi longtemps, et j'avoue que je ne m'explique pas son mal. A coup sûr, la cause n'en est pas physiquement appréciable.

Le directeur de Mazas ayant promis que tout serait terminé dans une heure, le lieutenant retourna auprès de M. d'Humbart, et lui donna cette assurance.

Le détenu le remercia du regard et dit :

—Allez vite maintenant et revenez avec Marguerite.

M. d'Humbart désira voir le prêtre avant le notaire. Il fit au vénérable aumônier un récit succinct de sa vie. Ses paroles restèrent empreintes de cette sérénité qui avait ému M. Lefrançois.

Ce grand coupable avait expié son crime par dix années de tortures incessantes, le remords avait tempillé sa conscience et brisé son tempérament.

A la suite des violentes crises de ces derniers jours, la mort lui était apparue comme la dernière étape de sa vie de douleur, il était résigné, il avait souffert... mais il n'était pas indifférent.

Le prêtre le comprit et lui accorda tous les secours de la religion. Il exigea cependant que le détenu accomplît son œuvre de réparation.

Ce fut le tour du notaire, qui reçut le testament public de M. d'Humbart ; ce testament, très ferme de ton, révéla un cœur transformé par le remords et au seuil de l'éternité, redevenu vaillant et honnête, ce qu'il n'aurait cessé d'être si la cupidité ne l'avait atrophié pendant une fatale période.

M. Lefrançois avait fait toute diligence afin de ramener Marguerite.

La jeune fille ne voulut pas refuser son pardon à celui qu'elle avait longtemps considéré comme un bienfaiteur. Elle se laissa conduire à Mazas, malgré la répugnance bien naturelle qu'éprouve toujours une femme lorsqu'il s'agit d'entrer dans une prison.

La cérémonie religieuse était commencée lorsqu'ils arrivèrent à l'infirmierie.

Le moribond ne les vit pas, il était tout entier à la religion qui lui apportait ses suprêmes consolations.

Quand il eut reçu le viatique et l'extrême-onction, épuisé par tant d'émotions, il demanda d'une voix affaiblie si son beau-frère était de retour.

Le lieutenant et Marguerite s'approchèrent du lit.

M. d'Humbart eut comme un regain de vitalité.

—Marguerite, dit-il, j'ai été bien coupable envers toi... Je t'avais dépouillée de la fortune qui devait te revenir... Par mon testament, je te la rends... Dieu m'a pardonné, ne me condamne pas.

La jeune fille fondit en larmes et répondit :

—Votre pauvre Emilie m'a comblée de bienfaits, et vous ne vous y êtes pas opposé.

—Dis que tu me pardonnes, insista M. d'Humbart.

—Je vous pardonne de grand cœur.

—Merci... Jure-moi maintenant d'accepter et de faire accepter à M. Lefrançois, ton mari, la fortune que je laisse.

—Je le jure, s'empressa de dire Marguerite, de peur que le lieutenant n'intervint.

M. d'Humbart tendit ses deux mains, que les jeunes gens saisirent en pleurant, et le malheureux renversa sa tête en murmurant :

—Soyez heureux... restez honnêtes... je vous bénis...

Et il s'éteignit sans souffrance, sans un seul hoquet d'agonie.

Il restait à M. Lefrançois et à Marguerite un devoir pieux à remplir, celui de conduire M. d'Humbart à sa dernière demeure.

D'un commun accord, ils refusèrent toute communication du testament avant qu'il n'eût été procédé aux obsèques.

M. Lefrançois obtint sans difficulté que son beau-frère fût inhumé au Père-Lachaise, dans son tombeau de famille. M. d'Humbart n'était ni prévenu, ni accusé, c'était un simple détenu qui subissait la prison préventive. La

justice n'avait pas terminé l'instruction de son affaire, il n'y eut donc pas de difficulté sur ce point.

Le convoi fut extrêmement simple ; aucune lettre de faire part n'avait été envoyée ; le lieutenant et Marguerite seuls suivirent le convoi ; en les voyant passer, les habitants du boulevard Mazas se demandaient en vain d'où pouvait venir ce corbillard modeste.

Personne n'avait jamais vu ni le jeune homme, ni la jeune fille, dans ce paisible quartier où presque tout le monde se connaît.

Le lendemain, par les soins de M. Lefrançois, des lettres furent distribuées à tous les membres du cercle de M. d'Humbart, et il reçut par la poste un grand nombre de cartes.

De visites point.

Depuis quinze jours qu'il avait disparu, M. d'Humbart était déjà oublié. A Paris surtout, les absents ont tort.

Les sympathiques et les indifférents, parmi les personnes de ses relations habituelles, dirent :

—Pauvre garçon !

Les malveillants ajoutèrent :

—Il a dû s'empoisonner. . . .

Et ce fut tout.

M. Lefrançois n'eut garde de se plaindre de l'abstention générale des anciens amis de M. d'Humbart. Des propos tenus, il ne sut rien, et c'est heureux, car il aurait certainement été conduit à se demander si réellement le poison n'avait pas précipité la mort de M. d'Humbart, et il se fût reproché de n'avoir pas prévu cette fatale détermination.

L'isolement était son plus ardent désir. Il avait lutté avec une passion fiévreuse tant qu'il avait senti des ennemis acharnés à sa perte. Maintenant, il pouvait vivre enfin, et, faisant un retour sur le passé, il savourait délicieusement la pure et chaste tendresse de Marguerite.

Son bonheur n'était pas complet cependant. Il regretta d'avoir permis le serment qu'avait fait la jeune fille à M. d'Humbart mourant. Pouvait-il et devait-il accepter cette fortune ? Sans doute, c'était une restitution, mais elle était entachée d'un crime.

Marguerite, à qui il n'osait pas entièrement ouvrir son cœur, comprit ses secrètes pensées.

—Mes pauvres en auront la meilleure part, lui dit-elle.

Néanmoins, avant de prendre un parti décisif, M. Lefrançois voulut connaître la teneur du testament de M. d'Humbart. Il hâta en conséquence la réunion proposée par le notaire.

La lecture du testament arracha des larmes à tous les assistants. En voici les principaux passages :

—Devant Dieu et devant les hommes, je suis un grand coupable.

—Je vais mourir et je dois confesser la vérité, toute la vérité.

—Je n'ai pas assassiné ma malheureuse femme ; mais ce meurtre, terrible et odieuse vengeance de celui qui se disait mon ami, M. de Veindel, ce meurtre est le châtiement d'un crime antérieurement commis par moi et qui était toujours resté impuni. . . Ma conscience seule me torturerait et, j'en atteste la Providence, c'est la plus cruelle des tortures. . . .

—Un jour d'égarément et d'oubli, aveuglé par la cupidité, affolé par la soif de la fortune, j'ai tué mon parent, le comte de Bertillon. . . .

—Après ma mort, que je sais imminente, Mlle Margue-

rite de Leival sera ma seule parente. Je l'institue héritière universelle de mes biens, meubles et immeubles ; et je la supplie au nom de sa défunte amie, ma femme d'accepter cet héritage. Je suis sûr qu'elle en fera un noble usage. . . .

—Je désire que Mlle Marguerite de Leival accorde sa main à M. Lefrançois, brave et loyal officier de l'armée française, l'homme le plus honnête et le plus franc que je connaisse. . . .

—Le bien volé jadis se purifiera dans leurs mains et se répandra sur les malheureux en manne bienfaisante. . . .

Le testament se terminait par la nomenclature détaillée de ce que possédait M. d'Humbart.

C'étaient presque exclusivement des titres de rentes ; il n'y avait qu'un seul immeuble de peu d'importance : une petite villa enfouie au milieu des arbres, sur les confins des bois de Ville-d'Avray.

Le testateur mentionnait le vol qui avait été commis par l'assassin de sa femme ; il exprimait la volonté que les titres soustraits ne fussent pas recherchés.

—Non pas, disait-il, que je doute du désintéressement de Marguerite ni de M. Lefrançois ; mais je ne veux pas que ces infamies soient de nouveau remuées.

A la suite de cette lecture, il se fit dans le cabinet du notaire, un silence qui avait une réelle solennité.

Indépendamment des formalités légales, pour la validité de l'acceptation de Marguerite, encore mineure, formalités qui allaient être remplies au plus tôt, on savait que le lieutenant devait peser d'un grand poids dans cette circonstance d'où dépendaient la fortune de sa fiancée et la sienne.

Descendant au plus profond de sa conscience, M. Lefrançois ne découvrit aucun motif plausible de refus. Il tendit la main à Marguerite. . . . Ces deux âmes d'élite s'étaient comprises.

Cependant, par excès de scrupuleuse précaution, M. Lefrançois alla consulter le général de Bécourt. Il lui expliqua la situation dans les plus minutieux détails.

—Eh bien ? interrogea le général.

—Je refuse, dit le lieutenant.

—Vous n'en avez pas le droit, mon cher ami. Et, auriez-vous un droit légal et direct sur cet héritage, votre devoir est de l'accepter.

Le vieux brave mit une grande vivacité à développer les arguments qui militaient pour une acceptation pure et simple.

—Merci, mon général, reprit le jeune officier, et pardonnez-moi ma supercherie. J'avais accepté. Dans des circonstances comme celle-là, j'estime qu'on doit prendre seulement conseil de sa conscience. . . et agir immédiatement.

Le général de Bécourt avait grande envie de se fâcher quelque peu ; mais il avait promis à M. Lefrançois d'être à sa discrétion ; il tint parole.

Une question délicate se présentait pour le lieutenant. Quelle devait être sa conduite à l'égard de sa sœur ? il voulait une punition exemplaire. Marguerite insistait pour le pardon.

L'officier prit un terme moyen ; il lui écrivit :

—M. d'Humbart étant mort, je vous relève de la première partie de vos promesses, mais j'exige l'exécution de la seconde. Vous devez quitter Paris et la France.

Le lendemain matin, il reçut sous enveloppe le numéro d'un journal dans lequel les lignes suivantes étaient entourées au crayon rouge :

« Paris vient de perdre une des femmes les plus connues dans le monde vivant. La Saint-Gaudens est partie hier ; elle va, dit-on, se fixer en Italie. Il ne s'agit nullement d'un désastre financier. »

Le général avait encore sur le cœur la petite et innocente comédie que lui avait fait jouer le jeune officier. Aussi, dès qu'il le vit, lui dit-il :

—Comment, c'est vous ? Et pourquoi Baptiste vous a-t-il laissé entrer ?

Le regard bienveillant et affectueux du vieux brave démentait malgré lui la rudesse de son langage. Sa grosse voix, du reste, n'intimidait plus le lieutenant, qui répondit :

—Oui, mon général, Baptiste m'a laissé entrer, il m'a même rendu le salut militaire.

—Enfin ! c'est qu'il a oublié la nouvelle consigne. Puisque vous êtes là, voyons, que me voulez-vous ?

—Rien, mon général, je venais voir si vous étiez réellement fâché contre moi, et...

—Et si cela était ?

—Je vous présenterais mes sincères excuses, certain que vous me pardonneriez.

—A la bonne heure.

Le général appela Baptiste, mais à demi-voix seulement ; puis se reprenant :

—Au fait, c'est inutile, je n'avais pas levé la première consigne.

Le lieutenant souriait. Il n'avait pas cru un seul instant à la colère du général, et il était heureux de cette petite bouderie qui, en réalité, étant donné le caractère de M. de Bécourt, était un témoignage de plus de son affectueuse estime.

—Mon général, dit-il, je viens aujourd'hui vous consulter sérieusement. Je vais bientôt me marier. Dois-je rester au service ?

—Ceci est bien grave, en effet, mon jeune ami. Vous avez un magnifique avenir et je me crois chargé de votre avancement rapide. Cependant, je ne vous dissimule pas que je vous verrais volontiers vous consacrer à Marguerite. C'est un caractère ardent et passionné, jeune fille, elle s'est créée une vie de dévouement et de bienfaisance, et il serait fâcheux que cet amour du bien s'é-moussât par les changements de garnison. La paix est assurée pour longtemps sans doute — personne, à la fin de 1869, ne pensait à la fatale guerre qui allait bientôt éclater. — Vous avez fait vos preuves de vaillance et de courage. Quoi qu'il vous en coûte d'abandonner votre épée, retirez-vous, vous laisserez une place vacante pour un sous-lieutenant impatient de changer de côté ses épaulettes... et vous servirez votre patrie d'une autre façon, dans une exploitation agricole, dans l'industrie, n'importe comment. Je vous connais assez pour savoir que vous ne vous croiserez pas les bras.

M. Lefrançois se rendit aux observations du général ; à regret cependant, car il aimait l'armée : il aimait son régiment, et l'idée d'aller dire adieu pour toujours à ses camarades, à ses compagnons d'armes, lui serrait le cœur.

Il n'y avait réellement pas d'autre parti à prendre, et il s'y résolut.

Le lieutenant sut bientôt qu'en effet la Saint-Gaudens était partie après avoir vendu en bloc son hôtel, ses voitures, son mobilier, le tout pour 600,000 francs. Indépendamment de ce qu'elle avait laissé, — et qu'elle pourrait, sans doute, reprendre plus tard, — il lui restait une forte somme, sans compter ses valeurs en portefeuille, qui étaient nombreuses et toutes de premier choix.

L'exil lui serait donc facilement supportable, si tant est qu'une femme comme la Saint-Gaudens puisse vivre loin de Paris.

Elle était partie, néanmoins, et c'était l'essentiel.

M. Lefrançois, débarrassé maintenant de toute entrave, se consacra entièrement à Marguerite.

La paix paraissait certaine, il donna et fit accepter sa démission d'officier.

L'instruction relative au crime du boulevard Malesherbes fut abandonnée : la mort de M. d'Humbart en rendait la continuation inutile.

La justice n'avait pas d'action à exercer contre M. Lefrançois, par suite du duel de Bruxelles. En Belgique, la mort de M. de Veindel avait donné lieu à une constatation judiciaire et à une enquête. Les témoins de M. de Veindel, traduits devant les tribunaux belges, furent acquittés.

Le mercredi 6 avril 1870, une dame élégamment vêtue, mais tout en noir, s'était réfugiée dans un coin de la chapelle le moins en vue de l'église de la Madeleine.

C'était la Saint-Gaudens.

Elle n'avait pu rester loin de Paris : pour le moment du moins ; mais si elle y était revenue, elle y vivait ignorée et sans apparat.

Ce manquement à la foi jurée ne lui avait pas été favorable. Arrivée au plus fort de l'épidémie variolique, elle avait été violemment atteinte, et elle était affreusement défigurée.

Pour cette femme, qui ne vivait que par la vanité et l'amour de la domination, c'était un terrible châtement.

En venant à la Madeleine, le visage découvert, elle espérait obtenir tout au moins un regard de commisération et de pitié.

Elle ne l'obtint même pas, personne ne fit attention à elle, et ce fut en maudissant la destinée qu'elle assista à un mariage vraiment heureux et sympathique.

M. Lefrançois, assisté de son ami le capitaine, épousait Mlle Marguerite de Leival, que le général de Bécourt, rayonnant de joie, accompagnait à l'autel.